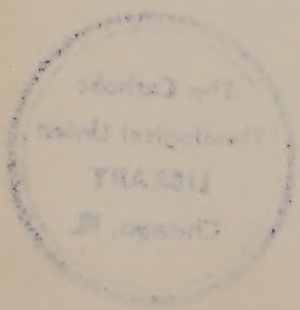
The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.

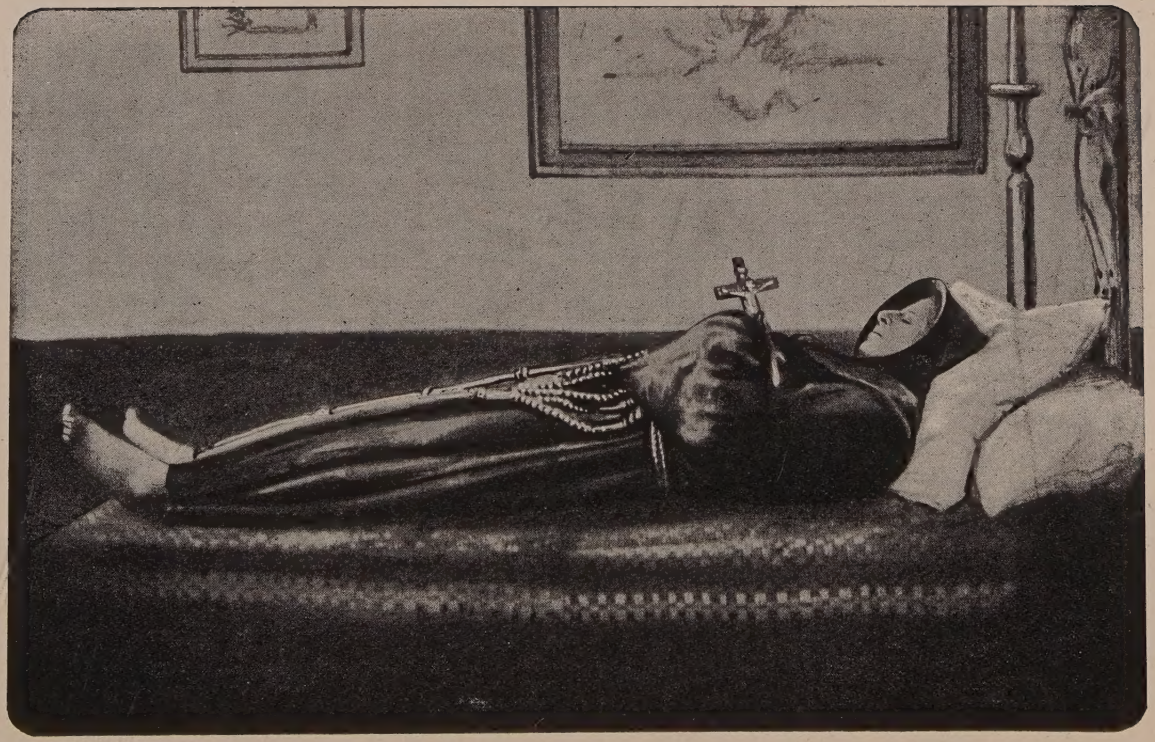


LE RÉVÉREND PÈRE

JEAN-BAPTISTE DE BEAUVAIS

DECLARATION

Nous déclarons nous soumettre d'esprit et de cœur au décret d'Urbain VIII, et ne vouloir devancer en rien le jugement de la sainte Église en tout ce qui est dit dans cette biographie.



Le Père Jean-Baptiste sur son lit de mort.

P. CÉLESTIN-MARIE SANT O. F. M.

LE RÉVÉREND PÈRE

JEAN-BAPTISTE DE BEAUVAIS

MISSIONNAIRE FRANCISCAIN

NOTICE BIOGRAPHIQUE

WITHDRAWN

The Catholic Theological Union LIBRARY Chicago, Ill.

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE, J. GABALDA ET Cie
90, rue Bonaparte, PARIS VIe

IMPRIMATUR

Tornaci, 20 Januarii 1912.

V. Cantineau, Can. cens. lib.

FRANCISCAN EDUCATION CENTER
LIBRARY
19264
LAKE GENEVA, WIS.

VOLS.
IT

INTRODUCTION

Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua. — Faisons l'éloge des hommes illustres et des pères de notre race. (*Ecclésiastique*, XLIV, 1.)

Pendant plus de cinq siècles les Frères Mineurs s'étaient dévoués avec un zèle inlassable au bien-être moral, intellectuel et religieux de notre pays. L'impiété révolutionnaire récompensa leurs services par la proscription. Le spectacle de leurs pieds nus, de leur tête rasée et de leur bure grossière, leur vie pénitente et leur parole populaire animée du pur esprit évangélique, auraient importuné une société qui ne voulait désormais reconnaître d'autre progrès que le développement de la nature animale et n'adorer d'autre Dieu que le plaisir. Durant soixante ans on ne parla plus d'eux. On aurait pu croire que les glorieuses traditions plus de cinq fois séculaires de la France Franciscaine avaient péri définitivement. Mais l'arbre séraphique avait laissé dans notre sol de vivaces racines, qui devaient de nouveau germer en de puissants rameaux. Au milieu du siècle dernier un groupe d'hommes parut dont la vie rappelait les âges héroïques de l'Ordre Franciscain. Ils eurent des disciples. Le peuple de France avait retrouvé les apôtres que de tout temps il aima le plus.

Le restaurateur et ses premiers compagnons n'attirèrent pas, il est vrai, l'admiration par la vigueur de cette éloquence qui entassait les foules autour de la chaire de Lacordaire ; ils n'étonnèrent pas les milieux intellectuels par la production d'œuvres semblables à celles qui illustraient Dom Guéranger et ses moines ; mais, fidèles à l'esprit de leur vocation, ils s'en allèrent dans nos cités et nos bourgades prêchant par l'exemple et la parole Jésus,

et Jésus crucifié, et produisant partout où ils passaient des fruits abondants de sanctification dans les âmes. Aussi ce n'est pas pour ce qu'ils ont accompli de grandiose que la vie de ces hommes mérite d'être racontée. Mais le plus beau, le plus digne d'être célébré, n'est pas toujours ce qui paraît le plus.

C'est une de ces existences humbles, cachées, mais héroïques dans la pénitence et l'abnégation, dans le zèle et le dévouement, dans l'oubli de soi et l'amour de Dieu et des âmes, que nous nous proposons de faire revivre dans ce livre.

Le Père Jean-Baptiste de Beauvais fut un des premiers qui vinrent se grouper autour du P. Aréso [1] *et l'aider dans son œuvre de restauration de l'Ordre Franciscain en France. Ce fut, dit l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien, un « religieux admirable que la voix publique a pour ainsi dire canonisé ».*

Celui qui écrivait ces mots en 1892, ajoutait : « Une notice biographique plus étendue sur ce premier Franciscain d'origine française, si remarquable par ses vertus, nous a été demandée. Nous pouvons annoncer qu'elle est en préparation et ne tardera pas à être publiée. »

Hélas ! des circonstances spéciales ne permirent pas la réalisation de ce projet.

Nous offrons aujourd'hui cette publication aux enfants de Saint-François du premier et du second Ordre, ainsi qu'aux nombreux Tertiaires, prêtres et laïques, qu'inté-

1 En 1892, M. l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien publiait la Vie du *R. P. Joseph Aréso*, restaurateur des Franciscains en France.

Plus tard, le R. P. Othon Ransan, de Pavie, éditait son *Aquitaine Séraphique*, en 4 volumes, grand in-8°, ouvrage de notes historiques sur l'Ordre des Frères Mineurs, mais en particulier sur la Province d'Aquitaine, et, en 1910, il publiait le *Cinquantenaire de la Province de Saint-Louis d'Anjou*. — Dans ces deux travaux, le R. P. Othon met en relief les belles et vénérables figures du restaurateur et de ses premiers compagnons. Mais le but qu'il poursuivait lui permettait seulement de donner de leur histoire un résumé succinct.

ressent les traditions de la famille Franciscaine. Puisse-t-elle répandre partout où elle pénètrera le parfum séraphique qui s'exhale d'une vie si pleinement consacrée à Dieu et aux âmes !

Le Père Jean-Baptiste fut le type du vrai religieux et du parfait missionnaire. Mais il avait passé auparavant plus de quinze ans dans le ministère paroissial, et bien qu'il n'ait embrassé le Tiers-Ordre de Saint-François que vers la fin de sa vie pastorale, nous ne craignons pas de le proposer comme modèle aux prêtres Tertiaires. On peut dire que, dès le séminaire, il pratiqua comme d'instinct la Règle du séraphique Patriarche. Prêtre et curé, il vécut, à l'exemple du saint curé d'Ars, Tertiaire, dans un tête-à-tête habituel avec son Dieu, et, sans le perdre de vue, il sut descendre vers les âmes pour les attirer et les gagner à Jésus-Christ, même par ces moyens d'action sociale nécessaires aujourd'hui plus que jamais pour le prêtre zélé qui ne veut pas rester inactif dans sa sacristie, mais remplir fidèlement la mission que le Seigneur lui confia en l'appelant au sacerdoce.

Les sources principales auxquelles nous avons puisé sont, pour la plupart, des notes manuscrites et des écrits du Père Jean-Baptiste lui-même, recueillis avec amour par le T. R. P. Raphaël Delarbre d'Aurillac, l'un des successeurs du R. P. Aréso, et par le R. P. Jules, de Saint-Louis, qui à la mort de notre héros fut spécialement chargé de rassembler tout ce qui pourrait aider à faire connaître sa vertu.

Nous avons aussi puisé abondamment dans les lettres et renseignements envoyés par de vénérés religieux et par diverses personnes qui avaient vécu avec le Père Jean-Baptiste ou l'avaient connu.

Malheureusement, tous les documents n'ont pas été conservés ou retrouvés, et il nous a été impossible de reconstituer entièrement certaines périodes de cette belle existence.

Nous avons à déplorer un excès de ferveur de la Sœur Clémentine Caron, religieuse au Sacré-Cœur de Beauvais, qui dans un élan de trop généreux détachement sacrifia toutes les lettres de son frère et même sa photographie. Elle fut cependant interrogée en 1893 par sa supérieure, qui voulut bien également prendre des informations auprès de diverses personnes ayant connu le Père Jean-Baptiste ; et ainsi nous ont été transmis des renseignements précieux, quoique incomplets, sur l'enfance de ce saint religieux. « *Son éloge est sur toutes les lèvres,* disait Madame Blanquart, du Sacré-Cœur de Beauvais ; *le parfum de sainteté que l'humble religieux a répandu autour de lui pendant sa vie, ne s'est point évanoui après sa mort ; mais les faits manquent à la mémoire de sa vieille sœur, si édifiante elle aussi et si fervente malgré ses quatre-vingts ans.* »

Toutefois l'histoire sincère raconte, mais n'invente pas. Ce que nous savons du Père Jean-Baptiste Caron, suffit à nous montrer une âme admirablement prévenue des grâces d'en haut et fidèle jusqu'à l'héroïsme aux avances de Dieu.

LE RÉVÉREND PÈRE

JEAN-BAPTISTE DE BEAUVAIS

CHAPITRE PREMIER

L'enfant et l'écolier.

(1811-1831.)

NAISSANCE ET FAMILLE. — TRADITIONS PATRIARCALES. — PREMIERS INDICES DE PIÉTÉ : « IL SERA UN SAINT ! » — L'APPEL DIVIN. — LE PETIT PRÉDICATEUR. — SERVANT DE MESSE. — A L'ÉCOLE CLÉRICALE. — LE COLLÈGE. — L'ÉCOLIER MODÈLE. — MORTIFICATIONS ENFANTINES. — VOCATION ÉPROUVÉE. — LE PETIT SÉMINAIRE. — VERTUS CROISSANTES.

Ecce puer meus quem elegi. — Voilà un enfant que je me suis choisi. (*Matthieu*, XII, 18.)

Louis-Jean-Baptiste Caron naquit à Blancfossé [1], diocèse de Beauvais, le 30 avril 1811.

Son père, Félix Caron, était tonnelier. Jean-Baptiste fut le troisième de quatre enfants. Clémentine, sa plus jeune sœur, devenue plus tard coadjutrice dans l'Institut des Dames du Sacré-Cœur, fut pour lui l'objet d'une affection spéciale. La vocation religieuse unissait déjà ces deux jeunes cœurs que le bon Dieu se réservait.

Le père et la mère de Jean-Baptiste étaient d'honnêtes et laborieux ouvriers, pourvoyant par le travail aux be-

1 Blancfossé est un village du canton de Crèvecœur-le-Grand. Aujourd'hui sa population est de deux cent vingt-sept habitants. Il est situé à la limite nord du département de l'Oise, confinant à la Somme.

soins de leurs enfants. Ils vivaient dans une assez modeste aisance, alliaient à une simplicité de mœurs toute patriarcale une foi vive et une piété sincère, et avaient en honneur les pratiques de la vie chrétienne.

Chez Jean-Baptiste le goût de la piété et l'amour de la mortification se révélèrent dès la plus tendre jeunesse. Les exemples de vertus et les sages conseils qu'il rencontra dans sa famille, l'impressionnèrent vivement et lui inspirèrent *le désir de devenir un Saint,* à l'imitation de ceux dont son excellente mère lui parlait souvent, et dont il aimait beaucoup entendre raconter l'histoire, tous les soirs, à la veillée. Lui-même, quand il sut lire, trouvait son meilleur plaisir à parcourir le vieux livre de la *Vie des Saints,* gardé avec soin sur un coin de la cheminée. Dans ces pieuses lectures son âme s'ouvrait tout entière aux douces aspirations vers la vertu. Nous verrons plus tard quelle profonde impression avait laissée dans son âme le récit de la vie de ces héros de la perfection.

Dans l'atelier de son père où il aimait à jouer, il confectionnait avec quelques petits éclats de bois, de petites croix qu'il distribuait aux enfants de son âge en souvenir de la passion du Sauveur.

Son désir de devenir prêtre se manifesta de bonne heure. Son plus grand plaisir était de représenter les cérémonies de l'Eglise, de construire de petites chapelles et d'organiser des processions avec ses camarades.

Il montra surtout dès lors un attrait particulier pour la prédication. A peine âgé de douze ans, il réunissait ses petits compagnons et même de grandes personnes pour les prêcher. Il s'acquittait d'ailleurs avec beaucoup d'agrément de ce petit ministère. On l'écoutait volontiers, même dans des réunions nombreuses, comme il advint un jour dans une noce.

Sa sœur raconte le fait suivant. Le jour de saint Remy, patron du pays, Jean-Baptiste partit de bonne heure pour

les champs, comptant bien entendre sonner la Messe. Espérance déçue : quand il rentra au village, l'office était bien avancé, et l'enfant dut se tenir au dehors de l'église; mais il entendit le sermon. Rentré à la maison, sa mère lui reprocha d'avoir manqué la Messe. De grosses larmes furent sa réponse et aussi la preuve de son regret. Mais quelques instants après, montant sur une chaise, il répéta presque mot à mot le sermon qu'il avait entendu. La mère, heureuse et fière de son fils, rapporta le fait au maître d'école, qui voulut à son tour entendre le petit orateur. Déjà il l'avait fait prêcher ainsi à plusieurs reprises. L'enfant ne manquait jamais d'obtempérer à ses désirs, ajoutant même quelquefois des réflexions personnelles excellentes.

Peu de jours après ce nouvel essai, le bon magister vint chez M. Caron et lui représenta qu'il serait gravement responsable devant Dieu s'il s'opposait à la vocation de son fils. Il le convainquit, et dès ce moment on décida que le petit Jean-Baptiste serait envoyé dans un collège ecclésiastique pour se préparer au sacerdoce.

Déjà le bon abbé Loisemont, curé de la paroisse, avait remarqué les heureuses dispositions de cet enfant, qui, sous des dehors un peu simples, cachait une tendre piété, bien supérieure à celle des enfants de son âge. Le digne pasteur l'avait choisi comme enfant de chœur, et n'avait pas tardé, lui aussi, à voir, dans son amour pour les cérémonies, les germes d'une vocation ecclésiastique. Il conseilla donc à ses parents de l'envoyer étudier chez M. l'abbé Couvreur, doyen de Crèvecœur, qui, animé d'un zèle ardent pour la maison de Dieu, consacrait les loisirs de son ministère à initier aux éléments de la langue latine les enfants dans lesquels il discernait les indices d'une vocation sacerdotale.

Jean-Baptiste Caron fut accueilli à bras ouverts. D'une intelligence un peu lente, il ne saisit pas d'abord facile-

ment les leçons de son maître. Mais il était laborieux et persévérant ; aussi, après quelque temps, fut-il jugé capable de suivre les cours du collège mixte de Beauvais, dont M. l'abbé Guénard était alors supérieur.

Il y entra le 8 octobre 1825 en classe de sixième, dirigée par M. l'abbé Viseux.

Une fois admis dans ce pieux asile, qu'il regardait comme une annexe immédiate du grand séminaire, et partant du sacerdoce, il s'étudia plus que jamais à se rendre digne du ministère auquel il aspirait. *Il se dit qu'il fallait devenir un Saint,* et tous ses efforts tendirent désormais à atteindre ce but.

C'était un des élèves les plus édifiants et les plus exemplaires : il avait une piété tendre et presque angélique ; la prière, la pratique habituelle de la présence de Dieu, la visite au Saint-Sacrement, faisaient ses délices.

Un jour, un de ses condisciples lui faisait observer qu'il restait trop longtemps à la chapelle, et que ses camarades le remarquaient ; il répondit naïvement : « C'est que si je ne pouvais pas rester au collège, j'y aurais du moins appris à visiter le Saint-Sacrement, et, rentré chez nous, je pourrais encore le faire, notre maison n'étant pas loin de l'église ; et c'est ce que je ferai toujours, soyez-en sûr ».

Il avait un attrait tout particulier pour les austérités et les mortifications, et recherchait tous les moyens de s'y exercer. Devait-il se mettre à genoux, il prenait la position la plus fatigante. Il s'agenouillait parfois sur des bâtons noueux ou taillés en dents de scie.

Son caractère simple, un peu naïf même, l'exposait aux railleries fréquentes de ses condisciples ; quelquefois on le tourmentait, ou bien on lui jouait des tours. Mais lui endurait tout avec une patience et une sérénité qui ne se démentaient jamais.

Ce n'était pas faiblesse de caractère pourtant, et ses condisciples aussi bien que ses maîtres ne s'y trompaient pas :

à deux reprises leurs suffrages réunis le désignèrent pour le prix de sagesse.

Le jeune Caron s'appliqua assidûment à l'étude. Il eut quelques succès dans ses classes, et remporta des prix. Il ne s'en enorgueillissait pas, et de retour à la maison paternelle, son premier soin était de déposer ses couronnes et ses récompenses aux pieds de la sainte Vierge.

Durant les vacances, il donnait en tout le bon exemple : il assistait assidûment aux offices, recevait avec grande ferveur et fréquemment la sainte Communion, et s'exerçait déjà à l'apostolat en donnant de sages conseils toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

Sa jeune sœur Clémentine fut en particulier l'objet de sa sollicitude. Il allait la chercher dans les champs pendant la moisson pour lui éviter toute mauvaise rencontre ; ou bien il récitait avec elle le chapelet, pendant que résonnaient les chants profanes des moissonneurs.

Un jour de fête il exerça cette pieuse tutelle à l'égard de sa sœur d'une manière aussi amusante que hardie. Trouvant un peu trop de recherche dans sa mise, il frappa à l'improviste d'un habile coup de bâton sa coiffe enrubannée, et compléta la leçon en déclarant son profond mépris pour les vaines parures. « Mais, ajoute sa sœur, il faisait tout cela d'une façon si gaie, si affectueuse, si aimable qu'il était impossible de se fâcher. »

Quant à lui, il s'interdisait les plaisirs et les délassements les plus innocents. Il fallait même surveiller ses mortifications. Sa mère découvrit un jour dans son lit des morceaux de bois pointus sur lesquels il se couchait. Il avait alors quinze ans. Pour sa nourriture, il choisissait les mets les plus grossiers. Sa mère voulut une fois lui envoyer au collège une petite provision de noix ; il la pria de réserver ces petits dons pour les pauvres et les petits savoyards.

Jean-Baptiste Caron resta trois ans au collège de Beau-

vais. A mesure que son éducation se poursuivait, il se sentait davantage attiré par la grâce vers l'état ecclésiastique. Aussi quelle fut sa désolation lorsqu'une année, durant ses vacances, ses parents lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus pourvoir aux frais de ses études ! Il fondit alors en larmes ; et ses parents, plus sûrs que jamais de sa vocation, décidèrent de l'envoyer au petit séminaire de Saint-Germer, récemment fondé par l'abbé Mauger. Il y restera jusqu'à son départ pour le grand séminaire.

« Dans cette nouvelle maison, nous dit l'abbé Galet, son compatriote et son condisciple de la même classe et de la même ordination, il continua à donner l'exemple de toutes les vertus. Il nous édifia toujours par sa piété, son obéissance scrupuleuse à la règle et son application à l'étude. L'amour de Dieu était son élément, sa vie, son existence. Habitué à la pratique de la présence de Dieu, il avait un extérieur modeste et recueilli. Quand il prenait part à nos jeux ou à nos promenades, on remarquait toujours en lui un je ne sais quoi de doux et de grave ; sa joie était franche et faisait plaisir à voir : c'était l'émanation d'une âme candide.

« Son application à l'étude était exemplaire ; il tenait continuellement les yeux fixés sur ses livres, sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui. Travaillant pour Dieu, il n'aurait jamais consenti à perdre une minute ; aussi nos maîtres le chérissaient. Ce n'était pourtant pas un sujet brillant et hors ligne ; mais son application et ses efforts soutenus lui faisaient tenir une place honorable dans la première moitié de sa classe.

« Sa modestie et sa simplicité étaient proverbiales. Il ne voulait jamais que l'on fît attention à lui ; un compliment, une félicitation qu'on lui adressait, le faisait rougir et le contrariait visiblement, parce que, disait-il, il ne le méritait pas. Son humilité était telle, qu'il se laissait aller exprès à faire des drôleries pour que l'on se moquât de

lui. Ainsi, un jour, il fit mille efforts pour allumer, en pleine étude, un quinquet qui n'avait pas de mèche. Dans une petite pièce de comédie que nous représentâmes à l'occasion du mardi gras, il supplia qu'on lui accordât le rôle d'imbécile qui était celui d'un des personnages, et il le remplit avec une conscience qui faisait pâmer de rire.

« Il affectionnait la pauvreté pour ressembler à Notre-Seigneur. Il ne voulait porter que des vêtements très simples, grossiers même. Par esprit de pauvreté et d'humilité, il se plaisait parfois à écrire ses devoirs de classe sur de vieux lambeaux de papier, et cela, disait-il au professeur qui l'en réprimandait, parce qu'ils lui rappelaient les pauvres langes du petit Jésus de Bethléem.

« Il saisissait toutes les occasions de se mortifier, dans ses jeux, ses promenades, ses visites, dans sa nourriture, dans son coucher ; il trouvait toujours moyen de le faire. Un jour qu'on nous donnait une soirée de prestidigitation, au lieu de prendre part à une réjouissance pourtant bien vive pour des jeunes gens, il sut s'esquiver adroitement, et alla passer le temps de cette récréation à la chapelle, aux pieds du Saint-Sacrement où étaient ses délices. »

L'enfant grandissait ainsi béni du Seigneur (*Juges*, XIII, 24).

CHAPITRE II

Le séminariste.

(1831-1836.)

LE GRAND SÉMINAIRE. — PLANS D'AVENIR DÉROUTÉS. — LES SAINTS ORDRES. — LE SACERDOCE. — PROGRAMME DE SAINTETÉ. — PREMIÈRE MESSE ET CÉRÉMONIE DE VÊTURE.

Eratque ipse Levites. — Il était un vrai Lévite. (*Juges*, XVII, 7.)

Ses humanités terminées, Jean-Baptiste Caron entra au grand séminaire de Beauvais.

Il obtint que sa sœur Clémentine fût alors mise au pensionnat que les religieuses du Sacré-Cœur venaient d'ouvrir. Son dessein était de la soustraire aux dangers du monde, de la former à une piété solide et ensuite de l'exercer aux travaux de ménage afin de la prendre avec lui, à sa sortie du séminaire. Mais Dieu avait d'autres vues sur cette jeune enfant. Bientôt elle manifesta à son frère le désir d'être religieuse là même où il l'avait fait entrer. L'abbé Caron dut renoncer à son projet ; ce fut un vrai sacrifice pour lui, mais Dieu avait parlé, et il se soumit sans hésitation à sa volonté.

Au grand séminaire que dirigeaient alors MM. Gignoux, Heu[1] et Poullet, il s'adonna avec un redoublement d'efforts à l'œuvre déjà vaillamment entreprise de sa sanctification.

1 M. Gignoux devint plus tard évêque de Beauvais. Ce fut lui qui signa, à ce titre, les lettres testimoniales pour l'entrée de l'abbé Caron au couvent. — M. Heu devint supérieur du grand séminaire, vicaire général et chanoine de la cathédrale. C'est alors qu'il fut directeur de la petite Fraternité du Tiers-Ordre érigée au grand séminaire par le R. P. Jules de Saint-Louis, ancien curé du diocèse de Beauvais, puis Franciscain à Amiens et compagnon du Père Jean-Baptiste.

Dépourvu des dons naturels qui font les brillants élèves, il attira peu l'attention sur lui. Ses supérieurs ne virent guère que sa simplicité. Cependant, à travers ces apparences communes rayonnaient déjà les qualités morales supérieures d'une âme de saint. « Nous le regardions, dit un de ses contemporains, comme un anachorète ; et si nous ne nous sentions pas toujours la force d'imiter son amour de la pénitence, nous l'estimions et nous l'aimions, convaincus que, chez lui, c'était de la vertu de bon aloi. »

On peut dire que c'est Dieu qui a inspiré à l'Eglise l'admirable institution des séminaires. Il n'y a en effet rien au monde de plus saint et de plus divin que le sacerdoce, et tout homme, serait-il même doué de qualités natives exceptionnelles, devra toujours s'avouer infiniment inférieur à la grandeur de la tâche confiée au prêtre. Le séminaire pourvoit en partie à cette insuffisance. Là, dans le silence, la paix et le travail le futur ministre de Dieu s'initie à ses redoutables fonctions ; il acquiert le savoir nécessaire à un défenseur officiel de vérité ; à l'abri des séductions du mal, il apprend à se passionner pour les seuls attraits du cœur de Notre-Seigneur ; il se pénètre d'une piété solide et éclairée, et développe en lui les vertus de zèle, d'abnégation et de constance qui plus tard l'aideront à rester toujours fidèle à ses devoirs au service de Jésus-Christ dans le ministère des âmes.

A son entrée au grand séminaire, le jeune Caron n'avait déjà plus rien de séculier. Il embrassa de suite, sans difficultés, la vie commune, uniquement préoccupé d'une chose, la seule importante à ses yeux, l'acquisition de l'esprit ecclésiastique. C'est ainsi qu'il passa cinq années à l'ombre sanctificatrice de la maison de Dieu, domptant son caractère, s'affermissant dans la vertu à mesure qu'il gravissait un à un les degrés du sanctuaire.

Il reçut la sainte *tonsure* avec beaucoup de ferveur. Quel beau jour que celui où il déposa les vêtements sécu-

liers pour revêtir le saint habit des clercs, lui rappelant sa séparation du monde ! Le Seigneur était désormais la portion de son héritage, et il voulait, par-dessus tout, lui plaire.

Les autres ordres sont comme autant d'échelons pour monter jusqu'à la sublime dignité du sacerdoce. L'abbé Caron les reçut successivement avec des dispositions toutes surnaturelles. Pour lui, les fonctions que l'évêque énumère comme ressortissant aux minorés, ne furent pas de simples souvenirs de pratiques surannées ; le moment venu, il les exercera avec une exactitude scrupuleuse.

Prêtre et pasteur, il se souviendra qu'à son ordination de *portier* lui furent données les clefs du saint temple afin de prendre un soin amoureux de la maison de Dieu. Il veillera à ce qu'elle soit entourée de respect. Les ornements, le linge sacré, et tout ce qui est destiné au culte sera bien tenu ; il donnera de son propre argent pour leur achat et leur entretien. Son église sera toujours propre et sa sacristie parfaitement ordonnée. Dans les résolutions qu'il rédigea avant son ordination sacerdotale, il dit : « Je témoignerai la plus grande dévotion possible à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie par un grand respect dans l'église ; pour cela, en y entrant, je me pénétrerai vivement de sa divine présence par ces actes de foi, ou d'autres semblables : *Hic est Domus Dei. — Vere Dominus est in loco isto. — In multitudine misericordiæ tuæ introibo. — Adoro Te supplex. — Jesu, quem velatum nunc aspicio. — Ave verum.* »

Il se proposait déjà aussi « de bien former les enfants de chœur aux cérémonies, surtout à bien servir la Messe [1] ».

Comme il avait pris au sérieux l'ordre de *lecteur* qui fit de lui le catéchiste des petits et des ignorants ! Nous en verrons dans sa vie pastorale une belle preuve quand nous parlerons de son zèle pour l'évangélisation de l'enfance.

1 *Mon règlement de vie,* manuscrit de l'abbé Caron.

Avec quelle ardeur il se préparait, dans l'étude de l'Ecriture sainte et des Pères, au ministère de la prédication ! Combien assidûment il méditait sur la loi de Dieu, qu'il devra expliquer aux fidèles ! Mais aussi avec quelle rigueur il se l'appliquait à lui-même, avant qu'il lui fût donné de l'annoncer aux autres !

Exorciste et médecin des âmes, il connaîtra, surtout dans la prière, les artifices du démon, mais aussi puisera dans la théologie morale les remèdes surnaturels pour prévenir le mal ou le guérir. Jusqu'à sa mort, au dire de ceux qui l'ont connu, le Père Jean-Baptiste, pourtant missionnaire éclairé et grand convertisseur d'âmes, ne se reposa jamais sur l'expérience acquise, mais étudia sans cesse pour guider plus sûrement les âmes dans le chemin du salut.

Acolyte, il approchera de plus près la sainte Eucharistie, et il sera, toute sa vie, l'ange adorateur du Dieu de nos autels. Nuit et jour, il restera devant le tabernacle autant que la faiblesse de son corps le lui permettra, se consumant, comme la lampe du sanctuaire, dans l'adoration et l'amour. Aussi la lumière de ses exemples, l'éclat de sa sainteté iront éclairer les âmes « *in omni bonitate, et justitia, et veritate* [1] ».

Le 10 septembre 1835, l'abbé Caron fut ordonné sous-diacre par Mgr Lemercier, évêque de Beauvais. C'était pour lui ses épousailles, son union indissoluble avec le Dieu de son cœur. « Réfléchissez, disait le pontife aux ordinands, pensez encore aux graves engagements que vous allez prendre ; il en est encore temps. » Mais sa résolution est bien arrêtée ; il y a longtemps qu'il a donné son cœur au bon Dieu, et il brûle de le lui consacrer enfin solennellement. Il y a longtemps qu'il est assidu à se rendre à l'église, qu'il veille au pied des saints autels ; il y

[1] Pontifical Rom. ordinat. Acolyth.

a longtemps que la mortification a fait de son corps un holocauste pur, saint et sans tache. La victime peut s'étendre sur l'autel de son sacrifice, et le pontife peut, au nom de l'Eglise, « bénir, sanctifier et consacrer » ce pieux lévite, couché sur le pavé du sanctuaire. Il sera une victime d'agréable odeur.

Dans ses résolutions d'ordination, l'abbé Caron se consacre d'une manière toute spéciale à la sainte Vierge. « Tous les matins, en sortant de mon lit, je me prosternerai à genoux devant une image de la sainte Vierge... Chaque jour, pareillement, je réciterai les litanies, le plus ordinairement à l'église, aux pieds de l'image de Marie. Je dirai aussi le chapelet, autant que possible tout entier. Je ranimerai ma ferveur d'une manière toute particulière, chaque samedi, et je m'engage à dire, ce jour-là, ou du moins le jour où je me confesserai, pendant mon voyage, dans mes allées et venues, le petit Office pour obtenir, par l'intercession de cette bonne Mère, la grâce de conserver intact, jusqu'à mon dernier soupir, mon vœu de chasteté, fait dans la cathédrale de Beauvais le 12 juillet 1835 [1]. C'est à l'église que j'irai ordinairement réciter le bréviaire, dire une partie de mon chapelet, faire même aussi la méditation [2]. »

Encore quelques mois, et notre séminariste au nom de la sainte Eglise sera présenté à l'évêque comme digne de recevoir la grâce du diaconat. Il est prêt ; c'est un vase d'élection que le divin Paraclet trouvera en état de recevoir l'abondance de ses dons ; c'est un soldat du Christ,

1 Si nous n'avions pas vu écrite de la propre main de l'abbé Caron cette date, nous aurions cru qu'il y avait une faute de copiste. Ce fut en effet indubitablement le 10 septembre 1835 qu'il fut ordonné sous-diacre. Cela nous est certifié par Sa Grandeur Mgr Douais, évêque de Beauvais, qui a bien voulu nous fournir lui-même ces renseignements puisés dans les archives du diocèse. L'abbé Caron avait donc, deux mois avant son ordination, le 12 juillet, fête du Sacré-Cœur, fait le vœu de chasteté d'une manière privée.

2 *Mon règlement de vie*, manuscrit de l'abbé Caron.

prêt à toutes les luttes ; c'est un ami des pauvres et des petits, des malades et des déshérités.

Nous ignorons la date de cette ordination.

Le sacerdoce lui fut conféré par Mgr Lemercier le 10 septembre 1836, un an seulement après le sous-diaconat, jour pour jour [1].

L'Eglise veut que ses mandataires, les évêques, n'imposent les mains qu'à des lévites dont la vocation soit moralement certaine, à des candidats qui ont donné des garanties d'une vertu qui ne se démentira pas, dont le cœur soit désormais détaché du péché, et la volonté tout à Dieu seul et au salut des âmes.

Nul plus que l'abbé Caron ne pouvait rassurer sur les conditions requises. Le nouveau prêtre s'approchait de l'autel en faisant hommage à Notre-Seigneur d'une pureté d'âme sans tache et d'une loyauté d'intentions absolue. Certes ce ne sont ni l'ambition, ni le désir d'une vie plus commode, ni la recherche de l'estime des hommes qui le mènent au sacerdoce. Ce qu'il veut, ce qu'il désire pardessus tout, c'est de se donner à ce Dieu qui a réjoui et sanctifié sa jeunesse, de ne vivre que pour lui et les âmes, dans le sacrifice et l'abnégation de lui-même et dans une soumission sans réserve à ses supérieurs.

L'abbé Caron avait compris en effet qu'en devenant un autre Christ par la dignité, il devait être une copie de ses vertus, particulièrement de celles qui, à ses yeux, caractérisaient le mieux sa vie terrestre. Or, entre toutes les vertus de Notre-Seigneur, le jeune prêtre discernait surtout l'obéissance : *factus obediens ;* et il écrivait dans ses résolutions :

« Pour me mettre en garde contre le malheureux esprit d'indépendance et d'insubordination, je témoignerai en toute rencontre un profond respect, intérieur et extérieur,

1 Lettre de Sa Grandeur Mgr Douais, évêque de Beauvais, du 22 février 1911.

à Monseigneur, à Messieurs les grands vicaires, à mon doyen, etc., que je regarderai comme tenant la place de Dieu. L'obéissance parfaite et aveugle, que je veux avoir pour eux à tous égards, sera une occasion de plus de vaincre et d'anéantir ma volonté propre, qui m'a déjà joué bien des tours. Rappelle-toi bien, Caron, ce que tu as dit à Monseigneur : *Promitto tibi reverentiam et obedientiam* [1]. »

Ces résolutions, dont nous n'avons pu donner que quelques extraits, montrent combien le jeune abbé Caron avait su profiter de ses années de formation au grand séminaire. Il avait acquis non seulement des vues d'ensemble sur le sacerdoce et ses devoirs, mais encore prévu le côté pratique de la vie qu'il devait mener. Il n'ignorait aucun de ses dangers. Il avait compris aussi le profit surnaturel qu'il pourrait tirer, pour lui et pour les âmes, des grâces conférées par l'imposition des mains. Il était prêt pour devenir un digne ministre des autels.

L'abbé Caron n'a laissé aucune note ni aucun indice nous dévoilant son état d'âme en ces beaux jours de son ordination sacerdotale. Mais une chose semble surtout avoir frappé ce jeune prêtre, c'est l'obligation de devenir un Saint. Aussi le sacerdoce donna à sa volonté un nouvel élan vers la perfection. Plus que jamais, il va s'exercer à la piété, à la vertu, à la sainteté. Devenir toujours meilleur, tel sera le but constant de ses efforts ; là tendront toutes ses prières, ses mortifications effrayantes, ses veilles et ses travaux.

Il se trace le programme de sainteté de saint Paul, et nous verrons comment il se réalisera : *Se montrant à tous égards un modèle de bonnes œuvres, mettant dans son enseignement de la pureté, de la gravité* (*Tite*, II, 7) ; *Etant l'exemple des fidèles en parole, en conduite, en charité, en foi, en chasteté* (I *Tim.*, IV, 12) ; *Ne donnant aucun*

1 *Mon règlement de vie :* résolutions prises à son ordination.

sujet de scandale en quoi que ce soit, afin que son ministère ne fût pas un objet de bláme (II *Cor.*, VI, 3).

Le 11 septembre, le nouveau prêtre, entouré de toute sa famille, célébra dans la chapelle du Sacré-Cœur de Beauvais le saint sacrifice de la Messe pour la première fois.

Après cette cérémonie si touchante il donna à sa sœur chérie le saint habit religieux, consommant ainsi le sacrifice que Dieu lui avait déjà demandé.

CHAPITRE III

Le curé.

(1836 - 1849.)

LE PREMIER POSTE : VERDEREL. — CHARITÉ, MORTIFICATION DU JEUNE PRÊTRE. — RENCONTRE D'UN CHARRETIER. — LA SUCCURSALE DE BROMBOS ET SON ANNEXE. — INDUSTRIES DE ZÈLE. — VERTUS SACERDOTALES. — LE CURÉ D'HALLOY.

Vos estis sal terræ. — Vous êtes le sel de la terre. (*Matthieu*, v, 13.)

Aussitôt après son ordination sacerdotale, le jeune abbé Caron fut nommé desservant d'une petite paroisse du doyenné de Nivillers, appelée *Verderel* et comptant deux cent trente habitants. Il s'y rendit, emmenant avec lui sa mère. Son père devait être mort depuis quelque temps.

Tout de suite, il se donna sans réserve au soin de son troupeau, ne négligeant aucun des moyens que peut inspirer un zèle ardent pour en améliorer l'état religieux.

Prédications, catéchismes, cérémonies, pieuses associations, tout fut mis en œuvre ; malheureusement ce fut sans résultat apparent. Il s'en plaignait un jour à un de ses confrères, son ancien condisciple, avec sa simplicité habituelle : « Vraiment, je crois que ma paroisse n'est pas meilleure, parce que je ne suis pas assez saint ; je ne prie pas assez, ou je ne fais pas assez pénitence ». Et depuis lors, il redoubla ses prières, passa fréquemment de longues heures devant le Saint-Sacrement, à genoux ou prosterné par terre, et multiplia ses mortifications.

« Dans son presbytère, il menait la vie la plus simple. Sa table était plus que frugale, il vivait pauvrement ; cependant il trouvait encore le moyen de retrancher de son

modeste repas la part la plus importante pour la donner au premier mendiant qui passait.

« Le temps que lui laissaient les occupations de son ministère était employé à l'étude. Pendant les longues soirées d'hiver, à l'exemple de saint Paul, qui a préconisé le travail des mains [1], il filait du chanvre avec sa bonne et sainte mère pour se confectionner du linge, et, pendant que tournaient les rouets et se vidaient les quenouilles, la mère et le fils récitaient ensemble le rosaire et autres prières, ou s'entretenaient pieusement. Puis, quand l'horloge annonçait que la nuit était fort avancée, le bon abbé se retirait dans sa chambre pour prendre un peu de repos sur un lit bien dur, qu'il rendait plus dur encore en y mettant des objets plus propres à empêcher le repos qu'à le faciliter. »

L'abbé Caron passa deux ans à Verderel. Il eut la douleur de partir sans avoir recueilli tous les fruits qu'il pouvait attendre de ses efforts et de ses pénitences, et sans avoir produit tout le bien vers lequel son zèle aspirait.

Cependant il resta en vénération dans cette première paroisse, comme en témoigne le fait suivant arrivé trente ans après son départ de Verderel. Missionnaire Franciscain, le Père Jean-Baptiste, dans une de ses courses apostoliques, alla demander l'hospitalité au petit séminaire de Saint-Lucien. Ses pieds étaient crevassés au talon par le froid et la marche ; cependant il n'accepta qu'après beaucoup d'instances les soins nécessaires, qu'il considérait comme une mollesse peu convenable à un religieux. Le lendemain, il partit à jeun par une brume glaciale, n'ayant pris, la veille, qu'une collation moins que légère. Un prêtre et trois élèves l'accompagnaient pour le mettre sur la route d'Amiens. Ils dépassaient une auberge lorsque quelqu'un appela. C'était un charretier. « Pardonnez-

[1] I *Cor.*, IV, 12 ; *Act.*, XX, 34 ; I *Thess.*, II, 9 ; II *Thess.*, III, 8.

moi, dit-il ; mais je veux dire bonjour à ce Père. Nous avions à Verderel un bon curé ; c'était un saint ! Il nous a quittés, un beau jour, pour aller dans cette Compagnie. » Et l'éloge du curé de Verderel commençait. Puis, regardant plus fixement le religieux, il s'écria tout interdit : « Mais c'est vous, M. Caron, mon bon Père Jean-Baptiste ! c'est vous ! » Il se jette à son cou, l'étreint de ses embrassements, puis tombe, en pleurs, à genoux dans la boue du chemin, lui demandant sa bénédiction pour lui, sa femme et ses enfants. Au milieu de ces témoignages de respectueuse affection, le Père, remis sur sa route, se dérobe tout confus. Nous ne pouvions l'accompagner plus loin. Le charretier revint avec nous, ne tarissant pas sur la sainteté de son curé [1].

Vers 1839, l'abbé Caron fut nommé à la succursale de *Brombos,* dans le canton de Grandvillers, avec le service annexe de la chapelle vicariale de Hautbos [2]. Il allait recueillir ici un peu plus de consolation que dans sa première paroisse ; il y exerça le saint ministère environ onze ans, jusqu'en 1849.

Nous sommes heureux de pouvoir placer ici le précieux témoignage d'un prêtre qui le connut à cette époque [3].

« Elevé par M. l'abbé Caron, depuis l'âge de huit ans jusqu'à ma dix-huitième année, j'ai suivi ses catéchismes, je l'ai assisté à la Messe et j'ai été témoin de bien des actes de vertu de sa part. Il fut mon premier directeur, et, après Dieu, je crois bien sincèrement que c'est à lui, à ses conseils, à sa pieuse direction, que je dois d'occuper aujourd'hui une place dans les rangs du sacerdoce.

« A l'égard des enfants, il était d'une bonté, d'une douceur et d'une simplicité charmantes. Il savait si bien rendre

1 Récit manuscrit des témoins.

2 Brombos avait cent quatre-vingt-douze habitants, et Hautbos cent vingt-neuf.

3 Notes manuscrites d'un confrère.

l'instruction religieuse attrayante que l'on fréquentait toujours ses catéchismes avec plaisir ; et puis, il aimait tant ses enfants que tous aussi le chérissaient comme un père. Il savait rendre la vie chrétienne estimable, et il employait une foule de petites industries et de petites pratiques pour la faire embrasser aussi parfaitement que possible à la jeune famille confiée à ses soins. Je me rappellerai toujours avec bonheur le temps où je fréquentais ses catéchismes, et le soin qu'il mettait à nous former au bien, à la piété et à la vertu.

« Sa simplicité et sa bonhomie rendaient pour tous son commerce facile et agréable ; il avait toujours un mot pour faire plaisir et une bonne parole pour tous ; c'était bien le pasteur du peuple calqué sur le divin modèle et se faisant tout à tous.

« Sa charité ne connaissait point de bornes. Tout ce qu'il possédait, il le donnait aux pauvres. Vivant pauvrement, non par économie, mais par esprit de pauvreté, il trouvait toujours le moyen d'être utile à son prochain. Il se privait souvent du nécessaire pour assister les malheureux. Le repas préparé pour sa table, son linge, jusqu'à son lit et aux habits de sa mère, tout prenait le chemin de la maison du pauvre. Souvent je fus invité à dîner chez lui, et, plus d'une fois, je dus me contenter d'un œuf et d'un morceau de fromage. Un jour qu'il m'attendait avec un de mes amis, il avait mis, par extraordinaire, une poule au pot ; mais, quand nous arrivâmes, la soupe et la poule avaient disparu. « Que veux-tu? me dit-il en riant, je vou- « lais pourtant te bien recevoir ; mais il est passé tout à « l'heure un pauvre homme avec un air si malheureux « que je lui ai tout donné. »

« Nous le plaisantâmes ; mais force nous fut de retourner chez mes parents, et nous l'amenâmes dîner avec nous.

« Sa charité était même parfois excessive et peu pru-

dente : souvent il fut dupe de son cœur. Des jeunes gens eurent, une fois, l'impudence d'aller lui demander de l'argent, du vin et du sucre, soi-disant pour une pauvre malade, qui bientôt, avec eux, allait consommer au cabaret ce que le trop crédule curé leur avait donné. »

« Il donnait tout aux pauvres, dit un autre témoignage, jusqu'à manquer souvent du nécessaire. Sa mortification était extrême. Pendant tout le carême, sa collation ne se composait que de pain sec. Il faisait maigre à peu près toute l'année et n'avait presque jamais de feu en hiver. Il se levait de grand matin et passait de longues heures à genoux, en prière [1]. »

« Il y eut pourtant à Brombos, continue le prêtre que nous avons déjà cité, des suppôts de Satan qui s'attaquèrent au saint pasteur. L'abbé Caron fut tourné en ridicule ; on se moqua de sa mortification et de sa piété. Quelques hypocrites voulurent abuser de sa simplicité et tentèrent de l'enivrer. Mais Dieu permit qu'il s'aperçût de leur abominable dessein et qu'il évitât le piège qu'on lui tendait. Dès ce moment, il fit vœu de ne jamais boire d'eau-de-vie, et il y fut fidèle tout le reste de sa vie. Les insulteurs devinrent l'objet du mépris public. »

Il y avait onze ans que l'abbé Caron était curé de Brombos. « Il avait, dit un de ses confrères, l'estime et la considération de tous les bons chrétiens de cette paroisse et de son annexe. Le bien se faisait, et il pouvait se plaire au milieu de ce troupeau que Dieu lui avait confié. Il s'y sentit trop heureux, et demanda à Monseigneur l'Evêque de Beauvais une pauvre paroisse dont personne ne voulait s'occuper, celle d'*Halloy*. Un des motifs qu'il allégua aussi pour quitter Brombos fut que les habitants de cette localité étaient trop attachés à la terre. Enfin, Halloy, village de trois cent soixante-cinq habitants, près de Grand-

1 Témoignage rendu par la femme du maire de Brombos : note citée par la Sœur Clémentine Caron.

villers, avait plus d'attrait pour lui, parce qu'il n'était composé que de pauvres gens ; cela convenait mieux à ses goûts.

« Sa Grandeur Mgr Gignoux accéda de très grand cœur à la demande de M. Caron. Le poste d'Halloy n'était pas flatteur pour l'amour-propre ; mais c'était précisément ce qu'ambitionnait le bon abbé. Là, sa charité aurait des pauvres sans nombre à secourir ; son zèle y trouverait une multitude d'enfants dont l'instruction chrétienne était négligée, et qu'il pourrait former à la vertu, un peuple corrompu qu'il faudrait convertir.

« Il se mit à l'œuvre avec courage. Son dévouement ne connut pas de bornes. Pour rendre efficaces ses efforts, il redoubla ses mortifications et ses prières. Sa vie ne fut plus qu'un long jeûne ; il se priva de feu, et quand, à son bureau, le froid de l'hiver l'engourdissait par trop, il allait se promener un instant au jardin et venait ensuite reprendre son travail. Dans son lit, déjà fort dur, ce qui était une vieille habitude, il mettait une planche. La nuit, il se levait et se rendait à l'église, nu-pieds, par les chemins les plus rocailleux, et là, il passait des heures entières en adoration devant le très saint Sacrement. Il retournait ensuite prendre un peu de repos, et, tous les jours, dès trois heures du matin, aussi bien en hiver qu'en été, on le trouvait à genoux sur le pavé de son église. »

La charité de l'abbé Caron resta proverbiale dans cette paroisse. On en abusa même quelquefois, comme à Brombos.

Un jour, une personne peu scrupuleuse le pria de se rendre caution d'une somme assez forte pour un simple curé de campagne ; bientôt cette personne se déclara insolvable. Il fallut, pour éviter au trop obligeant curé d'être poursuivi judiciairement, que deux excellents paroissiens vinssent à son secours.

Des habitants d'Halloy simulant l'indigence, le besoin

ou la maladie, s'adressaient à lui, et l'aumône qu'il leur versait abondante était mal employée. Aussi ses confrères lui reprochaient de donner trop sans s'informer suffisamment de la position des solliciteurs et de la réalité de leurs besoins. Dans une de ces occasions, où sa charité avait été indignement trompée, un confrère lui cita cette parole du Prophète royal : « Bienheureux celui qui comprend les besoins de l'indigent et du pauvre [1] ». Il lui exposa le mauvais effet de son manque de discernement, l'inconduite dont il était involontairement la cause. Le saint homme se contenta de répondre que lui donnait son aumône pour l'amour du bon Dieu ; si l'on abusait de sa bonne foi, c'était le fait des pauvres ; mais cela ne diminuait en rien le mérite de sa bonne œuvre. Il restait incorrigible.

« Le curé de Feugnières, dont il avait été pendant dix ans le voisin et le directeur de conscience, lui faisait quelquefois acquitter des Messes ; mais lorsqu'il avait des honoraires à lui remettre, il s'informait auparavant si le bon curé n'avait pas quelque paiement à faire pour du bois, du cidre, ou autre chose, car il n'ignorait pas que son vertueux confrère ne savait garder aucun argent chez lui.

« Ceux qui exploitaient sa charité avaient toujours soin de s'adresser à lui lorsqu'il venait de toucher son traitement ; alors ils étaient certains de ne pas s'en retourner sans une bonne aumône [2]. »

Cette prodigalité n'empêchait pas l'abbé Caron de prendre grand soin de la maison de Dieu. Il pourvoyait à tout.

Cependant M. Praquin affirme que notre bon curé

1 *Ps.* XL, 1.

2 Notice sur les vertus du R. P. Jean-Baptiste ; ses quatre années de ministère à Halloy. Manuscrit précieux, écrit quatre mois seulement après la mort du bon Père par M. J. Praquin, curé d'Andeville, qui avait été pendant trois ans son voisin confrère et son pénitent. Nous ferons encore de larges extraits à cette notice.

versait tout le produit de son casuel dans la caisse de la fabrique : honoraires des baptêmes et des premières communions, offrandes perçues aux mariages, aux enterrements ou autres services, rien de tout cela n'arrivait jusqu'au presbytère. Les cierges des premiers communiants et ceux qui lui revenaient aux services des morts, servaient à l'entretien de l'église, de sorte qu'il réduisit toutes ses ressources à son traitement de l'Etat avec un supplément de deux cents francs que lui donnait la caisse municipale, et à ses honoraires de Messes.

C'est ainsi qu'en deux ou trois ans il put non seulement ramener le budget de la fabrique à un état moins précaire, équilibrer les recettes et les dépenses, mais encore pourvoir l'église d'ornements plus convenables à la majesté de son Dieu, et procurer aux autels de sa paroisse les nappes et les linges nécessaires à la décence du culte.

Il maintenait dans sa cure la plus stricte pauvreté : à peine avait-il le mobilier nécessaire ; et lorsque sa mère venait lui réclamer pour le ménage une dépense urgente, il répondait avec sa simplicité ordinaire : *Allez, maman Caron, il y a encore bien des gens plus malheureux que nous!* Une autre fois, il prétextait le manque d'argent pour se dispenser d'une acquisition que lui proposait sa mère : *Pour acheter cela, maman Caron, il faut avoir de l'argent, et vous savez bien que nous n'en avons pas, que nous sommes pauvres.* Et la bonne vieille ajoutait sans se plaindre : *C'est vrai, o somme pove come Job,* et elle se résignait avec gaieté.

Souvent elle devenait elle-même victime des générosités de son fils. Que de fois, malgré ses quatre-vingts ans passés, elle dut se défaire de ses propres effets de literie et d'habillement pour en fournir des femmes miséreuses, car on allait au presbytère se pourvoir dans toutes sortes de nécessités !

Durant l'hiver de 1851-52, une paroissienne vint tout

bonnement prier le curé de lui donner un jupon qui pût la mettre à l'abri du froid. Or le curé n'avait pas d'argent. Que faire ? Refuser le secours ? Oh non ! Il alla inspecter la chambre de sa mère et y trouva le vêtement désiré tout repiqué à neuf et servant à Madame Caron aux jours de fête. La mendiante allait être secourue quand survint Madame Caron. Après maintes considérations éloquentes mais sans résultat pour rentrer en possession de son bien, elle saisit le vêtement que le curé tenait fortement de son côté. Une contestation s'engagea. Finalement, impatientée Madame Caron repoussa son fils et le frappa à l'épaule en s'écriant : « Vous ne prendrez pas mon jupon pour me laisser aller toute nue, peut-être ? »

Le curé prit occasion du coup qui lui était porté pour mettre fin au débat. Il dit : « Maman Caron, vous avez battu un prêtre ! Vous devriez vous confesser à Monseigneur, à Beauvais ; mais comme nous sommes pauvres, vous n'irez qu'à Grandvillers, chez Monsieur le doyen. » Et le vêtement fut donné à la solliciteuse.

Le lendemain, à cinq heures et demie du matin, la clochette d'alarme se faisait entendre au presbytère de Grandvillers. C'était en décembre, la neige couvrait la terre, le silence régnait encore dans le bourg. Eveillé par la sonnette, et pensant qu'un mourant réclame les secours de son ministère, Monsieur le doyen se lève vite et aperçoit à la porte, un bâton à la main, la bonne Madame Caron grelottant de froid. Elle avait pris au sérieux la parole de son fils et venait avouer sa faute à un confesseur extraordinaire ayant pouvoir sur les cas réservés. (Elle s'adressait ordinairement à son fils.)

L'abbé Caron ne possédait lui-même qu'une soutane, d'ailleurs toujours de drap grossier, et il ne la remplaçait que devenue hors d'usage. Il estimait qu'il suffisait de pourvoir aux convenances sacerdotales.

Et au milieu de cette pauvreté, de ces privations quoti-

diennes volontaires, le bon curé se plaisait. Son humeur toujours accueillante, douce et affable laissait entrevoir combien il était heureux. Il y avait pourtant un meuble qui, au presbytère, n'allait pas tout à fait à l'unisson des autres dans cet admirable concert de simplicité et de pauvreté évangélique : c'était la bibliothèque. L'abbé Caron l'avait composée avec soin d'ouvrages choisis relatifs aux différentes branches de la science ecclésiastique. Plus tard il l'emporta au couvent. Il tenait à se mettre au courant de toutes les grandes questions qui intéressaient la religion, l'Eglise et la société ; il était toujours des premiers à se procurer les ouvrages nouveaux des bons écrivains de son temps.

Disons enfin un mot de son amour pour les malades ; il les soignait personnellement avec une charité sans bornes. Visites fréquentes, attentions délicates, bonnes paroles, pieuses exhortations, rien n'était épargné ; il avait pour eux toutes les sollicitudes d'une mère. Il priait beaucoup pour eux, et il ne manquait jamais de les recommander, le dimanche, aux prières des fidèles.

Cet ensemble de vertus sacerdotales devait bientôt faire de M. Caron l'édification de tout son peuple. C'est ainsi qu'il réalisa vraiment en lui la parole de Notre-Seigneur comparant le prêtre au sel de la terre : *Vos estis sal terræ.* L'exemple de sa sainte vie pénétrera de son influence les âmes confiées à son zèle, et les gardera dans les dispositions qui lui permettront ensuite de faire rayonner sur elles la lumière des enseignements divins : *Vos estis lux mundi.*

Nous allons voir maintenant comment il s'efforça de remplir aussi cette seconde partie du programme que Jésus-Christ trace à son véritable apôtre : *Vous êtes la lumière du monde.*

CHAPITRE IV

Le bon prêtre.

(1849-1852.)

LE BON PRÊTRE EST UN TRÉSOR. — ACTION SOCIALE. — ZÈLE POUR L'INSTRUCTION DES FIDÈLES. — MINISTÈRE A DOMICILE. — UNE ASSOCIATION OUVRIÈRE. — INSTRUCTION ET SANCTIFICATION DE L'ENFANCE. — ZÈLE AU DEHORS. — PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Vos estis lux mundi. — Vous êtes la lumière du monde. (*Matthieu*, v, 14.)

« Quel immense trésor, dit Sa Sainteté Pie X, qu'un prêtre vraiment bon, partout où il se trouve! Quiconque en effet exerce le sacerdoce ne l'exerce pas seulement pour lui, mais aussi pour les autres : *Pris d'entre les hommes, il est établi pour les hommes en ce qui regarde Dieu* (*Hebr.*, v, 1)...

« Le prêtre doit dès lors prendre garde qu'un souci inconsidéré de sa perfection intime ne l'entraîne à omettre quelque devoir de sa charge se rapportant au bien du prochain, comme la prédication de la parole de Dieu, les confessions à entendre, l'assistance des malades, principalement des moribonds, l'instruction religieuse des ignorants, la consolation des affligés, le retour des égarés, enfin l'imitation parfaite de Jésus-Christ, *qui passa en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tourmentés par le démon* (*Act.*, x, 38). Un homme profondément saint, fût-il le dernier de tous, combien d'œuvres merveilleuses ne peut-il pas entreprendre et mener à bonne fin pour le salut du peuple de Dieu [1] ! »

Certes, comme dit encore Pie X, « le mérite d'un prêtre

1 Exhortation de Pie X au clergé catholique, 4 août 1908.

ne consiste pas uniquement à se dépenser sans réserve au service du prochain [1] », sans se préoccuper aucunement des vertus intérieures qui constituent la perfection. Mais l'esprit de Jésus-Christ est essentiellement actif, et, lorsqu'il opère dans un saint prêtre, il rend son ministère fructueux et fécond, même quand le succès ne semble pas proportionné à l'effort.

On a beaucoup parlé de l'action sociale du prêtre dans les temps actuels ! Voilà la véritable, toujours la même dans son principe bien que variant ses méthodes selon les besoins des temps. L'abbé Caron la pratiquait déjà. Dans sa petite cure d'Halloy il était vraiment ce prêtre ayant ce qu'on appelle aujourd'hui le « sens social [2] ».

Aussi se dévouait-il à tous les intérêts moraux et temporels de ses paroissiens, employant en leur faveur des procédés d'action « auxquels, dit M. Praquin [3], aucun de ses confrères n'avait songé », les encourageant, les consolant, les aidant dans leurs nécessités, leur témoignant en toute occasion sa sympathie, afin de pouvoir de la sorte avec plus de facilité éclairer leurs âmes, et, au milieu des misères et des soins d'ici-bas, élever leur pensée et leur espérance vers le Ciel. Il s'était engagé envers eux par la résolution suivante : « Tâcher de gagner leur cœur par beaucoup d'affabilité ; les porter à Dieu et à l'amour de Jésus-Christ par toutes sortes de moyens..... *En tout temps reprends, menace, exhorte avec une entière patience et toujours en instruisant* (II *Tim.*, IV, 2) [4]. »

[1] *Exhort. ad clerum.* — C'est la doctrine de l'américanisme précurseur du modernisme, condamnés par Léon XIII et Pie X.

[2] Le *sens social* n'est pas autre chose que la charité dans sa plénitude, la charité toujours la même dans son principe, toujours diverse dans ses applications, embrassant tous les besoins du prochain, ayant l'intelligence de toutes les misères, de toutes les infortunes, et à ces maux nouveaux trouvant de nouveaux remèdes. (Voir la brochure de l'Action populaire, *L'Education du sens social* par H.-J. Leroy.)

[3] *Quatre ans de ministère à Halloy*, notes manuscrites.

[4] *Mon règlement de vie*, manuscrit de M. Caron.

Mais laissons parler ses confrères qui nous ont laissé par écrit le récit de ces travaux :

« Gémissant, comme tous les pasteurs, de l'ignorance religieuse dans laquelle croupissent un trop grand nombre de populations de la campagne, il s'attachait à instruire régulièrement les fidèles confiés à sa sollicitude pastorale. Dans ce but, il se livrait chaque jour à l'étude des sciences ecclésiastiques. L'Ecriture sainte était au premier rang dans son estime et dans l'emploi de son temps libre. Deux heures par jour étaient consacrées à cette étude ; c'est par là qu'il nourrissait et entretenait dans son âme cette foi vive et cette conviction qui faisaient dire : C'est un saint qui parle !

« Il ne cherchait point à se faire un renom d'habile orateur, de prédicateur éloquent ; instruire et convertir, voilà le but qu'il se proposait. Il préparait ses prônes pendant la semaine, les écrivait en entier et les apprenait ensuite de mémoire, sans toutefois se rendre esclave du mot à mot. Il continua toujours ce travail jusqu'à la fin de son ministère paroissial. Il ne faudrait pas croire qu'en faisant une part si large au travail de l'esprit, il n'y eût rien pour le cœur. Il savait trop bien que la conversion des âmes est l'œuvre de la grâce divine, que celui-là n'est rien qui ne fait que semer et planter, mais que l'accroissement vient de Dieu seul. Aussi, avant de prononcer ses instructions, de donner même un simple avis du haut de la chaire, se livrait-il avec ardeur à la prière, à la méditation pour devenir un instrument moins indigne de la divine parole : il s'efforçait, par ses oraisons ferventes et ses mortifications, d'attirer sur son ministère la bénédiction de Dieu.

« Un des principaux dangers du ministère dans nos paroisses est le découragement à la vue de l'insuccès..... Le cœur du saint homme d'Halloy ne se découragea jamais. Il ne ralentit jamais ses efforts et ses travaux, même

lorsqu'il croyait constater leur complète inutilité ; bien au contraire, il redoublait alors ses prières, sa ferveur, son zèle, ses pénitences, s'accusant lui-même des résultats infructueux. Le petit nombre d'auditeurs ne fut jamais pour lui un motif de s'abstenir de la prédication. N'ayant à la messe de paroisse que quelques bonnes femmes, il ne négligeait pas de leur parler du bon Dieu, de leurs devoirs, de la nécessité de pratiquer la religion, de fréquenter les sacrements [1]. »

Les faits suivants nous montreront quels effets il attendait de la parole de Dieu.

Chargé, pendant près d'un an, de desservir la paroisse de Sarnois, et obligé de célébrer la Messe dans cette église à une heure assez matinale, il s'aperçut que plusieurs fidèles n'arrivaient à l'église qu'après le prône. Alors, pour ne priver personne, il retarda sa prédication jusqu'à la fin de la Messe.

Le peu d'assiduité aux offices de l'église désolait le saint prêtre. Il prit pour y remédier une résolution héroïque. Il ira instruire à domicile les ouvriers de sa paroisse, la plupart occupés dans des ateliers à peigner la laine pour la fabrication de la bonneterie.

Le Sauveur, lui, était bien allé de bourgade en bourgade, de maison en maison, pour prêcher le royaume de Dieu. Il avait enseigné dans le temple, dans les champs, sur la montagne ou près d'un lac. Sa chaire, c'était une barque pour les foules ; la table d'un pharisien, pour quelques auditeurs ; la margelle d'un puits, pour une seule âme : à tous et partout, il disait des paroles d'espérance et de salut. Pourquoi ne ferait-il pas de même ? lui aussi il devait enseigner [2].

« Le cœur plein de ces pensées, le bon curé d'Halloy

[1] Notes de M. Praquin, *Quatre ans de ministère à Halloy*.

[2] *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion ... prædicans præceptum ejus.* (Ps. II, 6.)

passa deux hivers (1851 et 1852) à visiter les principales maisons de sa paroisse et les centres d'activité industrielle. »

Il avait composé un petit résumé succinct des vérités fondamentales de la religion, un abrégé de tout ce qu'un chrétien est obligé de croire et de pratiquer pour aller au ciel. Il se rendait dans une maison, et, après l'échange des compliments d'usage, il faisait tourner la conversation sur la religion, dont il développait en quelques mots les avantages, la beauté et les principales obligations. Selon l'accueil donné à sa personne et à sa parole, il expliquait plus ou moins en s'adaptant au milieu.

« Il s'était fait une loi de visiter ainsi deux ou trois maisons chaque soirée. « Lorsque je mettais la conversation « sur la religion, dit-il un jour à son confrère et ami, on « faisait aussitôt marcher les métiers de bas ou les peignes « de fer, très bruyants de leur nature. Cela m'avertissait « que je ferais bien de sortir et que ma visite cessait d'avoir « pour l'atelier le même intérêt. J'allais alors dans une « autre maison. »

« Qu'il ait fait du bien par cette pénible industrie de zèle, il n'y a pas à en douter ; mais Dieu seul sait les affronts, les rebuts et les déboires qu'y trouva son serviteur. Il aurait continué ce ministère malgré tout, si, après deux ans d'expérience, il n'avait été obligé à conclure que ce moyen n'était pas adaptable au pays.

« Il se contenta dès lors des travaux ordinaires du ministère, en gémissant devant Dieu de ne pouvoir faire davantage. Pour se consoler, chaque dimanche soir, ayant autour de lui quelques enfants du catéchisme et quelques pauvres femmes, il parcourait les quatorze stations du Chemin de la Croix avec une grande componction, disait quelques mots à ce petit auditoire et terminait par la prière du soir [1].»

Cependant ce petit ministère ne pouvait longtemps suffire à son zèle. Ses visites à domicile n'ayant pas donné

1 Notes de M. Praquin.

les résultats attendus, il va tenter un autre moyen d'évangélisation. Voici à ce sujet le récit du R. P. Paul-Marie Boyer, de Castelnaudary, qui a beaucoup connu le Père Jean-Baptiste et que nous nous ferons encore maintes fois le plaisir de citer : « L'abbé Caron, dit-il, avait formé le projet de fonder une *association d'ouvriers* dans le but de faciliter la sanctification du dimanche, la dévotion à Marie par le Rosaire, l'entretien de l'église, pour secourir les indigents et soutenir l'œuvre de la propagation de la foi. Il avait copié une foule d'extraits sur les associations pieuses, entre autres sur celle fondée à Bayonne par le vénérable abbé Cestac. Voici ce qu'il écrivait touchant son projet :

« Pourquoi ne tenterais-je pas de faire du presbytère,
« c'est-à-dire de la salle-atelier d'en haut, un cabinet de
« lecture (livres, journaux) pour les après-midi du di-
« manche ou les soirées d'hiver, et de la salle-réfectoire ou
« de la loge du portier [1] une salle pour apprendre à lire,
« écrire et calculer, pour ceux qui ne savent rien et qui
« voudraient et pourraient apprendre? Pourquoi enfin
« n'aurions-nous pas aussi notre *Alouette et le Pinson,*
« *Saint Nicolas et trois enfants*, et toutes ces innocentes
« chansons chantées à l'unisson par une trentaine de voix,
« comme dans le casino catholique de l'Allemagne ? »

Suit une lettre [2] à M. l'abbé Peigne, directeur de la Société de Saint-Joseph à Nantes :

« Je cherche, lui écrit le curé d'Halloy, *je ne sais depuis combien de temps,* comment je pourrais rencontrer un brave chef d'atelier capable de m'aider puissamment à améliorer nos patrons, nos ouvriers et apprentis, au point de vue des idées chrétiennes. Et voilà précisément que

[1] Le digne curé parle de son presbytère comme si déjà il était organisé pour son œuvre, à laquelle il voulait unir cette école du soir.

[2] Sans date.

j'apprends qu'il y a eu, ces jours derniers, à la chapelle de la retraite, à Nantes, une réunion de quatre-vingt-deux chefs d'ateliers, sous la présidence de Monseigneur l'Evêque. Pour le coup, vous ne pouvez pas m'en refuser un, c'est un maître-peigneur qu'il me faut. Je vous envoie ci-joint mon dessein, avec une idée de règlement et de la discipline de l'établissement. Veuillez avoir la bonté de me dire si ce plan est exécutable, et les changements qu'il y aurait à faire. Communiquez ma pensée à vos dignes chefs; consultez leur dévouement. Envoyez-moi vos règlements à vous, pour mettre notre maison sur le même pied.

« Si nous pouvions encore rencontrer aujourd'hui un second Henri Buche, ou quelque bon Frère de Saint-Jean-de-Dieu, ou bien quelque brave militaire qui sût peigner et qui voulût se mettre à la tête de nos peigneurs pour les diriger, nous formerions une communauté *de Frères-Peigneurs* [1]. »

L'abbé Caron entrait ensuite dans les détails les plus minutieux du règlement qu'il voulait donner à la future communauté. Les exercices de piété y avaient une large part, et le silence devait être observé rigoureusement pendant le travail.

Ce dernier article pourra paraître sévère ; mais il est d'une profonde sagesse si l'on considère les pertes de temps qu'il faut attribuer aux vains propos, et la meilleure qualité des produits due au silence gardé.

Les bénéfices devaient être ainsi distribués : une part pour la maison, une autre pour l'entretien de l'église, et une troisième pour les pauvres.

A la suite du règlement venaient de sages considérations comme celles-ci :

1 Dans une note, M. Caron dit à ce sujet : « Me rappeler la confrérie de la Pénitence (le Tiers-Ordre de Saint-François) à Nancy, dans la paroisse de Saint-Nicolas, autrefois église des Capucins ». On voit par là qu'il était déjà animé de l'esprit du Tiers-Ordre, sans en faire encore partie.

« Le vrai bonheur est dans l'esprit de famille, d'abord au point de vue humain, dans la famille naturelle, mais aussi et surtout au point de vue surnaturel.

« Ces pieuses confréries, qui procurent à leurs membres tant d'avantages spirituels, entretiennent un constant esprit de piété chez les fidèles de tout sexe et de tout âge.

« De nos jours, malheureusement, un trop grand nombre d'hommes, — chez nous, presque tous, — se dispensent facilement d'assister aux offices. Or, rien n'est plus propre à combattre cette désolante indifférence que ces congrégations d'hommes qui ont leurs offices réguliers, leurs fêtes patronales, leurs pieuses assemblées. Et, après la mort, l'on vit encore dans le souvenir et les prières de ses frères. *C'est être religieux au milieu du monde!* Le bon exemple mutuel excite les confrères à ne jamais négliger les devoirs religieux et à se soustraire à l'empire de l'indifférence et du respect humain. Aussi à Nancy les offices du Tiers-Ordre sont un sujet d'édification, et il n'est personne qui au sortir de ces saintes réunions ne se sente le cœur réchauffé et plein d'espoir pour une société où se rencontrent de tels éléments[1]. »

C'est sans doute parce que le temps lui manqua que l'abbé Caron ne put réaliser son dessein. Il n'avait pas d'ailleurs attendu d'avoir fondé cette œuvre pour se dévouer à tous les intérêts, même temporels, de ses paroissiens. Il les aidait non seulement de conseils pratiques, mais encore de secours matériels, pris, la plupart, sur son modique avoir. Il donnait parfois des sommes qui, vu sa situation, étaient très élevées. « Un jour, dit M. Praquin, il donna en une seule fois 140 francs pour aider un pauvre cultivateur dénué de ressources à payer un cheval. »

Le dévouement de l'abbé Caron s'étendait à tous. Cependant le bon curé avait ses privilégiés : c'étaient les

[1] Notes manuscrites du R. P. Paul-Marie Boyer.

enfants. Il ne pouvait sans émotion entendre la plainte de Jérémie : *Les petits enfants demandent du pain, et personne ne le leur donne.*

La paroisse d'Halloy se composait de familles très pauvres. La plupart de ses habitants étaient des ouvriers ne sachant pas lire, et les deux tiers des enfants ne fréquentaient pas l'école. De plus on était à une période troublée ; le commerce languissait ; les métiers mécaniques avaient fait une concurrence désastreuse aux métiers à bras ; les salaires étaient nuls. Les enfants allaient chercher de l'ouvrage dans les ateliers du pays ou à Grandvillers ; un certain nombre se livraient au vagabondage et à la mendicité, industrie non moins préjudiciable à leur esprit et à leur cœur. Tout cela rendait bien difficile l'enseignement du catéchisme.

Comment et à quelle heure réunir ces enfants, intimidés d'ailleurs par le manque de chaussures et de vêtements ?

L'abbé Caron se fit d'abord le pourvoyeur de ces pauvres petits déguenillés. Il leur procura, Dieu sait au prix de quelles privations, des vêtements, des chaussures, des livres de messe et de prières et des catéchismes. Puis il se mit à leur enseigner, le matin, la lettre de la doctrine, et, le soir, il la leur expliquait. S'il le fallait, il formait deux, trois ou même quatre sections distinctes, et réunissait chaque section à des heures diverses, suivant la commodité ou le degré d'intelligence.

« Ce qui m'a le plus frappé, dit M. Praquin, dans les soins qu'il donnait à l'enfance, c'est son application à discerner et à former leur caractère. Certes il instruisait, il donnait la vérité à ces petites intelligences ; mais il aurait cru n'avoir rien fait s'il n'avait pas porté ces cœurs à la vertu, s'il n'avait pas formé des caractères et fait des soldats préparés pour les luttes et les combats de la vie, prêts surtout à se vaincre eux-mêmes.....

« Il expliquait d'abord aux enfants la nécessité de com-

battre leurs petits défauts et de les remplacer par des habitudes contraires.

« Agir contrairement à sa conscience, leur disait-il, proférer une parole peu mesurée, manquer d'obéissance, faire acte de paresse, etc., c'est une bataille perdue, *une défaite*. Au contraire, agir selon sa conscience, retenir une parole mauvaise ou un blasphème prêt à sortir de votre bouche, refouler un sentiment de paresse, rejeter une pensée de désobéissance, etc., c'est montrer du courage, c'est remporter *une victoire* contre le démon ou contre soi-même. La vertu consiste à remporter des victoires et à ne pas essuyer de défaites. Voulez-vous savoir si vous êtes vertueux ? Eh bien, prenez un morceau de papier ; vous le plierez en deux dans le sens de la longueur. D'un côté vous mettrez les victoires et de l'autre côté les défaites, chaque jour ; avec une épingle vous percerez le papier, soit aux victoires, soit aux défaites. Et chaque jour le zélé catéchiste se faisait rendre compte par chaque enfant, après la leçon, du nombre d'actes de vertu ou répréhensibles qu'il avait faits. Au bout de la semaine il établissait pour ainsi dire le bilan spirituel de chacune des petites âmes qu'il dirigeait. Comme beaucoup ne savaient pas lire, il prenait soin de leur préparer lui-même le papier et de leur enseigner comment enregistrer leurs actions. Que de péchés ont été évités par cette pieuse industrie ! Que d'actes de vertu accomplis sous l'inspiration et la direction d'un aussi saint homme !

« Du reste, ce que le digne et vertueux pasteur conseillait ainsi, il l'accomplissait très sévèrement pour lui-même. Je sais que cette feuille de papier, qui recevait les notes de ses victoires et de ses défaites, ne quittait jamais son livre d'examen particulier de Tromson, dont il lisait un chapitre tous les jours [1]. »

[1] Notes de M. Praquin.

En dehors des catéchismes il surveillait les pratiques religieuses des enfants. Voici une de ses résolutions du ministère pastoral :

« Je tiendrai un petit registre où seront inscrits les enfants de la première communion, avec l'indication de chaque mois, pour m'assurer que tous ont été fidèles à se présenter à confesse.

« Pour les enfants qui sont plus jeunes, je tâcherai de les confesser après la fête de la Toussaint, après celle de Noël, au temps de Pâques et à celui de la Fête-Dieu. » Il se propose aussi de veiller beaucoup sur ceux qui auront eu le bonheur de recevoir l'absolution, afin de ne pas les abandonner aux pièges du démon « qui n'est jamais plus furieux qu'alors », écrit-il [1].

Tout ce que nous avons dit de l'action pastorale de M. Caron montre quel zèle il déploya pour le salut des âmes qui lui avaient été confiées. Aussi, quoiqu'il n'ait pas eu conscience de tout le bien qu'il produisait, son apostolat fut certainement béni de Dieu, surtout si nous songeons à l'exemple donné par la sainteté de sa vie. Souvenons-nous d'ailleurs combien défavorables étaient les conditions de milieu dans lesquelles son ministère s'exerçait, et nous comprendrons pourquoi ses héroïques efforts n'eurent pas en apparence des résultats immédiats plus nombreux.

Mais son zèle s'étendait au delà de sa paroisse. Déjà le *futur missionnaire* se montrait dans l'humble curé. Ses confrères des environs l'invitaient souvent à prêcher dans leurs églises, persuadés que leurs ouailles seraient électrisées et portées au bon Dieu par cette parole qui n'était peut-être pas la parole du grand orateur, mais qui remuait profondément les âmes.

Et, en effet, il faisait un bien réel partout où il passait. Donnons-en un exemple.

1 *Mon règlement de vie.*

« L'abbé Caron, dit un de ses confrères déjà cité, avait une très grande dévotion à saint Jean-Baptiste, son patron, et il essayait d'imiter sa vie mortifiée. A Hautbos, il fut tout heureux de pouvoir obtenir, pour sa petite église, des reliques du saint précurseur.

« La dernière année qu'il passa à Halloy, il sollicita et obtint de M. Lefèvre, curé de Grandvillers, la permission de prêcher dans sa chapelle de Saint-Jean, le 24 juin. Il s'y prépara par une neuvaine de jeûnes, ne mangeant à chacun de ses repas que des légumes crus. Un tel régime le débilita tellement que le septième jour ses forces le trahirent ; en se levant, le matin, il tomba évanoui et se blessa gravement à la figure ; quand on le releva, il était couvert de sang. Le doyen de Grandvillers, qui l'apprit, accourut aussitôt près de lui, et le délia de sa parole, lui ordonnant de prendre soin de lui et de ne plus penser à son sermon. Mais le bon abbé Caron le supplia de lui permettre de prêcher. Le doyen lui fit des représentations sur son état, et partit, bien persuadé qu'il ne viendrait point. Mais quel ne fut pas son étonnement quand, le 24 juin, il le vit arriver à la chapelle, le visage tout couturé, marchant avec peine, soutenu par un grand bâton. Il prêcha. Que dit-il ? Son discours ne supportait pas l'analyse ; mais son ton, son air, sa figure, lorsqu'il parla du saint précurseur, firent un tel effet sur l'immense auditoire que tout le monde fondit en larmes. « Je ne pouvais m'em-« pêcher moi-même de pleurer, disait l'excellent doyen, « et toute la haute bourgeoisie qui était là faisait comme « moi. » Après la Messe, il ne voulut rien accepter, et s'en retourna à pied à son presbytère, trébuchant tout le long du chemin. Quand il ne pouvait plus marcher, il s'asseyait sur les tas de cailloux, le long de la route. »

CHAPITRE V

La voie de la perfection.

(1852 et 1853.)

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE VOCATION RELIGIEUSE. — RESTAURATION DES FRANCISCAINS EN FRANCE. — LE RESTAURATEUR. — FONDATIONS DE SAINT-PALAIS. — NOVICIAT D'AMIENS.

Si vis perfectus esse,... veni, sequere me. — Voulez-vous être parfait,... venez, suivez-moi. (*Matthieu*, XIX, 21.)

M. l'abbé Caron avait mené jusqu'ici une vie tout appliquée à l'acquisition des plus belles vertus, qui n'avaient rien à envier à celles des religieux les plus exacts. Et pourtant il cherchait encore sa voie.

Comme il était avide de pauvreté, de mortification, désireux de se dévouer complètement aux âmes, le cadre de sa paroisse était trop étroit pour son cœur ardent et que le zèle de la maison de Dieu consumait. La vie du presbytère lui semblait encore trop facile et aisée. Il lui fallait d'autres sommets ; il aspirait à la vie religieuse.

Comment connut-il les Franciscains ?

C'est ce que nous n'avons pu éclaircir par les notes et documents que nous avons compulsés. Nous croyons volontiers cependant, d'après une petite notice sur les fondations franciscaines en France [1] publiée par lui en 1859, que le curé d'Halloy avait dû connaître et suivre avec intérêt le mouvement de restauration de l'Ordre de Saint-François qui se dessinait déjà depuis quelque temps en France.

1 *Notice sur les fondations franciscaines en France* par le R. P. Jean-Baptiste de Beauvais. Bolbec, imprimerie Valin, 1859.

« La Révolution de 1792, dit le Père Jean-Baptiste [1], ayant enveloppé dans une même ruine le trône, les autels et les institutions religieuses, les Franciscains partagèrent le sort de tout le clergé français. Tout espoir de rétablissement semblait perdu..... »

Mais la divine Providence qui se sert de tout, même des convulsions politiques, pour arriver à ses desseins, veillait et préparait de loin cette restauration et le restaurateur lui-même. Voici comment :

Dès 1833, l'Espagne, livrée aux factions lors de la mort de Ferdinand VII, vit des crises gouvernementales se succéder et aboutir ensuite à la guerre carliste, durant laquelle un glorieux passé lutta, pendant dix ans, contre les idées révolutionnaires qui faisaient présager un avenir plein de dangers. Mais la révolution devint victorieuse, et, pour se maintenir, elle s'appuya sur les anticléricaux. Les moines ayant été accusés d'avoir empoisonné les puits, une cruelle persécution commença : des couvents furent brûlés, des religieux massacrés par le peuple, et, en 1836, une série de décrets supprima tous les monastères d'hommes et certains de femmes. Ce fut alors une émigration de prêtres, de religieux et même de fidèles en grand nombre, qui fuyaient une terre devenue inhospitalière à leur foi comme à leur fidélité pour la monarchie traditionnelle.

Aucun Ordre religieux n'était en Espagne plus nombreux ni plus florissant que celui des Franciscains de l'Observance. L'esprit séraphique s'était généralement conservé dans toutes ses maisons, mais surtout dans les collèges des missionnaires. Ils avaient fidèlement gardé cette sainte pauvreté, le plus riche héritage que saint François ait légué à ses enfants. C'est là le témoignage que leur rendait un illustre disciple de saint Dominique : « Jamais l'Ordre de Saint-François n'a amassé de richesses, disait le

[1] Notice ci-dessus mentionnée.

Père Lacordaire ; et lorsqu'on vint à visiter en Espagne les couvents de Saint-François, le fisc ne jugea pas la chose assez importante pour qu'il fallut faire des écritures afin de constater le peu que les religieux avaient laissé. Mais ils avaient emporté avec eux ce qu'on ne pouvait leur enlever, ils avaient emporté les mille bénédictions de la multitude, les mille bénédictions de la popularité et de la pauvreté [1]. »

Pendant qu'à Saragosse, à Barcelone, à Madrid et dans d'autres villes, les Frères Mineurs donnaient à la foi des confesseurs, des martyrs, ceux d'Olité, en Navarre, se maintinrent, tant qu'ils purent, dans leur pieux asile, qui était aussi celui de tous les malheureux.

C'est dans ce couvent que, dès 1824, était venu se préparer, dans la prière et la pénitence, sous l'étendard de saint François, le futur restaurateur de l'Ordre en France, le R. P. Joseph Aréso, à la suite et sous la direction duquel devait venir se ranger, un jour, notre Père Jean-Baptiste.

Olité est un *collège de missionnaires*. Ces sortes de maisons avaient été fondées en Amérique au XVII^e^ siècle ; elles se répandirent rapidement dans le nouveau Monde, et, en 1720, on en établit en Espagne. Elles avaient des statuts particuliers, approuvés en 1629 par Innocent XI. Leurs religieux demeuraient attachés à la Province de l'Ordre dans laquelle ils se trouvaient, mais on donnait dans ces maisons de retraite une formation spéciale pour les missions des Indes occidentales et autres pays soumis à l'Espagne. Les missions de l'intérieur entraient aussi dans le but de ces collèges, mais comme préparation à l'apostolat en Amérique. Et, de fait, les collèges s'étant multipliés, on put aisément fournir de bons ouvriers à ce double apostolat.

1 Discours prononcé à Notre-Dame de Paris le 22 janvier 1852 ; *Tribune sacrée*, septième année.

Couvent des Franciscains à Olité.

Celui d'Olité, fondé vers le milieu du XVIIIe siècle, était en pleine prospérité lorsque le R. P. Joseph Aréso y entra. Il y était venu en juillet 1824 pour les exercices d'une retraite, et deux mois après, il disait adieu au monde, laissait le ministère paroissial et venait s'enfermer au noviciat pour s'y former à une vie toute d'abnégation, d'humilité et d'amour des âmes

Après sa profession et une préparation de deux ans à la vie apostolique, il prêcha avec succès la parole de Dieu dans son pays, qu'il évangélisa pendant huit ans. L'Espagne était en pleine convulsion politique.

En janvier 1837, le zélé missionnaire vint en France avec l'intention d'aller en Amérique. Il se dirigea vers Bayonne, ne sachant pas un mot de français ni de basque ; là, il reçut une lettre du Révérendissime Père Général, lui intimant de ne pas partir et d'attendre de nouvelles instructions.

Le P. Aréso utilisa son séjour en évangélisant les milliers de ses compatriotes chassés comme lui par la révolution. On le voit tour à tour à Bayonne, à Saint-Palais et à Pau. Pendant les quatre ans qu'il resta à Bayonne, le religieux fit peu de bruit et beaucoup de bien. Il désira reprendre son habit religieux, mais l'autorité civile lui laissa entendre qu'elle ne le tolérerait pas ; c'est alors qu'il vint à Pau, où il passa deux ans (1842 et 1843). Vers 1846, on le retrouve à Bordeaux, où il porte aussi les secours spirituels à ses compatriotes, fort nombreux dans cette ville. Mais il devait prendre des précautions et ne sortait qu'enveloppé d'un large pardessus noir qui cachait la bure séraphique.

En février 1848 la révolution éclatait en France.

Le P. Aréso crut que le nouvel état de choses rendait son ministère impossible. Il partit pour la Terre sainte en mars. La Providence le préparait ainsi à la mission qu'elle allait bientôt lui confier.

En Palestine, il devait connaître les besoins des saints Lieux, auxquels sa future charge de Commissaire l'obligerait à pourvoir ; aux sanctuaires de Judée et de Galilée, il allait puiser pour sa parole apostolique une onction nouvelle faite de souvenirs sacrés et de saintes émotions [1].

Il n'entre pas dans notre plan de suivre le P. Aréso en Terre sainte où il avait espéré, un moment, fixer son dernier séjour ; telle n'était pas la volonté de Dieu.

Le fervent religieux avait attiré, par ses qualités éminentes et sa sainteté, l'attention des supérieurs de Terre sainte. Le Révérendissime Père Custode, voyant combien il pourrait être utile à la Custodie, proposa au Révérendissime Père Général, Louis de Lorette, de le renvoyer en France en qualité de Commissaire général de Terre sainte [2].

En effet, le 12 avril 1849, le Ministre général lui envoyait, au Caire, le décret le nommant Commissaire général de Terre sainte et Commissaire provincial pour la France, lui confiant l'importante mission de restaurer son Ordre dans ce pays.

Alors, allait commencer en France une action bienfaisante, qui sous peu, comme un vrai réseau séraphique,

1 Voir l'*Auréole séraphique* par le R. P. Léon de Clary ; *Le Père Aréso* par H. de Surrel de Saint-Julien ; l'*Aquitaine séraphique et Cinquantenaire de la Province de Saint-Louis d'Anjou* par le R. P. Othon de Pavie. Nous avons, dans les lignes qui précèdent, fait de larges emprunts à ces ouvrages, qu'on pourra consulter pour de plus amples détails.

2 On appelle *Commissaire général de Terre sainte* le religieux choisi et nommé par le Père Général de l'Ordre pour être, dans chaque nation, le représentant attitré de la Terre sainte auprès des évêques. Il doit centraliser le produit des quêtes ordonnées dans tout l'univers par les souverains Pontifes pour l'entretien des saints Lieux. Ces *Commissaires* font aussi valoir, lorsqu'ils le peuvent, auprès des gouvernements, les droits et les intérêts de la Custodie, où se dévouent tant de religieux Franciscains, souvent au prix de leur sang, pour garder, desservir et défendre les sanctuaires vénérables de la Terre sainte.

Église des Franciscains à Olité.

devait enlacer notre pays, du nord au midi, au grand avantage de beaucoup d'âmes.

Le P. Aréso se mit en route, au mois de juin 1849, vers l'Occident pour y remplir sa mission. La principale à ses yeux et dans la pensée des autorités de l'Ordre, était évidemment la restauration des Frères Mineurs sur le sol français. Aussi se déchargea-t-il bientôt du Commissariat de Terre sainte pour consacrer toute son énergie, toute son activité apostolique à la poursuite de l'autre entreprise [1].

Arrivé à Marseille, il se dirigea vers Saint-Palais, qu'il avait habité et où il savait qu'il trouverait des amis fidèles au cœur généreux, en même temps qu'une population chrétienne et sympathique.

C'est en effet dans cette ville, où nous retrouverons le Père Jean-Baptiste, devenu Frère Mineur, que le P. Aréso fonda son premier couvent, berceau de la Province en France [2].

Deux fervents religieux, chassés aussi d'Espagne par la révolution, vinrent bientôt se joindre au P. Aréso. Plusieurs autres Franciscains espagnols répondirent encore à l'appel du restaurateur, et, le 12 juin 1851, il avait la consolation de voir se faire l'érection canonique du modeste couvent, en vertu d'un Bref de Pie IX, avec une grande solennité et un grand concours de fidèles.

« Les Franciscains, dit le R. P. Othon, rentraient officiellement en France ; il y avait plus de soixante ans que la Révolution les en avait chassés [3]. »

Le P. Aréso était heureux du résultat. Mais il compre-

1 Voir les ouvrages cités plus haut.

2 Déjà, en 1825, il y avait eu à Paris un premier essai de restauration ; puis à Montbrison (Loire) en 1837 et 1838. Mais ces essais restèrent infructueux, et ces religieux, étrangers pour la plupart, durent se dissoudre et retourner dans leurs pays.

3 Nous nous étendons à dessein sur ces détails, les croyant nécessaires pour encadrer la vie de notre Père Jean-Baptiste et la situer dans le milieu franciscain où il a vécu en saint religieux.

nait que Saint-Palais était une trop petite localité, pas assez centrale pour favoriser l'entrée des Français dans l'Ordre.

Il désirait une seconde fondation, et surtout il aurait voulu établir un noviciat dans une ville importante et avec laquelle les communications fussent plus faciles.

La publicité, à Paris, commençait à lui venir en aide. Les journaux *L'Univers* et *L'Ami de la Religion* avaient parlé en sa faveur et disposé l'opinion publique [1].

Une année ne s'était pas écoulée depuis la fondation de Saint-Palais ; ce petit couvent commençait à peine à s'organiser, et Monseigneur de Salinis, évêque d'Amiens, invitait le R. P. Joseph Aréso à venir faire une fondation dans sa ville épiscopale. Le Père avait fait, à Paris, la connaissance du pieux prélat.

Le nom de l'évêque d'Amiens, le crédit dont il jouissait, ne furent pas étrangers à la détermination du P. Aréso. Il traita l'affaire avec lui, et, le 25 avril 1852, le prélat lui répondit définitivement d'une manière favorable. Bientôt le restaurateur pouvait écrire à la Curie généralice :

« Trois cardinaux, trois archevêques et un évêque se sont déclarés en faveur de mes projets. Tout me porte à croire que je pourrais faire des fondations, *si quelques religieux voulaient se joindre à moi* [2]. »

Ces fondations, la Providence allait les permettre, et ces religieux, la grâce de Dieu allait les assembler en nombre suffisant autour du zélé restaurateur, et le Père Jean-Baptiste de Beauvais allait être de ce nombre.

L'érection canonique du couvent d'Amiens eut lieu le 25 août 1852. La cérémonie fut singulièrement rehaus-

1 C'est par ces journaux, croyons-nous, que l'abbé Caron connut l'existence des Frères Mineurs en France, et fut amené à entrer chez eux.

2 Archives générales de Rome.

Saint-Palais, 1re résidence des Franciscains dans une rue.

(Un pointillé indique ce couvent.)

sée par la présence de l'évêque d'Amiens lui-même, et surtout par celle de l'archevêque de Westminster, le cardinal Wiseman, de passage à Amiens, qui prêcha et procéda ensuite à la bénédiction de l'église et du couvent.

Dans sa notice, où il décrit cette cérémonie [1], on voit que, s'il n'a pas assisté en personne à cette érection, le futur novice avait dû en suivre le récit dans les feuilles publiques. Il cite longuement le journal *L'Ami de l'Ordre* qui raconte cette belle journée. Assurément, le curé d'Halloy formait déjà dans son cœur les projets qu'il devait réaliser moins de six mois après en demandant lui-même son admission dans ce noviciat qui venait de s'ouvrir.

Il dut être profondément impressionné au récit de ces fêtes célébrées, dit-il, « sous la voûte du ciel, la seule au monde plus belle que celle de la cathédrale », auxquelles assistaient neuf Frères Mineurs sur une seule ligne, en face de l'autel, « avec leur robe de bure, la corde qui leur servait de ceinture, leurs pieds nus, leur tête rasée, n'ayant qu'une couronne de cheveux en souvenir du Dieu couronné d'épines... »

« Avez-vous contemplé, dit le biographe du P. Aréso, la merveilleuse statue de saint François d'Assise par Alonso Cano, représentant le Saint debout, les mains dans les manches, la capuce sur la tête ? Tel apparaissait, moins la physionomie du crucifié de l'Alverne, le P. Aréso traversant les rues d'Amiens ou de Saint-Palais. »

Tel aussi devait être le spectacle du restaurateur et de ses huit compagnons à la cérémonie d'Amiens.

Tout cela devait parler au cœur et toucher profondément l'abbé Caron, qui, sous peu, allait se joindre lui-même à ces fidèles disciples de Saint-François.

1 *Notice sur les fondations franciscaines en France,* 1859.

Quelques jours après, le successeur du séraphique Patriarche écrivait au P. Aréso :

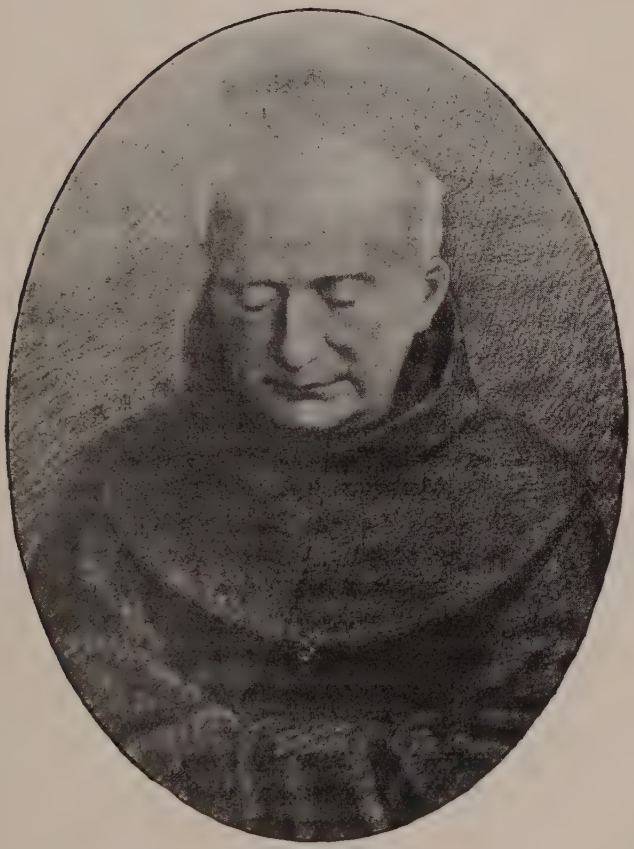
« Vous exprimer la douce joie dont notre cœur fut tout pénétré à la nouvelle de votre installation à Amiens, est chose impossible. Notre sollicitude ne saurait trop vous recommander, pour l'éducation des jeunes gens qui prennent notre saint habit, d'avoir sans cesse devant les yeux les Constitutions des souverains Pontifes, principalement celles de Nicolas III et de Clément V, ainsi que les statuts de notre Ordre, car l'Ordre Séraphique doit reparaître en France avec toute la pureté primitive de son fondateur, ou bien qu'il n'en soit nullement question [1]. »

Le zélé restaurateur, tout pénétré de ces recommandations, fit du couvent d'Amiens, comme il l'avait fait de celui de Saint-Palais, un modèle de perfection séraphique. Des prêtres, des clercs, de jeunes laïques lui venaient un peu de partout : vocations plus ou moins sérieuses ; mais tous pouvaient constater, dès leur arrivée, que l'obéissance et la pauvreté séraphique régnaient partout en maîtresses souveraines [2].

« Un postulant, qui devait un jour succéder au P. Aréso, M. Vieu, plus tard Père Léon de Clary, en rendait témoignage en ces termes : Je suis arrivé à Amiens. La vie des Franciscains est beaucoup plus pauvre et plus austère que je ne le pensais. Ces religieux pratiquent à la lettre la Règle de leur illustre et séraphique fondateur. On se croirait à l'origine de l'Ordre, tant la ferveur est grande et soutenue. En les voyant au chœur, où ils passent de longues heures, absorbés dans l'oraison, immobiles comme des statues, tantôt prosternés contre terre, tantôt les bras étendus en croix, je ne peux pas me défendre d'une pro-

[1] Lettre du Révérendissime P. Venance de Célano, Ministre général, 18 septembre 1852.

[2] *Cinquantenaire de la Province de Saint-Louis* par le R. P. Othon.



Le P. Joseph Aréso.

fonde et indicible émotion. Comment, dès lors, s'étonner des fruits abondants et merveilleux opérés par leur parole [1] ? »

C'est dans ce moule de la plus pure observance de la Règle qu'allait être formé l'abbé Caron, cette âme généreuse et si bien disposée déjà que son évêque, en l'autorisant à se faire religieux, aurait dit : « Je le lui permets, afin de diminuer ses austérités ».

1 *Le R. P. Léon de Clary, ex-Provincial des Franciscains,* notice biographique par M. l'abbé Célestin Vielle, 1890.

CHAPITRE VI

Le postulant.

(1852 et 1853.)

L'ADMISSION CANONIQUE. — RETRAITE « CHEZ LES BONS PÈRES FRANCISCAINS ». — IMPRESSIONS DE RETRAITE. — RÉCEPTION AU TIERS-ORDRE. — BELLES ÉLÉVATIONS. — « JE SERAI FRÈRE MINEUR ! » — RETOUR A HALLOY. — PRÉPARATIFS DE DÉPART. — CORRESPONDANCE AVEC SES FUTURS SUPÉRIEURS. — ADMISSION DU POSTULANT.

Unam petii a Domino, hanc requiram : ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. — Une seule chose demandé-je au Seigneur ; je ne désire plus qu'elle : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. (*Ps.* XXVI, 4.)

L'Eglise est extrêmement sage lorsqu'il s'agit des Ordres et Instituts religieux, dont elle seule approuve les Règles, et surtout en ce qui concerne l'admission des sujets.

Le *Compelle intrare* de l'Evangile n'a pas son application en fait de vie parfaite. Il faut la vouloir : *Si quis vult* post me venire, *Si quelqu'un veut* venir après moi. Et encore cette volonté, il faut que l'Eglise soit sûre qu'elle est réelle : *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint* (I *Joann.* IV, 1).

Saint François d'Assise, animé de cet esprit, a voulu dans sa Règle que, si quelqu'un veut embrasser ce genre de vie et vient trouver nos Frères, ceux-ci l'envoient à leurs Ministres provinciaux, auxquels seuls il appartient de recevoir les Frères. Ce n'est qu'alors qu'on peut canoniquement leur donner l'habit de probation [1].

1 *Regula Fratrum Minorum*, cap. II.

A quelle époque l'abbé Caron fit-il à son futur Provincial les premières ouvertures concernant ses projets de vocation ? Il ne nous a pas été possible de le découvrir.

Ce n'est qu'au mois d'octobre 1852, cinq ou six semaines après la fondation du couvent d'Amiens, que nous le trouvons en retraite « chez les bons Pères Franciscains », comme il s'exprime lui-même [1].

Grâce aux notes qu'il a prises durant ces exercices, et qui nous ont été heureusement conservées par le R. P. Paul-Marie Boyer, nous pouvons le suivre jour par jour.

Lundi. — « Le 4 octobre, fête de saint François, j'ai demandé à Notre-Seigneur, *mais sincèrement et avec un vif désir de l'obtenir,* la grâce d'être reçu dans l'Ordre et de mourir Franciscain. Il me semble, par la joie et les consolations que j'ai éprouvées, en priant, en faisant mon oraison, et en célébrant la sainte Messe, que Notre-Seigneur qui a dit : *Quodcumque petieritis in nomine meo fiet vobis,* et qui a si formellement voulu et inspiré l'Ordre de Saint-François et qu'il se multipliât et se perpétuât dans le monde, a favorablement accueilli ma demande. Il me semble que, par l'intercession du glorieux et illustre Père saint François, l'ami des âmes simples et surtout des prêtres, il m'accordera cette faveur. C'est pourquoi je me repose en paix dans cette attente. *Pour commencer,* je tâcherai de ne point sortir de ma retraite de chez les bons Pères Franciscains d'Amiens, sans être *au moins* du Tiers-Ordre, en attendant, avec le secours de Dieu, *le courage d'aller plus loin* et de persévérer toute ma vie dans la carrière de pénitence, de pauvreté, de mortification, d'humilité et d'abnégation de tout genre dont on fait profession dans l'Ordre. Que Dieu, mon bon ange, saint François, mes saints patrons, tous les anges et tous les Saints, et surtout la bienheureuse Vierge Marie, Notre-Dame du

1 Impressions de la retraite de 1852. Notes manuscrites.

Rosaire, sous la protection de laquelle j'ai commencé ma retraite, me soient en aide. »

Il n'était donc pas encore postulant, si ce n'est au Tiers-Ordre. Mais comme, dès son premier contact avec les fils de Saint-François, le pieux retraitant est pénétré de l'esprit du saint fondateur ! Il le nomme son *Père ;* il fait appel à son amour des *âmes simples* et des *prêtres*. Assurément, il a déjà lu le *Testament* où saint François dit : « Nous étions simples et soumis à tous..... Le Seigneur me donna et me donne encore une si grande foi aux prêtres qui vivent selon la forme de la sainte Eglise romaine, à cause de leur caractère, que s'ils me persécutaient, c'est à eux-mêmes que je veux recourir. Et si j'avais autant de sagesse qu'en eut Salomon, et si je trouvais des pauvres prêtres de ce siècle, je ne veux pas prêcher contre leur volonté, dans les paroisses où ils demeurent. Et eux, et tous les autres, je veux les craindre, les aimer et les honorer comme mes seigneurs. J'agis ainsi parce qu'en ce siècle, je ne vois rien sensiblement du Très-Haut Fils de Dieu, si ce n'est son très saint corps et son sang qu'ils reçoivent et que seuls ils administrent aux autres..... Et tous les théologiens et ceux qui nous dispensent les très saintes paroles divines, nous devons les honorer et les vénérer à l'égal de ceux qui nous communiquent l'esprit et la vie [1]. »

On sera peut-être surpris de voir que l'abbé Caron, si pauvre, si mortifié jusqu'ici, n'ait pas embrassé plus tôt le Tiers-Ordre de la pénitence. Ce n'est pas qu'il l'ignorât ; il était trop au courant de tout ce qui concernait la perfection sacerdotale. Mais il faut se rappeler que, depuis soixante ans, les Frères Mineurs n'étant plus en France, le Tiers-Ordre franciscain était presque complètement oublié. Où étaient en effet les Pères du premier Ordre pour

1 Testament de notre Père saint François ; opuscules de saint François.

reconstituer et visiter les Fraternités, pour communiquer aux prêtres les pouvoirs de directeur ?

Dans le sud-est, le R. P. Bénigne de Valbonne n'avait commencé sa restauration qu'au mois d'avril 1852. Les Frères Mineurs Capucins s'étaient déjà, il est vrai, reconstitués depuis plus d'un quart de siècle, mais dans une autre partie de la France.

Le R. P. Aréso, depuis qu'il avait entrepris son œuvre de restauration, en 1849, avait eu tant à faire, en qualité de Commissaire général de Terre sainte, qu'il était allé au plus pressé. Mais bientôt un de ses soins principaux fut de prêcher le Tiers-Ordre, de le faire prêcher par ses missionnaires et, en sa qualité de Commissaire provincial, d'en faciliter la propagation, en déléguant les pouvoirs de directeur à des prêtres séculiers. Le premier diplôme n'était expédié que le 29 décembre 1851 [1].

Au couvent d'Amiens, l'esprit de ferveur de notre Père saint François frappe tellement M. Caron qu'il en voit des marques dans tout ce que font les religieux de l'Ordre. Voici comment il termine les impressions de cette journée :

« Une des prières ou aspirations favorites de saint François était celle-ci, que ses disciples répètent si souvent le jour, surtout après les heures canoniales et avant de quitter l'église : *Dominus det nobis suam pacem!* Et cette paix, il la souhaitait partout et à tout le monde, à l'exemple de Jésus-Christ, de ses Apôtres et des hommes apostoliques..... »

« François priait et pleurait continuellement pour la conversion des pécheurs ; il recommandait sans cesse à ses religieux d'entrer dans les mêmes sentiments. Tous ces *Pater, Ave,* récités avec tant de componction, tous les jours, en présence du très saint Sacrement et les bras en croix [2], après le dîner et le souper, ainsi que le *Miserere,*

[1] Sur le Tiers-Ordre de Saint-Francois, voir à l'appendice C les ouvrages et documents qu'on peut consulter avec fruit.

[2] La *station du très saint Sacrement.*

les Litanies de la sainte Vierge, le chapelet des sept dizaines [1] et tant d'autres exercices de piété que je ne connais pas : voilà, dans les maisons si nombreuses et si multipliées de Saint-François, ce que l'on fait de prières, sans compter l'Office divin, depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Oh ! que l'on prie chez les Franciscains, et surtout que l'on y prie bien ! La récitation de l'Office se fait toujours debout sans s'appuyer sur rien. Ainsi le pratiquait en effet saint François. »

Mardi. — « J'ai passé bien agréablement la première partie de la matinée de mardi, seul au pied du Saint-Sacrement, depuis minuit jusqu'à trois heures du matin, en récitant et méditant la prière d'adoration, surtout celle d'action de grâces, de pardon, d'offrande et d'abandon au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Que de motifs de reconnaissance envers Dieu, comparant ma vie avec celle de saint François, n'ai-je pas découverts ! J'ai donc remercié bien des fois le bon Dieu. J'ai récité et commenté le *Gloria in excelsis* et le *Te Deum*. J'ai invité tous les anges et tous les Saints, en particulier mon bon ange, tous les anges gardiens de la maison, saint Jean-Baptiste, saint Louis, saint Michel, saint Martin, et surtout la sainte Vierge et saint François, à prier pour moi, pour m'obtenir la grâce de mieux connaître, à force de réflexions et de considérations, de mieux aimer ensuite et servir, avec une ferveur toute nouvelle, dans cet Ordre si favorisé du ciel, Dieu le Père, Notre-Seigneur Jésus-Christ, son divin Fils, le Saint-Esprit, la sainte Vierge, la sainte Eglise, tous objets spéciaux de la dévotion de notre séraphique Patriarche, de combattre, comme eux et avec leur continuelle assistance, tous les ennemis du salut, le monde, la chair, les passions, le démon, pour avoir enfin le bonheur de jouir avec eux, dans le ciel, de la gloire éternelle. J'ai pris la

[1] C'est la *Couronne franciscaine des sept Allégresses.*

résolution de renouveler souvent cette même prière dans le courant de la retraite.

« Puis j'ai passé à la seconde partie, la demande du pardon. Que de motifs de contrition n'ai-je pas également aperçus dans cet examen de toute ma vie, aux pieds de Notre-Seigneur, me remettant sous les yeux toutes mes anciennes misères, parcourant, en sa présence, un à un, chacun des commandements de Dieu, de l'Eglise, les péchés capitaux, mes devoirs d'homme, de chrétien, de prêtre, de pasteur. Accablé sous le poids de la douleur, j'ai pleuré et gémi. J'ai renouvelé bien des fois mes demandes de pardon au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et j'ai récité, partie les bras en croix, et partie autrement, les sept psaumes pénitentiaux. Puis je me suis offert au bon Dieu en sacrifice et j'ai tout abandonné entre ses mains, suivant ma formule d'abandon. J'ai fait quelques autres prières à mes intentions ordinaires et je suis rentré dans ma chambre, où j'ai récité la seconde partie du Rosaire en attendant l'heure des Matines. *Ce fut, sans contredit, la plus belle matinée de ma vie*..... Mais la suite fut loin d'être aussi heureuse. L'Office terminé, je ne pus suivre qu'avec la plus grande peine le sujet d'oraison, pourtant si magnifique !... J'ai eu aussi de terribles difficultés à suivre la sainte Messe ; il m'a fallu me lever, me tenir debout, etc., pour ne pas être pris par le sommeil. »

Les difficultés dont parle M. Caron nous semblent bien explicables après une nuit passée à prier. Cette lassitude corporelle n'a dû porter aucune atteinte à la ferveur réelle.

Notre retraitant continue : « A dix heures, j'ai repris la méditation sur le péché, et à trois heures j'ai médité sur l'enfer, puis, à six heures, sur la parabole de l'enfant prodigue, pour m'exciter à la contrition. Le soir, avant de me coucher, je me suis confessé, et, le lendemain, une seconde fois, pour recevoir l'absolution. »

Ces notes du mardi se terminent par les belles élévations suivantes :

« C'est ici le miracle de votre grâce crucifiante, ô mon Dieu ! Vous prîtes soin de faire de saint François un amant passionné de la croix, une image vivante du crucifix, un homme transformé en séraphin ! Ainsi mort au monde et à lui-même, vivant pour vous seul, il exprima en lui tout ce que la pénitence chrétienne inspira jamais de plus héroïque.

« L'humilité la plus profonde en fit le vrai disciple d'un Dieu anéanti ; un détachement universel lui fit trouver en vous, ô Seigneur, toutes les richesses, tandis que la mortification la plus austère le consacrait à un long martyre. »

« Mon Dieu et mon tout ! *Deus meus et omnia !* vous dirai-je encore avec ce grand Saint, quand est-ce que, votre serviteur et votre ministre, *quasi sacerdos et levita,* je vous suivrai partout à son exemple ? Quand est-ce que je pourrai dire, avec lui, après l'Apôtre et tous les hommes vraiment apostoliques : *Christo confixus sum cruci ; mihi mundus crucifixus est et ego mundo* ? Mais, hélas ! je n'en prends pas le chemin. J'ai à me reprocher ma lâcheté dans un état qui ne prêche que la perfection. Puis-je sans confusion et sans me reconnaître coupable de témérité, envisager un Saint qui a redouté le fardeau du sacerdoce, et qui, à la vue de cette eau limpide qu'un ange lui montra dans un vase, comme symbole de la sainteté que doit avoir un prêtre, n'osa jamais se laisser revêtir d'une si haute dignité ; un Saint qui respecte tellement cet auguste ministère, qu'il avait coutume de dire que s'il avait rencontré en même temps un ange et un prêtre, il aurait salué le prêtre avant l'ange ? Ces grands exemples me confondent, ô mon Dieu, mais ils m'apprennent à honorer par la vie la plus sainte un ministère plus élevé que les cieux, à trembler sous le fardeau, à crucifier le vieil homme, et à ne mettre ma gloire qu'en la croix de Jésus-Christ. C'est la

résolution que j'ai prise en ce jour et que je renouvelle en votre présence. Oui ! *ministerium meum honorificabo, timebo : veterem hominem indesinenter crucifigam ; mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi !*

« O prêtres, s'écrie Monseigneur de Belley [1], vous devez « être plus élevés que les cieux par la sublimité de votre « contemplation ; plus abaissés que l'enfer par la profon- « deur de votre humilité ; plus vastes que la terre par « l'étendue de votre charité ; plus purs que la lumière par « l'innocence de vos mœurs ; plus brûlants que le feu par « les ardeurs de votre amour ; plus réguliers dans vos « mouvements que les astres par l'égalité et la modération « de votre conduite, par la fidélité à vous acquitter de « vos fonctions, et par votre fermeté à marcher toujours « dans les voies de la justice ! »

« Suis-je convaincu de tout cela ?

« Un prêtre, continue le saint prélat, devrait avoir assez « de foi, une foi assez grande pour arrêter, comme Josué, « le soleil au milieu de sa course ; une espérance assez « ferme pour demeurer intrépide comme le roi-prophète « au milieu des armées ennemies ; un amour assez ardent « pour souffrir, comme les martyrs, les plus horribles « supplices ; un zèle du salut des âmes assez généreux « pour aller, comme les Apôtres, jusqu'aux extrémités du « monde, afin de sauver une seule âme ; une mortification « assez rigoureuse pour mettre toutes ses délices, comme « les confesseurs, dans les travaux et les austérités de la « pénitence ; en un mot, toutes les vertus dans un degré « assez éminent pour aller de pair avec les Saints. »

« En suis-je là ? »

Tel était l'idéal de la sainteté sacerdotale que notre retraitant cherchait à se rappeler pour s'exciter à le réaliser de plus en plus.

[1] J.-P. Camus, *L'ami de saint François de Sales.*

Le mercredi, il commence sa journée par d'importantes observations sur la tenue de son église :

« L'ordre et l'arrangement, dit-il, qui règnent dans l'église, dans la sacristie et sur l'autel, la propreté des linges et des ornements dont on se sert, l'éclat des chandeliers et surtout des vases sacrés employés pour le divin sacrifice, contribuent plus qu'on ne croit à nourrir la foi et la piété parmi les fidèles et parmi les prêtres. Quand, au contraire, on voit régner le désordre et la poussière dans l'église, dans les armoires, sur les crédences et presque sur l'autel ; lorsqu'on voit des ornements et des linges sales et déchirés, c'est une preuve non équivoque du relâchement et de la tiédeur de ceux qui en font usage. »

De la façon générale dont il parle ici, il est évident que l'abbé Caron n'avait pas à se reprocher ces négligences. Il voulait seulement se tenir en garde ; et il ajoute en effet : *Que je n'oublie jamais cela!*

Puis il revient, en cette journée et la suivante, à ce qui le préoccupa le plus dans sa retraite, et qu'il formule déjà comme une résolution :

« Penser souvent, pour m'exciter à aimer Notre-Seigneur et sa croix, à l'amour qu'en avait saint François. Depuis sa conversion, la divine charité avait toujours tellement enflammé son cœur, que les souffrances de Jésus étaient l'objet continuel de ses pensées. Toutes les fois qu'il méditait, il ne lui était plus possible de retenir ses soupirs et ses larmes. Pour devenir plus conforme à son divin modèle, il faisait de son corps une victime de pénitence, et trois fois il chercha l'occasion de donner sa vie pour Jésus-Christ. Cet objet adorable était toute sa science, toute sa gloire, toute sa joie et toute sa consolation en ce monde. Ses frères, le voyant souffrir de grandes douleurs dans une maladie violente, lui demandaient s'il voulait qu'on lui fît quelque lecture. « Rien, leur dit-il, ne me cause plus de « joie que de penser à la vie et à la passion de Notre-

« Seigneur ; j'y emploie continuellement mon esprit, et « quand je vivrais jusqu'à la fin du monde, je n'aurais « besoin d'aucun livre. » Admirable réponse !....

« Que ce soit donc là aussi ma pensée journalière, et, pour ainsi dire, de chaque instant : *Nescis meditare alta et profunda ; requiesce in meditatione vitæ et mortis Domini nostri...* »

Jeudi. — « Nouveaux motifs de ma détermination : François, par la plénitude des dons spirituels, a fait briller la lumière de l'Evangile, dissipé les erreurs, éclairé les sages du monde et rempli toute la terre de biens célestes. François et Dominique sont les deux oliviers et les deux chandeliers placés en la présence du Seigneur [1] ; en eux se trouve l'onction de la charité et du dévouement, ils éclairent le monde par leur doctrine ; ce sont les deux chérubins remplis de sagesse qui couvrent le propitiatoire, les deux séraphins qui se renvoient l'un à l'autre ces mots : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus exercituum !* et remplissent de la gloire de Dieu toute la terre par leurs prédications et leurs exemples. Ainsi parle saint Antonin.

« Les *Frères Mineurs,* qui sont, en effet, par le mépris du monde, par le dépouillement et par l'habit les plus petits et les plus humbles de tous les religieux, s'efforcent de ramener au milieu de nous la pauvreté et l'humilité de la primitive Eglise. Ils puisent avec tant d'ardeur à la source de l'Evangile, qu'ils en accomplissent non seulement les préceptes, mais encore les conseils et imitent parfaitement la vie des Apôtres. Ils renoncent à leurs biens et ne possèdent quoi que ce soit, en sorte qu'il n'y a ni maison, ni église, ni terres, ni aucune autre chose, pas même de lieu où reposer la tête, dont on puisse dire que cela leur appartient. Nus, ils suivent Jésus-Christ nu, re-

[1] *Apoc.*, XI, 4.

nonçant à eux-mêmes, portant leur croix et ne cessant point d'avancer dans le chemin de la perfection. On les envoie prêcher deux à deux, et dans leurs voyages ils ne portent ni sac, ni pain, ni argent, ni chaussures. Si on les invite à manger, ils mangent ce qu'on leur présente. Leur prédication et, plus encore, leur exemple portent au mépris du monde.....

« Les Frères ne refusent l'entrée de leur Ordre à personne, se reposant sur la Providence divine du soin de leur subsistance ; et depuis que l'Ordre subsiste, rien ne leur a manqué ; plus on y a fait profession de pratiquer à la lettre la pauvreté extrême de saint François, plus l'Ordre s'est accru. »

Arrivé à ce point de ses exercices, notre retraitant a vu clairement où est sa voie. « *Aussi,* mon Dieu, s'écrie-t-il, avec le secours de votre grâce, que j'implore à vos pieds de toute l'ardeur de mon âme, je romprai mes liens et *je serai Frère Mineur !* Mais déjà ils sont rompus : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis et nomen Domini invocabo* (*Ps.* cxv, 16). Oui, tous les jours de ma vie, votre louange sera sur mes lèvres. C'est la moindre chose que je vous doive en retour d'une Providence si admirable. »

Le vendredi, notre pieux retraitant a dû faire sa demande formelle d'entrer dans l'Ordre. Il continue sa retraite en étudiant les détails de la Règle qu'il va embrasser[1] : le lever, le coucher, les repas, l'heure des offices, les prières en commun ; puis, les pénitences publiques, telles que mettre les bras en croix, le chapitre des coulpes, la discipline. Il parle, avec une émotion pleine de candeur, du spectacle que lui offre le supérieur, alors qu'en présence de tous, lui, le chef, donne l'exemple de

1 Ordinairement, on ne donne à lire aux retraitants la Règle et les Constitutions que s'ils en font la demande en vue d'entrer dans l'Ordre.

l'humilité en lavant la vaisselle, tandis que les autres religieux récitent des psaumes.

Le samedi, M. Caron « s'occupe de nouveau de certaines pratiques de piété en usage chez « nos » Pères Franciscains et qui paraissent l'avoir impressionné. Il cite en particulier la lecture, faite au dîner le vendredi, de la belle exhortation et de la terrible malédiction de saint François. »

D'après un ancien usage de l'Ordre, en effet, le vendredi, au repas, on lit la Règle suivie du Testament de saint François, tant pour obéir au saint instituteur, qui a recommandé la lecture de ces deux écrits, que pour représenter souvent aux religieux les engagements de leur profession. Cette lecture terminée, toute la Communauté debout écoute de la bouche du supérieur la bénédiction et la malédiction du séraphique Patriarche. C'est vraiment solennel et impressionnant dans sa simplicité.

Tout ce que l'abbé Caron a vu au couvent d'Amiens l'a profondément émotionné : *C'est fameusement touchant !* dit-il. Ce mot, d'après le R. P. Paul-Marie, peint au naturel le Père Jean-Baptiste, tel qu'il l'a connu.

Au moment où il faisait sa retraite, le couvent se composait de six prêtres, de quatre novices et de deux frères lais. Il note cela : ce sera un souvenir.....

Enfin, il termine son journal de retraite par les paroles suivantes :

« Le grand fruit de ma retraite c'est : *Dirupisti vincula mea*... Enfin ! j'ai découvert ce précieux trésor de la pauvreté *que je cherchais et après lequel je soupirais depuis longtemps*. Je le tiens ; je ne le laisserai point aller. Je vais donc suivre le conseil de mon grand et souverain Maître : vendre ce que j'ai dans le monde, le distribuer aux pauvres ; et je viens, à la suite du bienheureux et séraphique saint François et de ses chers enfants, me ranger sous l'étendard glorieux de la pauvreté de Jésus,

afin que *nudus, illum nudum sequar*. C'est le résumé de toutes mes résolutions de ma retraite de 1852, ou plutôt ma seule et unique résolution ! »

L'abbé Caron repartit pour Halloy afin de mettre ordre à ses affaires et de régler son départ avec l'évêché.

Mais il avait laissé son cœur à Amiens, et, dès lors, entre lui et son futur couvent, s'engage une correspondance que nous devons faire passer sous les yeux de nos lecteurs.

La première lettre qui nous ait été conservée est du 22 novembre qui suivit sa retraite. Elle est adressée au R. P. Aréso, son futur supérieur provincial.

« Halloy, le 22 novembre 1852.

« Mon très Révérend Père,

« ..... Après bien des larmes et des instances réitérées de ma famille pour faire changer ma détermination, je me suis arrangé avec elle au sujet de ma mère. J'ai donné à mon frère et à ma sœur ce que je pouvais posséder en fait de biens patrimoniaux et une partie du mobilier pour le soutien de notre bonne maman. Elle ira, au commencement de janvier prochain, finir ses jours au pays, partie chez mon frère et partie chez ma sœur.

« Monseigneur, de son côté, ne paraît plus me demander un si long délai ; il m'a dit qu'il espérait tout arranger pour Noël, soit en me donnant un successeur, soit en faisant desservir ma paroisse, pendant quelques mois, par un binage. Il a dû vous adresser des renseignements sur mon compte, ou, du moins, je pense que vous ne tarderez pas à les recevoir [1]. Au reste, si ces pièces, qui vous sont nécessaires pour mon admission dans votre chère maison, se faisaient attendre, soyez assez bon, mon très Révérend

1 M. Caron fait allusion aux lettres testimoniales de l'évêque du diocèse d'origine, qui sont requises par le droit canon avant l'admission d'un postulant.

Père, pour m'en dire un mot. Je m'empresserai de faire de nouvelles diligences pour les obtenir, en sorte que je puisse commencer mon noviciat au couvent de Saint-François tout au plus tard à la mi-janvier. Je compte faire faire la première communion aux enfants de ma paroisse le 9 janvier, solennité de l'Epiphanie; le lendemain, j'emballerai mes livres pour Amiens, où j'arriverai, Dieu aidant, le samedi 15.

« ..... Si je ne craignais d'être indiscret et d'abuser de votre complaisance, je vous prierais, mon très Révérend Père, de présenter mes respects au R. P. Roch [1], qui voulut bien se charger de me diriger, au bon Fr. Léonard, dont les entretiens et la douce piété m'ont si bien ravi le cœur, et au bon Fr. Richard, qui m'a accueilli avec tant de cordialité. »

Signé : « J.-B. Caron,

« *Prêtre et Frère du Tiers-Ordre*
« *de Saint-François* ».

Quelques jours après, une de ses anciennes paroissiennes, postulante chez les Sœurs de Notre-Dame à Lille, lui écrivait pour le prier de venir, avant d'entrer chez les Franciscains, la revêtir de l'habit religieux. L'abbé Caron envoya sa lettre au R. P. Aréso, avec l'annotation suivante : « ..... Si donc vous croyez, mon très Révérend Père, que les choses puissent s'arranger *sans trop d'immortification de la part de la volonté propre,* j'écrirai à Mlle Z. T., sur un avis de vous, qu'elle peut se disposer à cette belle cérémonie pour le 16 janvier, fête du saint Nom de Jésus; qu'arrivant à Amiens le 15 avant midi, je partirai le soir pour aller coucher à Lille. Je lui donnerai l'habit dans la matinée de cette belle solennité ;

1 C'est sous la direction du R. P. Roch Claramont que l'abbé Caron avait fait sa retraite. Nous retrouverons plus tard cet excellent religieux en mission avec le Père Jean-Baptiste.

puis, la cérémonie terminée, je reviendrai de Lille à Amiens pour prendre à mon tour, ou plutôt pour recevoir de votre main ou de tout autre que vous voudrez bien désigner, ce jour-là même, à l'office du soir, au salut du très saint Sacrement, l'habit de Saint-François. Quel beau souvenir pour tout le reste de ma vie ! »

Pendant ce temps, le R. P. Aréso poursuivait auprès de l'évêché de Beauvais les démarches nécessaires, et, de son côté, l'abbé Caron, en dépit des obstacles, disposait toutes choses, comme nous allons le voir par la lettre suivante qu'il écrivait au Révérend Père Commissaire provincial :

« Halloy, 31 décembre 1852.

« Mon très Révérend Père,

« ... Les obstacles que je rencontre ne font qu'enflammer de plus en plus mon ardeur, et je voudrais être au milieu de vous d'autant plus tôt que je reçois, coup sur coup, des attaques plus vives pour me retenir dans le monde. Ici, ce sont des parents, des amis, des paroissiens affectionnés qui plaident leur cause, chacun de son mieux ; là, c'est la nature, qui parfois se révolte en pensant à ce que vous devez souffrir de cette humidité incessante de l'hiver, plus meurtrière que la gelée sèche la plus intense !

« Enfin, je viens de revoir Monseigneur notre Evêque ; j'ai appris avec grand plaisir que vous ne me perdez pas de vue, et je ne saurais trop vous témoigner ma reconnaissance pour l'intérêt que vous me portez. Monseigneur m'a dit qu'il avait reçu de vous une longue lettre ces jours derniers et qu'il allait y répondre [1]. Il m'a demandé, en présence d'une assez nombreuse société de mes confrères, ce qu'il devait répondre touchant l'article : *Annon oneratus ære alieno ?* On a beaucoup ri. Cependant j'ai répondu

1 C'est en effet ce que faisait Mgr Gignoux, ce jour-là même, 31 décembre 1852, en envoyant au R. P. Aréso les élogieuses lettres testimoniales du postulant.

à Monseigneur que, bien que je ne fusse pas riche et que je me trouvasse à la tête d'une paroisse très pauvre, j'espérais me retirer avec honneur et à peu près sans dettes. »

Ces confrères qui avaient beaucoup ri, étaient sans doute, comme leur évêque, persuadés que le curé d'Halloy ne pouvait qu'avoir des dettes.

« Je me rappelle, dit M. Praquin, avoir entendu Monseigneur l'Evêque de Beauvais nous dire, dans une réunion d'ecclésiastiques, en parlant de M. Caron : « Un bon « curé doit mourir sans argent, sans péché et sans dettes. « M. Caron mourra certainement *sans argent* ; je réponds « aussi qu'il sera *sans péché* ; mais je ne réponds pas qu'il « sera *sans dettes.* » Monseigneur se trompait, ajoute l'ami de notre postulant ; car le bon curé, malgré ses aumônes et ses libéralités, n'eut jamais de dettes, et même, avant son entrée au couvent d'Amiens, il partagea son modique mobilier entre son frère et sa sœur de Blancfossé, et leur remit de plus une somme de 1400 francs pour les aider à soutenir sa bonne mère, dont ils allaient se charger [1]. »

C'est d'ailleurs ce qu'assure l'abbé Caron lui-même dans sa lettre au R. P. Aréso :

« Sur la question de l'*ære alieno* : non, je n'aurai pas de dettes ; seulement, à cause de la petite pension dont je suis convenu avec mes frère et sœur pour les vieux jours de notre bonne mère octogénaire, et des demandes incessantes de mes pauvres paroissiens, il me sera peut-être difficile d'apporter ce que j'aurais voulu pour la prise d'habit [2] ; et puis, ce voyage de Lille, auquel je me suis un peu trop témérairement engagé, et, de plus, une postulante qu'on m'invite à y conduire et qui n'a pas le sou : tout cela me dérange un peu ; à moins d'attendre jusqu'à

[1] Notes manuscrites du curé d'Andeville, déjà cité.

[2] Les postulants qui le peuvent et le veulent, donnent ce qui leur sied pour les frais du premier vêtement. Ce n'est cependant qu'un usage. On ne demande rien.

Pâques, où je pourrai plus facilement, en faisant des économies, répondre à mes engagements. Du reste, le bon Dieu pourvoira à tout, et je compte d'ailleurs sur votre bienveillance.

« Sur l'article de la science, de la capacité et des talents, j'ai dit à Monseigneur que j'étais loin de me croire un phénix, que je vous avais avoué à vous-même, mon très Révérend Père, mon peu de capacité, et que c'était en partie ce qui me faisait trembler tous les jours de plus en plus, en réfléchissant sur la terrible responsabilité qu'assume sur son salut tout prêtre qui a charge d'âmes, et que, tout considéré, il vaut mille fois mieux obéir que commander. Une chose me console au milieu de tout ceci, c'est qu'un Père de l'Eglise [1] a dit quelque part : *lucere vanum !* Et si Notre-Seigneur dit de son côté : *Luceat lux vestra coram hominibus* [2], il l'a dit, parlant de l'exemple plus encore que de l'éloquence, et j'aime à penser qu'il ne demandera pas compte de cinq talents à qui n'en aura reçu qu'un. Je ne demande de mon côté qu'une chose : c'est de ne pas négliger, mais de mettre constamment à profit le peu que j'ai reçu, tout indigne que j'en suis, de la toute miséricordieuse bonté de Dieu. Je crois avoir étudié jusqu'ici ; j'étudie encore tous les jours et je ne désire rien tant que de continuer à me rendre de plus en plus apte, par des études sérieuses et bien dirigées, à remplir convenablement les fonctions du saint ministère, telles que l'exige la Règle du séraphique Père saint François.

« Quoi qu'il en soit, mon très Révérend Père, vous restez juge des conditions et des qualités d'entrée dans votre sainte maison.

« Je ne sais pas beaucoup prêcher ; cependant j'aime à prêcher, et je prêche presque tous les dimanches et, main-

1 Saint Bernard.
2 *Matthieu*, v, 16.

tenant, tous les jours, à mes petits enfants que je catéchise, parce que j'aime le bon Dieu, Notre-Seigneur, la sainte Vierge, et que je désire vivement qu'on les aime plus qu'on ne le fait dans le monde. Je puis me faire illusion ; mais il me semble, et j'espère que, lorsque j'aurai passé un temps plus ou moins long à réfléchir et à méditer avec nos bons religieux de Saint-François, je serai plus apte à la prédication, parce que je saurai aimer davantage encore le bon Dieu, Notre-Seigneur et la sainte Vierge.

« J'espère donc de votre obligeance, mon très Révérend Père, que vous voudrez bien m'écrire, d'ici à quelques jours, d'après les renseignements que notre bon évêque aura jugé à propos de vous transmettre sur mon compte, si je puis compter définitivement prendre rang dans la famille, de tout temps si nombreuse, de Saint-François, et qui est sans doute appelée à se multiplier parmi nous aussi bien qu'ailleurs, ou si je ferais mieux de rester là où je suis, d'autant plus que je pense qu'on ne m'y voit pas avec peine et qu'on est plutôt prêt, Monseigneur le premier, à faire tout ce que l'on peut pour m'y faire rester.

« J'ai un peu grondé Monseigneur, — cela m'était bien permis, — de ce que, malgré mes instances, plusieurs fois réitérées, il ne vous avait pas encore écrit. Il voulait m'éprouver ; ce lui était bien permis aussi sans doute. Au reste, il m'a dit une parole qui me console : c'est qu'on me recevrait quand même au mois de janvier, à Amiens ou ailleurs, pour commencer mon noviciat, avant d'avoir la réponse du Révérendissime Père Général, si je tenais à partir avant Pâques. Veuillez me dire ce que vous en pensez.

« Pardon de tous ces détails un peu longs. Je finis en vous demandant, à deux genoux, votre bénédiction, que j'implore de tout mon cœur parce que j'espère qu'elle me portera bonheur.

« Je suis, etc.

« J.-B. Caron.

« P.-S. — Je recommande bien aux prières de votre chère petite Communauté, pour le samedi soir et le dimanche matin, 9 janvier, les dix-huit enfants que j'admettrai, ce jour-là, à la première communion, afin qu'ils la fassent tous avec ferveur et avec la résolution bien ferme de ne pas se contenter de cela, mais de la renouveler bien des fois dans la suite de leur vie, pour en assurer et en conserver les heureux fruits. »

Le 31 décembre 1852, Mgr Gignoux signait les lettres testimoniales de l'abbé Caron ; le lendemain, son secrétaire général les expédiait à Amiens, et, le 4 janvier, le Révérend Père Commissaire provincial réunissait ses conseillers et statuait séance tenante sur l'admission du postulant.

La Province n'étant pas encore canoniquement érigée[1], l'admission devait être approuvée par le Révérendissime Père Général. Cela ne tarda pas : le 15 janvier 1853, le T. R. P. Bernard de Ferentino, délégué en l'absence du Révérendissime, envoyait ce décret d'admission canonique et autorisait le Père Commissaire provincial à donner à M. Caron l'habit religieux, et, après un an de noviciat, à recevoir sa profession.

1 L'érection canonique ne fut faite qu'en 1860.

CHAPITRE VII

Le novice.

(1853 et 1854.)

DERNIERS ADIEUX. — SOUS LA BURE FRANCISCAINE. — L'ANNÉE DE PROBATION. — NOVICIAT D'AMIENS. — ATMOSPHÈRE ET PARFUM SÉRAPHIQUES : PREMIÈRES FLEURS. — FORMATION RELIGIEUSE. — *SOUVENIRS* DU NOVICIAT. — PRÉPARATION IMMÉDIATE. — PROFESSION SOLENNELLE.

Qui justus est, justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc. — Que le juste se justifie encore, et que le saint se sanctifie de plus en plus (*Apocalypse*, XXII, 11.)

Nous ne savons pas pour quels motifs l'abbé Caron retarda son entrée au noviciat au delà de la date qu'il s'était fixée, à la mi-janvier. Il ne quitta sa paroisse que le 1er février 1853 [1].

Madame Caron souffrit cruellement de ce départ. Plus qu'octogénaire il lui fallait se séparer de ce fils prêtre, si tendrement aimé, avec qui elle avait vécu environ seize ans et près duquel elle avait espéré mourir. Mais courageusement elle se soumit à la volonté de Dieu, puis s'en alla passer ses derniers jours avec ses autres enfants.

Ayant emballé ses livres qu il voulait emporter à Amiens, l'abbé Caron partit pour Lille. Le lendemain 2 février, fête de la Purification de la sainte Vierge, il présida la cérémonie de vêture dont nous avons déjà parlé. Le sermon qu'il prêcha à cette occasion, était une préparation pratique et prochaine à sa propre prise d'habit.

Il revêtit, en effet, la bure franciscaine ce soir-là même, à Amiens, après la bénédiction du Saint-Sacrement.

1 Lettre de Mgr Douais, évêque de Beauvais.

On lui laissa comme patron de sa vie religieuse celui qu'il avait reçu au baptême. C'est désormais sous le nom de Père Jean-Baptiste qu'il sera connu.

L'année de probation commence dès le moment où le postulant s'est dépouillé des vêtements du siècle et a reçu l'habit de l'Ordre. On remet alors l'aspirant au Maître des novices, qui seul a qualité pour le former à la vie religieuse.

L'idéal de l'esprit franciscain n'est pas autre chose que la reproduction de l'esprit évangélique. C'est à l'acquisition pratique de cet idéal, dont il était déjà d'ailleurs si proche, que va maintenant travailler avec ardeur le nouveau novice.

Le milieu même dans lequel il entrait devait l'y aider puissamment. La Communauté du noviciat d'Amiens menait une vie excessivement rude. C'était la Règle Franciscaine dans toute sa pureté. Aussi, avant de voir le Père Jean-Baptiste à cette école, il ne sera pas hors de propos de nous rendre compte des vertus des premiers compagnons du P. Aréso, qui allaient devenir ses frères et avec lesquels il allait vivre.

Une tertiaire d'Amiens, Mlle Louise Detranchant, qui avait connu, elle et toute sa chrétienne famille, le P. Aréso et ses premiers disciples, nous dit dans sa petite relation : « La restauration de l'Ordre Franciscain dans notre patrie fut effectuée par une véritable phalange de saints dignes, à l'envi les uns des autres, des premiers compagnons de notre séraphique Père. Quel beau temps! Quand mes vieux souvenirs de quarante ans se reportent vers cette époque bénie, mon cœur tressaille de saintes émotions. De combien de choses admirables j'ai été le témoin émerveillé, ému [1] ! »

[1] Notes de Mlle Louise Detranchant, écrites le 14 juillet 1893. Ses souvenirs remontent donc jusqu'à l'entrée du Père Jean-Baptiste au noviciat en 1853.

Les premiers compagnons des travaux du restaurateur furent les PP. Obieta et Izaguirre [1]. Tous les deux étaient entrés dans l'Ordre en Espagne, et furent conduits séparément, mais par des voies semblables, jusqu'à l'époque de la restauration en France.

Le P. Jean Obieta (1788-1857), originaire de la Biscaye, était le troisième enfant d'une famille très chrétienne. Dès son enfance, il se distingua par son amour de la chasteté et son zèle pour la pratique de toutes les vertus. A l'âge de quinze ans, il revêtit les livrées séraphiques et commença aussitôt à s'exercer à la mortification en se procurant secrètement un cilice par le moyen duquel il macérait sa chair innocente. Souvent, lorsque les autres membres de la Communauté reposaient, on le surprit, retiré dans un coin du chœur, priant les bras en croix. Bientôt la guerre de l'indépendance amena la dispersion des religieux. Il retourna dans sa famille, où il retrouva ses deux frères, l'aîné, Franciscain comme lui, et le second, Dominicain, que les mêmes malheurs avaient réunis. En 1819, il entra au collège des missionnaires franciscains de Zarauz. De nouveau, en 1840, la dispersion des religieux l'obligea à prendre du ministère hors du couvent. Mais cette vie, toute céleste qu'elle fût, ne satisfaisait pas cette âme séraphique : il nourrissait la pensée d'aller retrouver en Italie cette vie régulière qu'il aimait tant. On cherchait à l'en dissuader ; mais rien ne put le détourner d'obéir à une voix qui lui avait dit, au saint autel, après la consécration : « Rentrez dans un couvent de l'Ordre ». Un Père, consulté par lui, l'assura que cette inspiration venait du Ciel. Il partit alors pour Rome, d'où ses supérieurs l'envoyèrent à Civitella, aujourd'hui Bellegra, près de Subiaco. C'était un couvent de retraite, sur une hauteur isolée, à 815 mètres d'altitude, au milieu de montagnes dénudées. C'est ce

[1] Beaucoup des détails qui vont suivre sont empruntés à la Vie du P. Aréso et aux notes manuscrites de Mlle Detranchant.

qu'il voulait : *un Ritiro,* où l'on pratiquait la Règle avec la plus grande sévérité. Il y resta sept ans et y a laissé un souvenir impérissable. Souvent, après les Matines de minuit, il restait au chœur, tandis que les autres religieux se retiraient pour prendre un peu de repos. C'est de là qu'il vint s'unir, en France, au P. Aréso.

Le P. Jean Obieta faisait ses délices de la mortification. Il s'abstenait de tout ce qui pouvait flatter la sensualité ; on le vit passer une année entière sans manger ni viande ni poisson. Il ne brillait pas moins par l'humilité et l'obéissance, soumis même au dernier des Frères chargé de quelque office.

En France, il ne fit qu'*aller de vertu en vertu.* Peu de temps après la fondation de Saint-Palais, il fut atteint d'une grave maladie : on eut peur de le perdre. Le P. Aréso s'approcha du lit de ce parfait obéissant : « Je vous défends de mourir, lui dit-il, j'ai encore besoin de vous ». Le P. Jean guérit. Plus tard, il fut de nouveau malade : « Maintenant, dit le P. Aréso, je vous permets de mourir ». Et il mourut.

La veille de sa mort, il s'exprimait ainsi : « Le bon Dieu m'a fait la grâce de toujours aimer mon Ordre ; je désirais ardemment le voir rétabli en France, et maintenant que je vois mes désirs réalisés, je meurs content ».

Son corps resta flexible. La foule des personnes qui vinrent visiter ses restes bénis, exposés dans la chapelle, fut aussi grande que recueillie. Chacun voulait emporter un morceau de son habit ou quelque autre objet de son usage. On le regardait comme un saint [1].

Le P. Laurent Izaguirre, comme le P. Obieta, fut amené d'une manière extraordinaire à aider le P. Aréso.

Il était né en 1793, dans la province de Guipuzcoa. Son enfance fut abritée à l'ombre du célèbre sanctuaire de la

[1] *Année Franciscaine,* janvier 1863, p. 98.

sainte Vierge à Aranzazu. Mais cet asile protecteur de son innocence fut supprimé à l'entrée des armées de Napoléon Ier en Espagne, et il dut retourner dans sa famille, jusqu'à ce que le séminaire de Pampelune lui ouvrit ses portes. C'est là qu'il rencontra, comme condisciple, le P. Aréso, dont il devait devenir le frère en religion et plus tard l'auxiliaire en France.

A peine ordonné prêtre, il obtenait un bénéfice dans son pays natal. Toutefois, son attrait pour la vie religieuse et franciscaine augmentant toujours, il fit le sacrifice de sa position et entra au collège des missionnaires franciscains de Zarauz, où il vécut dans la pieuse compagnie du P. Jean Obieta. La Providence faisait ainsi entrer le P. Aréso et ses deux premiers compagnons en rapport d'amitié, dès leur jeunesse.

A la révolution, la Communauté fut dispersée, et, avec son ami Obieta et un Frère Convers, ne pouvant se résoudre à vivre au milieu du monde, il se retira dans un ermitage.

Le P. Izaguirre entendit lui aussi une voix céleste qui lui ordonnait de rentrer dans un couvent. Il n'était plus avec le P. Jean, qui exerçait alors le ministère paroissial. Ils n'avaient donc pu s'entendre, lorsque, un beau jour, le P. Jean vint lui découvrir son secret et lui parler du même embarras où il se trouvait, lui aussi, pour mettre à exécution cet ordre divin. C'est alors que, s'étant concertés, ils résolurent de partir pour Rome pour se mettre à la disposition du Ministre général. C'était en 1843. La même obédience les envoya tous les deux à Civitella.

Le caractère distinctif du P. Laurent Izaguirre était son grand amour de l'oubli. Un trait va nous en donner une idée. Il avait un véritable talent musical et jouait de l'orgue à la perfection. Quand il arriva à Civitella, l'orgue était tenu, à défaut d'autre, par un musicien inexpérimenté. Le P. Laurent, par humilité, évita de faire même

soupçonner ses connaissances pendant les sept ans qu'il passa dans cette retraite. Ce ne fut qu'après son départ pour Saint-Palais que les religieux, à leur grand regret, eurent connaissance de ce talent plus qu'ordinaire.

A peine se fut-il joint au P. Aréso, le P. Laurent fut nommé Gardien du couvent de Saint-Palais. Il gouverna la Communauté avec autant de prudence que d'énergie. Sévère pour lui-même, il était, à l'exemple des Saints, compatissant pour les autres. Pour égayer ses Frères, il se plaisait à faire rire à ses dépens. Pour cela, il s'avisait de parler français, langue qu'il n'avait jamais bien étudiée, dans la crainte d'être promu à la dignité de Provincial. Il avait soin de prononcer toutes les lettres avec son accent espagnol.

C'est pendant la retraite annuelle, prêchée à Saint-Palais par le R. P. Raphaël, d'Aurillac, alors Provincial, et après une grave maladie, que le P. Izaguirre alla recevoir sa récompense. Il vit arriver sa dernière heure avec calme : « Oh ! dit-il au jeune Père qui le veillait, la vie religieuse ne compterait pas de déserteurs, si l'on savait la joie qu'on éprouve à mourir revêtu du saint habit, au milieu de ses Frères, et muni des sacrements de l'Eglise ! » Il demanda par charité un habit pour l'ensevelissement de son corps, sollicita du R. P. Raphaël la faveur d'expirer avec le mérite de l'obéissance, et s'endormit doucement dans le Seigneur le 10 novembre 1873.

Le P. Eustache Romero, né à Calatayud, en Aragon, en 1808, revêtit l'habit franciscain à l'âge de dix-huit ans. Ordonné prêtre, il fut nommé professeur de philosophie. La révolution le contraignit à quitter le couvent et à exercer le ministère pastoral, où il fit un bien considérable. Rien ne lui laissait entrevoir qu'il dût y renoncer, lorsqu'il apprit que le P. Aréso rétablissait en France l'Observance de Saint-François. Sans hésiter, il quitta son riche bénéfice et s'empressa d'aller reprendre les livrées de la

sainte pauvreté. Il montra bien que l'impiété révolutionnaire, en lui ôtant son habit religieux, n'avait pas arraché de son âme les vertus séraphiques.

Successivement Lecteur en théologie, Maître des novices, Définiteur de la Province, et, deux fois, Gardien du couvent d'Amiens, il s'attira dans ces derniers emplois l'estime et l'affection de ses religieux comme du clergé séculier. Pendant les retraites ecclésiastiques, il était à peu près seul à confesser les prêtres, qui tous voulaient s'adresser au saint P. Eustache, quoiqu'il parlât difficilement le français. Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, lui donna toute sa confiance et l'avait choisi pour son confesseur. Tous, prêtres et laïques, le considéraient comme un vrai serviteur de Dieu.

Sa foi était admirable. Un jour, au confessionnal, il fut atteint d'une surdité subite et se vit obligé de congédier sa pénitente. Alors, se croyant seul à la chapelle, il se dirige vers le sanctuaire, se prosterne devant le Saint-Sacrement, et, se relevant, il va frapper un petit coup à la porte du tabernacle, en disant : « Seigneur ! vous m'avez rendu sourd ; je ne puis plus confesser. Rendez-moi mes oreilles ! » Quelques jours après, il était guéri et reprenait son poste. Un Père, de la tribune où il était, sans être aperçu, vit cette scène touchante et l'a racontée.

Pendant quinze ans, il évangélisa sans relâche les villes et les campagnes de Picardie et de Normandie, quelquefois avec le Père Jean-Baptiste pour compagnon. Il mourut, emporté par le choléra, le 24 juillet 1866, au retour d'une mission prêchée à Hérissart, dans la Somme. Il s'était voué au secours des cholériques. Quand le fléau enlevait le R. P. Jean-Baptiste, quelques jours auparavant, le P. Eustache s'attristait de n'avoir pas été choisi à la place de cet excellent ouvrier. L'Ordre de Saint-François, se disait-il, n'aurait rien perdu à sa mort, tandis que la disparition de son confrère se ferait sentir durant bien des

années. Mais Dieu l'avait destiné à être, lui aussi, une de ses victimes de propitiation que sa justice réclame toujours dans les grands fléaux, afin de se montrer moins rigoureuse aux pécheurs.

La nouvelle de sa maladie et de sa mort, éclatant comme un coup de foudre, jeta la stupeur et la désolation dans toute la ville. On s'abordait en disant : « Le saint est malade! Le saint est mort! » Son corps fut exposé pendant quarante-huit heures dans l'église, et se conserva sans aucune odeur, le visage radieux et souriant, malgré la chaleur de juillet et l'atmosphère épidémique. Des foules vinrent le visiter, et deux prêtres ne suffisaient pas à faire toucher à sa dépouille les objets de piété [1].

Le Fr. Stanislas Baygori, Frère Convers, vécut aussi à l'époque du Père Jean-Baptiste, au couvent d'Amiens. Il fut un lis de candeur et de simplicité évangélique. Né à Serate, aux frontières d'Espagne, dans le diocèse de Pampelune, le 7 mai 1829, il entra en 1855 au couvent de Saint-Palais. Destiné ensuite au couvent d'Amiens, il remplit pendant quatre ans l'humble emploi de portier et de jardinier. Il avait peu d'instruction ; mais il possédait la science des Saints. On le vit toujours d'une douceur inaltérable, d'une affabilité ravissante. La joie intérieure, le calme dont il jouissait constamment, se reflétaient sur son front candide, dans la placidité de ses traits et surtout dans l'expression de son regard [2]. « En le voyant, dit Mlle Detranchant qui l'a connu, on se disait : Ce Frère est l'ami du bon Dieu ». « Un jour, raconte-t-elle, lorsqu'il travaillait au jardin, un insecte pénétra dans son œil droit. Une inflammation se produisit, et, quelques heures plus tard, il éprouva une vive douleur. La souffrance devait être intolérable ; mais le bon Frère paraissait insensible

[1] Notes manuscrites de Mlle Detranchant, et l'*Année Franciscaine*, septembre 1866.
[2] *L'Année Franciscaine.*

et souriait toujours. Un ami de la Communauté [1] amena un médecin pour examiner l'œil du malade. En sortant de chez le Frère, le docteur remercia celui qui était venu le chercher.

« De quoi ? répliqua l'autre. — Je vous remercie de m'avoir procuré l'occasion de voir ce bon religieux. Jamais je n'ai vu pareille expression de visage. Mais c'est un homme extraordinaire ! C'est un saint ! »

Les vertus que ce digne enfant de Saint-François pratiquait avec le plus d'éclat, étaient l'obéissance, la douceur, la patience, l'humilité.

Il mourut le 10 octobre 1859 après d'atroces souffrances, supportées, pendant plusieurs années, avec une égalité d'humeur qui ne se démentit jamais. Sa poitrine se déchirait, il vomissait du sang en abondance, un feu intérieur le dévorait lentement. Sa mort fut douce, comme sa vie avait été sans orage. « Malgré la nature de sa maladie, un ulcère dans l'estomac, son corps, exposé dans la chapelle pendant deux jours, resta sans aucune altération ; ses lèvres demeurèrent *roses et vermeilles,* ses *membres souples et flexibles ;* le doux sourire qu'il avait toujours, ne quitta pas son visage [2]. » Pendant ces deux jours une foule pieuse vint le visiter, et deux religieux étaient sans cesse occupés à faire toucher au corps du défunt les chapelets et objets de piété présentés par les fidèles.

On a attribué à son intercession, après sa mort, trois guérisons. Il fut enterré dans le caveau d'un ami et bienfaiteur des Franciscains. C'est là aussi que reposent le P. Eustache Romero et le P. Jean-Baptiste, de Beauvais.

Cette digression sur les premiers compagnons du R. P. Aréso semble nous avoir éloignés de notre cher Père Jean-Baptiste. Mais il était utile de savoir dans quelle atmosphère séraphique allait vivre le pieux novice, et quel

1 C'était le père de M^lle^ Detranchant.
2 Notes manuscrites.

parfum de sainteté allait pénétrer et embaumer son âme pendant l'année de probation.

Comme Saint-Palais, le collège des missionnaires d'Amiens était régi par les constitutions d'Innocent XI, auxquelles le P. Aréso avait ajouté des statuts particuliers. Telle était, avec la Règle de Saint-François, la base de la discipline religieuse observée au noviciat. Elle faisait passer le nouveau venu par une grande variété d'exercices. C'était une vie parfois très pénible à la nature. Le matin, on se levait à trois heures et demie pour les Matines, suivies d'autres prières et méditations et de la Messe conventuelle. Puis, c'étaient des exercices multipliés qui s'échelonnaient sur la journée tout entière jusqu'à neuf heures du soir. Les intervalles étaient consacrés aux travaux et à l'étude.

Une partie du couvent était réservée aux novices, ainsi séparés des religieux profès excepté à l'église et au réfectoire. C'est dans cette clôture que le Père Maître résidait avec eux, leur faisait ses conférences spirituelles, expliquait la Règle et les usages et cérémonies de l'Ordre, la manière de faire oraison et d'accomplir en un mot tout ce qui concerne la vie religieuse et franciscaine. Là, sous sa direction, les candidats apprenaient également à se livrer à certains travaux manuels. Même les clercs et les prêtres devaient savoir coudre, raccommoder leurs habits et laver leurs tuniques. Ils faisaient divers autres petits ouvrages qu'il est utile, parfois même nécessaire, au missionnaire de connaître.

Le Père Jean-Baptiste, entré dans l'Ordre à quarante ans, eut à souffrir. C'était encore l'hiver avec ses frimas et l'humidité du climat de Picardie ; « ses pauvres pieds étaient entamés jusqu'aux os par d'énormes crevasses ; le sang coulait. Plus tard, durant ses courses d'apôtre, ce sera le côté le plus pénible de sa vie de missionnaire : ce spectacle arrachera des larmes à tous ceux qui le verront,

tandis que lui, le saint pénitent, ne paraîtra nullement s'en préoccuper ; lui qui dans le monde portait double paire de bas, marcha quand même. Dieu l'assistait d'une manière visible [1]. »

Et que dire de la nourriture ?

Outre les jeûnes de l'Eglise, saint François, dans sa Règle, impose à ses disciples un Carême depuis la Toussaint jusqu'à Noël et le jeûne tous les vendredis de l'année. Telle est la Règle stricte. Mais le séraphique Patriarche faisait plus encore. L'histoire nous dit que l'année était pour lui un jeûne presque continuel : un Carême n'était pas achevé qu'il en commençait un autre.

Les Franciscains d'Amiens, comme ceux de Saint-Palais, ne se contentaient point des jeûnes de règle ; à l'exemple de leur fondateur, ils en avaient bien d'autres de surérogation, et ils les faisaient très rigoureux. C'était l'abstinence totale ; durant les Carêmes, jamais, même les dimanches, on ne mangeait de viande. Le matin on ne prenait rien jusqu'à midi. Si quelqu'un était fatigué, on ne lui donnait, touchant ce dernier point, la moindre dispense qu'après avis du conseil de la maison. En tout temps, la nourriture était de qualité extrêmement simple et presque sans assaisonnement. Et combien de fois même le nécessaire, comme le pain, faisait défaut !

« Citons, dit l'auteur de la Vie du P. Aréso [2], un trait de pauvreté et de mortification franciscaine, pratiquées par les religieux formés à son école.

« Etant Provincial, le restaurateur arriva un jour au couvent d'Amiens. Le P. Roch Claramont en était Gardien. Au repas de midi, le P. Aréso s'aperçut qu'on avait oublié de mettre du pain sur la table. Sa première pensée fut d'en demander ; toutefois il regarda auparavant si son voisin en avait. Il n'en vit point, et, sur toutes les tables

1 Notes manuscrites de M^lle^ Detranchant.
2 Page 259.

du réfectoire, le pain manquait. Il remarqua que les religieux mangeaient ce qu'on leur présentait sans demander de pain, et comprit qu'il y avait là quelque chose de mystérieux; mais il se tut. Le soir, au souper, même absence de pain. « Puisque personne ne se plaint, se dit le Provin-« cial, je ne me plaindrai pas non plus; je ne dois pas « être plus délicat que les autres. » Le lendemain, à dîner, le pain manquait toujours. Alors le Père crut qu'il était de son devoir d'en connaître le motif et de savoir s'il y avait en cela négligence de la part du Père Gardien. Le P. Roch lui apprit qu'ils attendaient que la Providence leur donnât du pain et qu'ils s'étaient tous promis d'attendre avec patience. A ce moment même, on sonne à la porte; le Frère portier ouvre : on lui remet un pain pour la Communauté. Le Frère le reçoit avec joie et, dans sa simplicité, dit à la personne qui le portait : « Voilà trois « jours que nous le demandions au bon Dieu. — Com-« ment, répond-elle, depuis trois jours vous êtes sans « pain! » Elle court chez le boulanger. Bientôt on vit venir des divers quartiers de la ville des personnes apportant du pain.....

« Oh! Providence de Dieu sur ses petits pauvres! Mais quelle mortification!

« Le P. Aréso savait au besoin, d'une parole grave, rappeler à ces règles de la mortification et de la pauvreté ceux qui s'en écartaient.

« Un religieux faisait le journal quotidien, pour son souvenir particulier, de tout ce qui se passait au couvent. A la visite des cellules, le P. Aréso jeta un coup d'œil sur ce journal et y vit, pendant trente-sept jours de suite, à tous les repas, cette mention : « Pain moisi ». Il dit alors à ce religieux : « Plus le pain est mauvais, plus nous devons « le manger avec plaisir »; il ajouta : « Je devrais bien dé-« chirer ce cahier. Je vous le laisse pour la confusion de « votre délicatesse. Un Franciscain doit manger de tout. »

Le Père Jean-Baptiste était au noviciat lorsque se passaient les faits que nous venons de raconter.

Dire que rien ne lui coûta dans ces rigueurs de la pénitence et de la pauvreté serait méconnaître la pauvre nature humaine. Mais il n'était pas venu comme un de ces novices enthousiastes qui voient la vie religieuse et ses épreuves au travers d'un prisme enchanteur. Pour lui, la conviction seule de la volonté divine l'avait conduit au cloître ; il avait mesuré devant Dieu les sacrifices de cette vie et les grâces qui devaient en être la récompense. Et maintenant il est prêt à tout supporter ; quelle que soit l'épreuve, il sera fidèle.

Avec le Père Jean-Baptiste, la tâche, si délicate d'ordinaire du Père Maître, était aisée. Dès le début, il fut ce qu'il avait été dans la retraite faite « chez les bons Pères Franciscains » avant d'entrer ; ayant vécu au milieu du monde comme un religieux, il fut bientôt le modèle des novices. Son obéissance était prompte et aveugle ; il remplissait avec une exactitude scrupuleuse les plus petites observances. Au lieu de l'exciter au bien, il fallait plutôt le retenir et modérer son élan et sa passion pour la souffrance.

Ses supérieurs ne tardèrent pas à constater avec certitude qu'il était vraiment appelé de Dieu. Par ailleurs sa conduite était un sujet d'édification pour tous les religieux. Aussi toutes les fois que la Communauté était consultée à son sujet, il obtenait tous les suffrages.

De son côté, le Maître des novices, qui ne considérait pas seulement l'extérieur, mais pénétrait plus avant dans l'intime de ce cœur, voyait avec bonheur qu'il ne restait rien en lui de l'esprit de la chair, du monde et du démon. Cette mortification, parfaitement soumise et réglée par l'obéissance, cette humilité du cœur, ne pouvaient venir que de l'esprit de Dieu. Et tous les efforts du Maître se bornaient à aider cette action divine chez le disciple.

Le noviciat est une famille où les cœurs s'épanouissent, mais où il y a l'œil attentif d'un père qui voit tout et saisit les moindres défauts pour les corriger délicatement au moment favorable. Le bloc tiré de la forêt ou de la carrière ne doit-il pas être brisé, taillé, ciselé dans tous les sens, avant de devenir une belle statue ?

« Il est des âmes naturellement bonnes qui ont moins besoin d'épreuves. Ce sont des bijoux déjà taillés et polis par le Créateur. Néanmoins, il convient de les éprouver, parce que tout s'embellit et se perfectionne par le sacrifice, aussi parce qu'elles sont d'un bon exemple pour les autres [1]. »

Le Père Jean-Baptiste était une de ces âmes. Son Maître ne manqua pas de l'éprouver en brisant les derniers restes de sa volonté propre, et nous allons le voir parvenir à la fin de son année d'épreuves si complètement dépouillé de lui-même, qu'il marchera à pas de géant dans la voie de la sainteté.

Notre novice étudiait la Règle avec un amour tout particulier. Il se pénétrait, par la réflexion et la prière, du sens et de l'esprit de ce code séraphique, dont il devait vivre désormais. Déjà prêtre et théologien, il en tirait pour lui-même toutes les conséquences pratiques, et cette étude, il la continua toute sa vie, de sorte qu'il était une vraie autorité pour l'explication de la Règle.

« En 1864, raconte le P. Marie-Léon Patrem qui était alors étudiant, le Père Jean-Baptiste fut chargé d'aller, avec le R. P. Jacques de la Passion, lecteur en théologie, dans tous les couvents, faire passer les examens aux jeunes religieux. Je me souviens qu'ayant une difficulté théologique sur un point de la Règle, je la soumis aux Pères examinateurs. Or, pendant que le P. Jacques cherchait à

[1] Révérende Mère Marie de la Passion, fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie. (Coutumier de la Maîtresse des novices)

concilier ses scrupules ordinaires avec une réponse aussi docte que lui, le Père Jean-Baptiste me répondit avec toute la sagacité possible : c'était, disait-il, une difficulté à laquelle aucun des auteurs qu'il avait lus ne faisait allusion ; mais il me donna la seule solution raisonnable et possible, comme je l'ai reconnu depuis [1]. »

Mais le Père Jean-Baptiste ne se contentait pas d'étudier sa Règle; il en vivait déjà, et il ne semblait y trouver rien de pénible, se demandant si la Providence ne lui imposerait jamais de plus grandes épreuves.

Ses pénitences, déjà si effrayantes pour la nature avant son entrée en religion, devinrent pour lui un vrai besoin. Il dira plus tard que « sans elles il est comme un poisson hors de l'eau [2] ». Mais ce désir, cette faim de mortification, ce besoin de mâter sa chair de toutes façons, furent toujours guidés par la sagesse, la prudence et la sainte obéissance ; il était convaincu que c'était le seul moyen d'éloigner les illusions et les recherches de l'amour-propre, et de s'attirer les bénédictions divines.

L'âme religieuse n'est jamais plus digne de ce nom qu'à l'Office divin, devoir de *religion* par excellence après la sainte Messe. Le cher novice était un ange en prière au chœur ; il fut d'une exactitude toute militaire dès le premier jour de son noviciat. Durant l'Office, il était debout, immobile, la tête légèrement baissée, le bréviaire à la main et le cœur à Dieu.

A l'oraison, toujours trop courte à son gré, il restait fixe, sans appui, à genoux ou la face prosternée à terre. Nous verrons bientôt quelle empreinte laissa en lui toute sa vie de missionnaire et, jusqu'à sa mort, cet esprit d'oraison et d'union à Dieu.

Cependant l'année de probation se terminait. Le novice appelait de tous ses vœux le jour où il pourrait consommer

1 Notes manuscrites du P. Léon Patrem sur le Père Jean-Baptiste.
2 Lettre au R. P. Aréso.

son sacrifice et s'engager irrévocablement à la suite de Notre-Seigneur.

Les saintes dispositions qui l'animaient nous sont révélées par ses *Souvenirs* de noviciat, dans lesquels il recueillit les impressions de cette année bénie et nota par quels moyens il se proposait de travailler, à l'avenir, à son progrès spirituel [1]. Ces pages sont comme le commentaire pratique de résolutions prises autrefois, et témoignent que le Père Jean-Baptiste suivait un programme de sainteté conçu depuis longtemps. Toute sa vie d'ailleurs semble le développement d'un plan de perfection, nettement tracé dès le début et fidèlement poursuivi jusqu'à la fin.

En ce moment il paraît spécialement déterminé à combattre les délicatesses de la sensualité et à anéantir les recherches de l'orgueil et de l'amour-propre Pénitence et humilité ! Telles seront ses vertus favorites.

Il est décidé à arracher la sensualité « jusque dans la racine ».

« O détestable amour de la sensualité ! je te déteste de toute mon âme. Désormais, pendant tout le cours de ma vie, aucun repas sans quelque retranchement, ne fût-ce qu'une bouchée de pain, de fruit, de légume, ou quelques gouttes de boisson [2].

« Hors du couvent, tout au plus toucher à deux plats, sans jamais aller au delà.

« Plus de vigilance encore pour le boire. Je veux toujours tenir à mon premier vœu de ne jamais goûter d'eau-de-vie.

« Ne jamais rester plus de trois quarts d'heure à table et

[1] *Souvenirs de ma retraite préparatoire à ma profession dans l'Ordre de Saint-François, 1854 :* notes manuscrites du Père Jean-Baptiste.

[2] Il nous souvient qu'étant jeune religieux, on nous donna comme exemple une mortification du Père Jean-Baptiste : il laissait au repas de midi un bout de pain qu'il mangeait desséché le soir. C'était ce qu'il appelait le *morceau de l'Ange Gardien*.

se lever, n'importe où il se trouvera, sans crainte de faire connaître cette résolution. Tout au plus, s'il fallait revenir pour le dessert, accepter *quelques misères,* mais debout, comme en passant et par condescendance. »

Puis, il songe à des mortifications positives : « La petite ceinture, de huit à onze heures, trois fois la semaine, en attendant qu'on me la permette plus souvent.

« Pour le sommeil ne pas me coucher avant neuf heures et demie ou dix heures, de sorte à ne prendre que cinq heures et demie de repos. C'est assez à mon âge et pour réparer les forces.

« Consacrer *une heure de nuit* uniquement à la méditation et à la prière sur la couronne de Notre-Seigneur ou son précieux sang ou le saint exercice du Chemin de la Croix.

« Pour les conversations : encore ici, réserve surtout dans le monde. » La raison qu'il en donne est « de ne point perdre de temps ; les sermons sont trop tard préparés et pas assez bien possédés ; et puis surtout, pas assez d'application, par suite, à la prière et à l'oraison ».

« Puisque ma Règle doit être ma plus grande mortification, je veux faire tout mon possible pour ne manquer jamais aucun exercice de la maison, comme aussi la visite au Saint-Sacrement de onze heures et quart et de quatre heures : l'une pour y lire quelques versets du Nouveau Testament en présence de Notre-Seigneur, de qui viennent ces paroles ; l'autre pour y employer *le sarcloir de l'examen particulier,* car je ne dois pas souffrir plus longtemps que l'orgueil domine dans mes pensées. »

Et il passe alors aux moyens de vaincre l'amour-propre.

« O maudit orgueil ! s'écrie-t-il, je t'ai en horreur et en exécration, comme la source infernale de tant de maux.

« Non, plus de pensées, de paroles ni d'actions en moi qui ressentent le désir de l'élévation ; et vous, rebuts, in-

jures, opprobres, venez à moi, livrez-moi la guerre, pour venger le mépris que j'ai fait de vous : « Que Dieu se lève, « me dit saint Bernard, que l'homme ennemi périsse ; il « est coupable de mort : qu'il soit crucifié ! »

Il veut désormais « pratiquer, tout le reste de sa vie, l'*inestimable indifférence* » ; et il s'interdit d'embrasser même ses parents. « Rappelons-nous, dit-il, saint Louis de Gonzague et nos chers Franciscains espagnols, et aussi les six points principaux que j'ai écrits sur ce sujet comme matière d'examen particulier [1]. »

Il décrit les trois degrés de l'humilité, et, en disciple fidèle et généreux du Christ, doux et humble de cœur, il monte, par la pensée et le désir, ces degrés [2] ; et, allant de suite au plus parfait, à l'amour de la pauvreté, du mépris et de l'opprobre « uniquement afin de mieux imiter Jésus-Christ », il conclut :

« Désormais donc la pauvreté sera mon plus riche trésor ; l'abjection, toutes mes dignités, et les afflictions, mes délices. Je l'ai dit, je les épouserai ; le travail et la douleur, la pauvreté et le mépris seront ma dot inappréciable. *Dieu le veut !* cri de victoire et ma devise ! Il me l'a assez manifestement fait connaître par toutes les consolations, les lumières intérieures, les fortes inspirations qu'il m'a données pendant ma retraite... Qui pourrait ne pas aimer, goûter, savourer une telle doctrine, présentée par la main d'un tel Maître et modèle ? »

Voilà donc notre cher novice prêt à « mener désormais la vie la plus parfaite, par conséquent la vie la plus mortifiée, la plus souffrante, la plus silencieuse, la plus opposée à la nature et la plus en rapport avec la grâce et la volonté de Dieu ». « Il n'y aura qu'une douleur à la mort, ajoute-t-il, celle d'avoir vécu tiède, et il n'y aura qu'une consolation, celle d'avoir continuellement tra-

[1] Nous n'avons plus cet examen.
[2] *Ps.* LXXXIII, 6.

vaillé et d'avoir beaucoup souffert pour Dieu et pour notre âme. »

Qu'elle est donc belle et admirable la vie religieuse qui accomplit de tels holocaustes !

C'est avec une sainte joie que le Père Jean-Baptiste vit se lever l'aurore du 3 février 1854, fête du bienheureux Odoric de Pordenone, jour béni et inoubliable où il allait se consacrer solennellement et pour toujours au Dieu de son cœur !

La veille, au soir, toute la Communauté étant réunie, le pieux novice, sur un signal du Révérend Père Gardien, se lève, et modestement, les mains dans les manches, vient s'agenouiller au milieu de la salle. Il baise la terre, et, d'une voix humble et suppliante, il implore de ses supérieurs et de ses Frères la grâce d'être admis à prononcer ses vœux dans l'Ordre de Saint-François ; puis il lit la formule, déjà écrite de sa main, par laquelle il renonce devant Dieu à tous les biens qu'il a ou qu'il pourrait jamais avoir. Ensuite, selon l'usage d'alors, il fait la promesse de défendre, partout et toujours, la doctrine de l'Immaculée Conception [1].

« Et mon bien cher Révérend Père Gardien, Roch Claramont, dit le Père Jean-Baptiste, m'a répondu : « Si vous « observez ces choses, je vous promets la vie éternelle au « nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».

« Ce qui est bien consolant ! Par conséquent, en avant, ô mon âme ; Jésus sera avec nous ; c'est pour lui que nous avons embrassé la croix ; pour lui aussi continuons à la porter. Nous aurons pour nous aider celui qui est notre

1 « Fils de la catholique Espagne, où l'Immaculée Vierge Marie est l'objet d'un culte extraordinairement populaire, le P. Aréso donna une empreinte mariale aux débuts de sa sainte entreprise. » (R. P. Othon, *Cinquantenaire de la Province de Saint-Louis.*) Jusqu'à la définition du dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854, tous les novices qui faisaient profession, ajoutaient à leurs trois vœux la promesse de défendre cette doctrine, si chère à l'Ordre séraphique.

chef et notre modèle. S'il y a des luttes à soutenir, il a marché le premier, et il combattra pour nous. Courage donc ! plutôt mourir en héros que d'avoir la honte d'avoir fui la croix. » Et il continue sur ce ton, en des paroles brûlantes que l'on prendrait pour une page de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Le 3 février, après la Messe, le Père Jean-Baptiste s'agenouillait aux pieds du R. P. Roch, délégué par le P. Aréso absent, et d'une voix ferme prononçait ses trois vœux solennels d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Avec quelle ardeur de la volonté et quel amour du cœur ? Les anges seuls pourraient nous le dire [1].

Le Père Jean-Baptiste se sent désormais, plus qu'il ne l'a jamais été, la propriété de Dieu. A lui seul maintenant tout son être !

Nous allons voir l'emploi qu'il va faire, pour Dieu et pour les âmes, de cette vie qui ne lui appartient plus.

1 A cette époque, l'Eglise n'avait pas encore exigé le triennat de vœux simples qui, aujourd'hui, doit précéder la profession solennelle. Elle recevait alors comme *solennels* les vœux émis aussitôt après l'année de probation.

CHAPITRE VIII

L'ouvrier du Seigneur.

(1854 et 1855.)

NÉCESSITÉ D'OUVRIERS ÉVANGÉLIQUES. — L'APOSTOLAT DES FRÈRES MINEURS. — UN NOUVEL AUXILIAIRE DU P. ARÉSO. — PRÉPARATION AU MINISTÈRE EXTÉRIEUR. — PREMIÈRE MISSION A MÉNAUCOURT. — RETRAITES A PÉRONNE. — MISSIONS A CORBIE. — A PIERREGOT. — A BOISLEUX-AU-MONT. — A BAPAUME. — A ROCHECHOUART. — LA JOIE PARFAITE. — MISSION A NEXON.

Messis multa ; operarii autem pauci. — La moisson est si abondante ; mais les ouvriers sont si peu nombreux ! (*Matthieu*, IX, 37 ; *Luc*, X, 2)

Dieu est le grand ouvrier. C'est lui qui fait tout le travail et toute l'œuvre de sa gloire et de notre sanctification.

Et cependant il veut des ouvriers : notre concours lui est nécessaire, du moins il le veut ainsi pour procurer sa gloire et le salut des hommes.

Etre l'ouvrier de Dieu, travailler sous ses ordres, avec lui, prêter nos facultés à l'impulsion de sa grâce, quel honneur pour une pauvre petite créature !

Et pourtant que les ouvriers de Dieu sont rares ! Le père de famille sort à toute heure pour chercher des aides, et il en trouve si peu !

Au milieu du siècle dernier, lorsque le P. Aréso rétablit en France les Franciscains, un formidable problème s'agitait au fond de la société : les rapports des riches et des pauvres. Comme l'écrivait Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, au zélé restaurateur, « le christianisme

seul pouvait le résoudre, et les enfants de Saint-François, à son avis, avaient une grâce particulière pour faire comprendre au monde le mot divin de ce problème : leur humilité et leur abnégation prêchent aux riches le dévouement; leur pauvreté dispose le pauvre à la résignation [1] ».

Nous avons vu que M. Poujoulat avait compris, lui aussi, que « les Frères Mineurs, en prêchant à ceux qui souffrent une résignation courageuse, et aux riches de la terre la charité, pouvaient aider la société à se placer sur des bases tranquilles ».

« L'Ordre de Saint-François, ajoutait cet homme éminent [2], ne se borne pas à la garde des saints Lieux ; *il est encore missionnaire*... Les prédications des Frères Mineurs ont retenti en Occident comme en Orient ; l'Eglise garde la mémoire de leurs travaux d'apôtres... Ces humbles et doux conquérants de l'Evangile ont laissé partout leurs traces. La France, que les longues révolutions et les vastes ruines commencent à ramener aux pensées éternelles, trouverait dans les Frères Mineurs des instruments au profit du travail religieux. Les ouvriers manquent en face des moissons blanchissantes. Que sont les ressources actuelles de l'Eglise de France en présence des besoins immenses de l'apostolat? La révolution a brisé entre les mains de l'Eglise ces outils providentiels qui servaient à l'accomplissement de tant de grandes choses. Des efforts réparateurs se produisent; l'association religieuse se refait par la force invincible des choses ; elle reparaît parce qu'on ne peut plus s'en passer. Il faut que les enfants de Saint-François d'Assise soient admis à faire le bien parmi nous, comme on a vu les enfants de Saint-Dominique payer par de bons et d'illustres services la liberté qui leur a été donnée. »

[1] Lettre par laquelle Mgr de Salinis invitait le P. Aréso à venir faire une fondation dans sa ville épiscopale (25 avril 1852).

[2] M. Poujoulat, *op. cit.*

Ces nouveaux apôtres venaient. « C'était depuis quelques années comme une nouvelle effusion de l'esprit séraphique sur cette France que saint François avait tant aimée. Tant à Saint-Palais qu'à Amiens, le ministère des Franciscains était très recherché pour la prédication et la confession. Le clergé paroissial fraternisait avec eux. Ils rayonnaient au loin par les missions qu'ils ne cessaient de prêcher. Quand les affaires générales de sa charge ne l'obligeaient pas à quelque long voyage, le P. Aréso donnait des missions comme ses confrères et retrouvait, même en français, le prestige de sa parole ardente et convaincue [1]. »

Mais les ouvriers étaient encore si peu nombreux!

La profession du Père Jean-Baptiste donnait un auxiliaire de plus.

Durant son noviciat, on lui avait fait entendre qu'il serait surtout destiné à ce ministère extérieur. Aussitôt il comprit que c'était la volonté de Dieu, et, dans ses *Souvenirs,* il se détermine, en parlant de ce qu'il appelle « son élection », à s'employer à cet apostolat, « pour lequel il est désigné par ses supérieurs sans leur en avoir témoigné le moindre désir ». Il y voit non seulement la volonté divine, mais encore « un moyen d'avancer dans la piété et la perfection, à cause des peines, des travaux, des charges de toutes sortes et souvent bien lourdes qui lui incomberont dans cette partie du saint ministère ». « Pour toutes ces raisons, dit-il, je le choisis et je veux m'y livrer à travers corps, sans me laisser rebuter par aucune difficulté : s'il y a des peines, des souffrances, des labeurs, n'oublions pas que c'est dans la compagnie de Notre-Seigneur. Il a accordé le don d'intelligence et de la parole à Moïse, à Isaïe, à Jérémie, à notre Père saint François et à tant d'autres ; il sera aussi mon soutien et ma force. Je prends

1 Vie du P. Aréso.

pour patrons particuliers dans cette sainte œuvre, outre les Saints que j'invoque le plus habituellement, notre Père saint François, saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure et le bienheureux Odoric, fêté le 3 février, jour de ma profession [1]. Pour attirer davantage les grâces du Seigneur sur le succès de mon ministère, je suis bien décidé à m'appliquer constamment à pratiquer et à acquérir le troisième degré d'humilité : oui, *préférer* la pauvreté à l'aisance, le mépris et l'abjection à l'honneur, les croix aux consolations. Oh ! quel grand trésor renfermé dans ce troisième degré ! Quel champ fertile en fruits spirituels ! Seigneur, oui, je révère et j'embrasse avec une tendre affection et comme des portions de votre croix le mépris, les peines, les travaux, les souffrances, la pénurie, la pauvreté que vous avez si bien ennoblis et sanctifiés. Faites-moi la grâce de toujours les estimer, les ambitionner et les pratiquer [2]. »

Nous allons pouvoir faire un récit assez détaillé de ces premiers travaux apostoliques du Père Jean-Baptiste grâce à un recueil manuscrit du P. Aréso lui-même [3]. Rien n'est touchant comme la manière de conter de ce mémoire, où il cherche à perpétuer la méthode traditionnelle apostolique et franciscaine d'évangéliser les peuples. A certains moments, on croit lire un passage des *Fioretti* [4]. Nous allons le citer presque textuellement.

Après sa profession religieuse, le Père Jean-Baptiste commença bientôt à prêcher des missions. Instruit par le P. Aréso, il prit à cœur de mettre en pratique ces paroles

[1] Le bienheureux Odoric de Pordenone, Frère Mineur, vécut au XIV[e] siècle ; il se prépara, par la pénitence, la prière et la contemplation des choses célestes, à son incomparable apostolat en Orient et surtout en Chine.

[2] *Souvenirs* manuscrits du Père Jean-Baptiste.

[3] *Quelques voyages apostoliques des RR. PP. Joseph Aréso et Jean-Baptiste de Beauvais*, mémoire manuscrit écrit de la main même du P. Aréso.

[4] Vie du P. Aréso.

de l'évangile de saint Luc [1] : *Allez, prêchez, ne portez ni sac, ni besace, ni chaussure ;* et ces autres de saint Matthieu [2] : *Allez, prêchez, et ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie ;* et aussi ce que dit saint François [3] : « Les Frères ne doivent pas aller à cheval, à moins que la maladie ou une nécessité évidente ne les y oblige ».

Le Père Jean-Baptiste, pauvre, pieds nus, le crucifix sur la poitrine, et à la main un bâton surmonté d'une petite croix, prit à pied, en compagnie du P. Aréso, son bien-aimé supérieur, le chemin de Ménaucourt, paroisse distante de quatorze lieues environ du couvent d'Amiens. C'était au mois de mars 1854.

A peine nos voyageurs avaient-ils fait deux lieues que le R. P. Aréso qui, pour la première fois, devait prêcher une série de sermons en français, dit à son compagnon : « Mon cher Père, je suis tenté de retourner à Amiens. J'ai grand'peur d'aller ainsi prêcher. Comment pourrai-je annoncer la parole de Dieu dans une langue que je connais à peine, que je ne fais que bégayer ? Que dirai-je en chaire ? Je tremble, et il me paraît téméraire d'entreprendre cette mission. »

« Mon très Révérend Père, répondit le Père Jean-Baptiste, vous me dites que vous avez peur d'aller prêcher à ces pauvres paysans de Ménaucourt ! Mais croyez-vous donc qu'ils parlent français avec élégance ? Alors même qu'ils le parleraient bien, ne craignez point. En France, nous sommes indulgents pour les étrangers. Quant à moi, si je fais des fautes de français, on rira peut-être, parce que c'est ma langue ; mais on ne rira pas de vous. Dès que l'on saura que vous êtes étranger, on vous témoignera toute l'indulgence possible. Croyez-vous d'ailleurs que les missionnaires français qui vont évangéliser la Chine, par

1 *Luc*, x, 4.
2 *Matthieu*, x, 9.
3 *Règle des Frères Mineurs*, chap. III.

exemple, s'expriment dans la langue chinoise aussi bien que les habitants du pays? Pour vous, mon Père, la langue française est comme pour nous le Chinois. Allons! allons! ne vous laissez pas arrêter par cette considération ; on vous comprendra, et cela suffit. Marchons ; le Seigneur nous aidera. » Ces paroles d'encouragement, prononcées avec l'accent de la plus parfaite conviction, déterminèrent le P. Aréso à poursuivre sa route.

A Ménaucourt, dès qu'on aperçut les missionnaires, on se mit à fuir. C'était la première fois, du moins depuis la Révolution, que des religieux Franciscains pénétraient dans ce pays. L'habit grossier, les pieds nus, l'air grave des Pères faisaient peur aux gens simples de ce bourg. Ménaucourt est une paroisse qui comptait alors quatorze cents âmes, et l'église était vaste. Or, le premier jour de la mission, l'auditoire était à peine de quarante personnes; mais, le second jour, il y en avait plus de trois cents, et, le troisième, l'église était pleine. Bientôt non seulement l'église, mais encore la place fut encombrée ; on accourait même des paroisses voisines pour entendre les missionnaires. Les confessionnaux étaient assiégés de grand matin aussi bien par les hommes que par les femmes, et, la journée entière ne suffisant plus aux Pères pour confesser, ils se virent obligés de prendre plusieurs heures sur leur sommeil afin de les consacrer à ce consolant ministère. Les prêtres des environs, qui assistèrent aux cérémonies de la clôture, admirèrent les fruits abondants de cette mission qui donnait au début si peu d'espérance.

Les Pères quittèrent la paroisse un jour de travail. Néanmoins une multitude d'hommes et de femmes voulurent accompagner leurs chers missionnaires pendant un trajet de deux kilomètres. Ils reçurent, au moment de se retirer, la bénédiction des PP. Aréso et Jean-Baptiste, et retournèrent au village en pleurant[1].

[1] Mémoire manuscrit du P. Joseph Aréso, pp. 1-3.

Tel fut le résultat du premier voyage apostolique du Père Jean-Baptiste et de la première mission en langue française du R. P. Aréso.

Au mois de novembre de cette même année 1854, les PP. Aréso et Jean-Baptiste partirent de nouveau d'Amiens pour aller prêcher une retraite aux religieuses Clarisses de Péronne, et une autre à l'église paroissiale de la même ville. Le jour du départ des missionnaires, un vent glacial faisait frissonner les voyageurs. Ils arrivèrent vers midi à Villers-Bretonneux, et le soir ils continuèrent leur marche avec beaucoup de peine. La nuit vint les surprendre à six kilomètres du village où ils s'étaient proposés de prendre leur repos. Le R. P. Aréso ne pouvait presque plus marcher, sentant ses jambes blessées, et était sur le point de tomber de défaillance.

« Mon cher Père, dit-il alors au Père Jean-Baptiste, donnez-moi le bras, je vous prie ; je ne puis plus marcher. »

Ainsi, à pas de tortue et à grand'peine, ils arrivèrent au village, distant de deux lieues environ de Péronne. Monsieur le curé leur donna l'hospitalité de très bonne grâce. Le R. P. Aréso alla aussitôt dans la chambre qui lui était destinée et vit ses pieds ensanglantés. Le froid et le frottement de l'habit avaient blessé les chevilles et fait sortir le sang de plusieurs côtés. Le Père banda ses blessures. Puis il appela le Père Jean-Baptiste et lui dit :

« Vous souffrez des pieds, n'est-il pas vrai ? — Oui, et beaucoup. — Voyons-les. » Et il vit ses pieds tout meurtris.

« Voilà ce que nous avons fait, reprit le P. Aréso. Vous m'avez poussé à franchir une distance de neuf lieues par un si grand froid ! Heureusement, nous ne sommes plus qu'à deux lieues de Péronne, sans cela nous ne pourrions arriver. Dorénavant, je marquerai les étapes. Il vaut mieux faire six lieues par jour seulement que neuf, dix,

douze, et se mettre dans l'impossibilité de continuer la marche. Mais le mal est fait ; voyons si nous pouvons le réparer. »

Il pansa alors les blessures du Père Jean-Baptiste, et après une réfection ils allèrent se coucher.

Le lendemain, après avoir célébré la sainte Messe, ils partirent, encore à pied, pour Péronne, où ils arrivèrent à midi avec beaucoup de peine. La retraite des Clarisses commença le soir même ; ensuite eut lieu celle de la paroisse. Leur parole produisit des fruits abondants de salut dans les âmes.

Après les deux retraites de Péronne, nos deux apôtres durent aller prêcher une mission, du 10 au 15 décembre 1854, à Corbie, patrie de sainte Colette, ville connue dans l'histoire par son ancienne abbaye de Bénédictins. Les Révérends Pères souffraient encore des pieds ; malgré les soins qu'on leur avait prodigués à Péronne, leurs blessures n'étaient pas cicatrisées. Monsieur le curé de Péronne les engagea fortement à prendre une voiture. Voyant qu'il y avait une nécessité réelle, les Pères acceptèrent l'offre de ce charitable prêtre qui alla les conduire lui-même. Mais, à moitié chemin, le cheval s'arrêta tout à coup. Monsieur le curé le frappe ; le cheval fait quelques pas et s'arrête encore. On l'excite de nouveau ; le cheval fait cinq ou six pas et s'arrête. Le bon curé descend de voiture, traite avec douceur l'animal qui avance un peu, puis reste immobile. Alors les missionnaires lui disent que sans doute leur Père saint François ne voulait pas qu'ils allassent en voiture. Ils descendent tous les deux, font leurs adieux au pasteur, tout désolé de l'accident, et achèvent à pied leur route. Il leur restait à marcher trois ou quatre lieues jusqu'à Corbie. Monsieur le curé reprit sa route, et le cheval capricieux ne s'arrêta plus jusqu'à Péronne.

Aussitôt après leur arrivée, le même jour, les Pères firent une visite aux patrons des fabriques pour les prier

de laisser aller leurs ouvriers, tous les soirs, entendre les instructions de la mission ; ce qui leur fut accordé bien volontiers. Ce premier succès fit penser au Père Jean-Baptiste que la mission réussirait, ce qui eut lieu en effet. Mais il ne s'attendait pas à passer au lit presque tout le temps des exercices. Le quatrième jour, le P. Aréso s'aperçut que son compagnon ne pouvait presque plus marcher. Il lui demanda ce qu'il avait.

« J'ai mal au pied, répondit-il. — Voyons, voyons, » dit le P. Aréso.

Le Père Jean-Baptiste montre son pied, où l'on voyait un ulcère très profond, et de plus la jambe était enflée jusqu'au-dessus du genou.

« Vous ne vous êtes pas soigné, lui dit le P. Aréso ; il y a là beaucoup de mal ; il faut vous mettre au lit et y rester jusqu'à ce que vous soyez entièrement guéri. Vous prierez, et moi je combattrai. »

Le Père Jean-Baptiste obéit et passa quatorze jours couché sans bouger. Jamais l'obéissance ne lui avait autant coûté ; ce fut un vrai supplice pour cette âme apostolique, surtout en voyant son confrère chargé seul de la besogne. La mission de Corbie réussit parfaitement. *L'Ami de la Religion* [1] en inséra le compte rendu, écrit par Monsieur le curé lui-même :

« La petite ville de Corbie, si célèbre dans l'histoire par ses antiquités monastiques, vient d'offrir à la piété un beau spectacle de religion. Les Pères Franciscains établis à Amiens avaient été appelés pour y prêcher la station du Jubilé. Pendant quinze jours entiers, il y eut autour de leur chaire un immense concours de peuple. Ni l'intempérie de la saison, ni l'obscurité de la nuit n'arrêtaient l'empressement général. Dès cinq heures du matin, les fidèles arrivaient en masse pour prier et méditer. A l'ins-

[1] Numéro du 3 février 1855.

truction du soir, l'église des Bénédictins, si vaste encore malgré les réductions qu'elle a subies, était littéralement remplie des habitants de la ville et des villages voisins. Ce qui ajoutait à la ferveur générale, c'était la vue de ces bons Pères Franciscains (le Père Jean-Baptiste ne parut en public que les quatre premiers jours) qui rappelaient dans tout leur extérieur, aussi bien que par l'éloquence et l'onction de leur parole, les plus beaux temps de la famille de Saint-François. Les saints religieux reçurent d'ailleurs une ample consolation, en voyant, dans la nuit de Noël, presque tout le peuple qu'ils avaient évangélisé s'approcher de la sainte Table. La parole du prédicateur fut si animée et si touchante que l'émotion était universelle et que d'abondantes larmes coulaient des yeux des auditeurs. *Digitus Dei est hic*. L'esprit de l'homme ne peut expliquer ce qui est la vertu de Dieu..... »

Après la mission de Corbie et la retraite donnée à la paroisse annexe, qui réussit très bien aussi, les missionnaires partirent pour Pierregot au commencement de janvier 1855. Ce fut aussi une belle mission : il n'y eut qu'un petit nombre de paroissiens qui ne s'approchèrent point des sacrements.

Ainsi se termine cette course apostolique des RR. PP. Aréso et Jean-Baptiste, qui retournèrent à Amiens, *Apostolorum more, pedibus viam conficientes*. Leurs pieds étaient guéris [1].

Les missionnaires ne se reposèrent qu'une semaine au couvent d'Amiens. Puis ils partirent pour prêcher à Boisleux-au-Mont, diocèse d'Arras, une autre très belle mission. Les habitants se rendirent avec docilité à la parole de leurs missionnaires, et profitèrent avec fidélité des grâces extraordinaires qui leur étaient offertes.

Les Pères missionnaires devaient rentrer ensuite au

[1] Mémoire du P. Aréso, pp. 5-8.

couvent. Ils prirent la route de Bapaume, à pied. Il gelait bien fort ce jour-là, et chacun restait enfermé dans sa maison. Grande fut la stupéfaction des habitants de Bapaume lorsque, de leurs fenêtres, ils virent arriver pieds nus les deux religieux. On sortit sur le seuil des portes et on s'interrogeait : « Qu'est-ce que cela ? Nous n'avons jamais vu d'hommes pareils. »

Les Pères se firent indiquer le presbytère. La servante se présenta, et elle n'eut pas plus tôt aperçu les visiteurs que, saisie de frayeur, elle resta comme muette ne sachant que leur répondre. « Ne craignez rien, ma pauvre fille, dit le Père Jean-Baptiste ; nous sommes des religieux Franciscains ; nous venons demander à Monsieur le curé l'hospitalité pour cette nuit, et demain nous continuerons notre route pour Amiens. »

Alors la pauvre femme se remit un peu de sa frayeur : « Monsieur le curé n'est pas là présentement ; mais je vais l'envoyer chercher ». Elle lui dépêche aussitôt quelqu'un pour le prier de venir de suite, parce que des inconnus étaient arrivés. Elle n'osa pas tout de même en attendant les laisser pénétrer dans la maison.

Monsieur le curé arriva bientôt avec ses deux vicaires. Pensant avoir affaire à des filous, il prit à part les deux Pères, et, les fixant d'un œil scrutateur, il les interrogea :

« Qui êtes-vous ? — Nous sommes des religieux Franciscains, répondirent-ils. — Et d'où venez-vous ? — De Boisleux-au-Mont, à trois lieues d'ici ; nous venons d'y prêcher une mission. — Où allez-vous maintenant ? — Nous allons à notre couvent d'Amiens nous reposer quelques jours, et de là repartir pour donner une autre mission à Mers, dans la Somme. — Y a-t-il un couvent de Franciscains à Amiens ? demanda le curé à ses vicaires. — Oui, Monsieur le curé, » répondirent-ils.

Se tournant alors vers les Pères d'un air plein de confiance : « J'avais résolu de vous refuser l'hospitalité, dit-il,

si vous ne m'aviez donné d'autres garanties que des passeports, des lettres d'ordination, des papiers soi-disant en règle. Il y a quelques jours, un voleur, déguisé en prêtre, s'est présenté chez un curé, lui demandant l'hospitalité, les papiers en main ; sa manière d'agir parut si suspecte qu'on jugea prudent de ne pas le recevoir ; heureusement, car le prétendu prêtre fut pris quelque temps après par les gendarmes. Pour vous, vos réponses si précises et votre abord si franc, si humble, si naturel me donnent une pleine assurance à votre égard. Asseyez-vous ; je vous donne volontiers l'hospitalité. Mais c'est à une condition, ce sera de prêcher une mission dans ma paroisse : elle devra commencer après-demain. Le Jubilé général est annoncé ; j'avais prié quelques confrères des environs de venir m'aider ; mais puisque maintenant vous êtes à moi, vous ferez la besogne. — A cette condition, répondirent les Pères, nous ne saurions accepter : encore quatre jours, et nous devons être rendus à Mers, où nous avons promis la mission. — Je n'entends pas cela, reprit le curé ; ici d'abord, et après, vous irez à Mers. — Impossible ! reprirent les missionnaires ; notre parole est donnée. — Dans ce cas, j'écrirai moi-même à votre supérieur pour lui signifier que je vous ai retenus : ma paroisse a plus grand besoin d'être évangélisée que celle de Mers. Votre supérieur, où est-il ? »

La simplicité du Père Jean Baptiste laissa échapper une parole..... « Ah ! ah ! s'écrie Monsieur le curé ; c'est bien ! le Ciel vous a envoyés ici ; c'est l'ange gardien de mon église qui vous a conduits chez moi. Allons ! Messieurs les vicaires, allons annoncer que deux religieux Franciscains commenceront dès après-demain les instructions du Jubilé. »

Et, nonobstant les protestations réitérées des Pères, Monsieur le curé et ses vicaires sortirent pour aller avertir les paroissiens.

« Que faire ? se demandèrent alors les Pères l'un à

l'autre. Aller plus loin ? Impossible : la nuit arrive, ce serait de la dernière imprudence de continuer notre marche la nuit dans la glace, fatigués comme nous le sommes. L'affaire où nous voilà engagés est aussi inattendue qu'extraordinaire. Nul doute, Dieu le veut ainsi ; c'est lui qui en a ainsi disposé. Nous n'avons qu'à nous soumettre, en espérant que Monsieur le curé de Mers, que nous allons informer de tout ceci, voudra bien se résigner à son tour à attendre. »

La mission de Bapaume commença en effet au jour annoncé, mais d'abord sous de tristes présages.

La ville de Bapaume compte environ cinq mille habitants. En ce moment, elle se trouvait divisée en deux factions. Comme il arrive d'ordinaire, chacune se croyait dans son droit. Comment convertir en si peu de jours des gens ameutés les uns contre les autres ? Comment réconcilier ceux que la haine et l'amour-propre divisaient ainsi ?

La mission ne réussit qu'à moitié. Deux mille cinq cents âmes seulement se présentèrent à la confession et à la communion.

C'est de Bapaume que le R. P. Aréso envoya aux religieux de sa Province une circulaire [1] dans laquelle il disait : « On nous désire partout ; on aime la simplicité, la pauvreté de vie des Franciscains, et tout cela prouve le grand bien que notre Ordre est appelé à faire en France ».

Les insuccès extérieurs ne décourageaient en effet nullement le vénérable restaurateur.

De Bapaume, les missionnaires rentrèrent au couvent d'Amiens, se fiant à la Providence divine, pauvres, à pied, comme ils en étaient partis, mais ayant recueilli des gerbes de mérites pour le ciel [2].

Le temps passé à cette œuvre inattendue de Bapaume et

1 Circulaire n° 7, du 16 février 1855.
2 Mémoire manuscrit, pp. 9-12.

d'autres promesses faites ailleurs obligèrent le P. Aréso à faire prêcher la mission de Mers par d'autres de ses religieux.

Il prit alors son cher Père Jean-Baptiste pour secrétaire et compagnon de ses travaux, et ils descendirent ensemble vers Limoges, où depuis quelques mois, sur la demande de Mgr Buissas, évêque de ce diocèse, une troisième fondation avait été faite dans la ville épiscopale.

Il n'y avait que quelques mois que ce couvent existait, et les demandes de prédication affluaient.

Le curé de Rochechouart avait fait demander par l'évêché un ou deux prédicateurs pour les deux dernières semaines du Carême de 1855.

Le P. Aréso se chargea d'évangéliser cette ville avec le Père Jean-Baptiste. Ils partirent ensemble de Limoges [1], et firent le voyage à pied comme toujours, *sine sacco, sine pera, sine argento, ope divina freti :* ils trouvèrent partout l'hospitalité, quelquefois pourtant après avoir éprouvé des refus. Les Révérends Pères étaient d'avis que l'on gagne plus d'âmes pour le ciel par le bon exemple que par la prédication, et ils ne se trompaient pas [2]. Ils récitaient, chemin faisant, tantôt l'Office divin, tantôt le chapelet ou la Couronne franciscaine, ou bien ils lisaient un livre spirituel, ou méditaient en silence et recueillis. Parfois ils entretenaient des conversations édifiantes ; souvent ils regardaient et contemplaient les merveilles de la nature, afin d'en tirer de saintes pensées et de louer le Créateur.

1 L'auteur de la Vie du P. Aréso, d'après des notes du Père Jean-Baptiste, que nous n'avons retrouvées nulle part, dit que cette station fut ouverte par le Père Jean-Baptiste seul. Le P. Aréso, retenu au couvent par la fièvre, suite de fatigue et d'épuisement, ne serait arrivé que plus tard. Il y a sûrement confusion avec quelque autre mission ; le mémoire manuscrit, autographe du P. Aréso, est formel, page 13.

2 On connaît la *leçon de choses* que saint François aimait à donner, par exemple le sermon silencieux qu'il alla prêcher dans les rues d'Assise avec un novice rentrant au couvent, sans avoir proféré une seule parole.

De la sorte, les missionnaires arrivèrent à Rochechouart pour la mission. Ils annoncèrent Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Elle réussit à merveille : les pécheurs revenaient au bon Dieu. Une multitude, de tous les rangs de la société, remplissait chaque jour l'église, avide d'entendre la parole des missionnaires. Paysans, dames, messieurs, accouraient au tribunal de la pénitence. La communion générale du jeudi saint, celle du jour de Pâques et encore du lundi furent de touchants et magnifiques spectacles. Beaucoup d'âmes dévoyées qui avaient abandonné la pratique des sacrements, et quelques-unes, jusqu'au chemin de l'église, rentrèrent dans la bonne voie et consolèrent le cœur de leur pasteur. Ce digne prêtre était ravi, et, sur-le-champ, il réclama le ministère des missionnaires Franciscains pour une mission plus complète, fixée à l'année suivante.

Le mardi de Pâques, le P. Aréso et le Père Jean-Baptiste quittèrent Rochechouart, et, malgré une pluie battante, ils prirent la route de Nexon. Dans une halte à Saint-Laurent, Monsieur le curé leur offrit généreusement à dîner. Après le repas, bien que la pluie tombât encore avec abondance, ils voulurent poursuivre leur route jusqu'à Sereilhac, où ils pensaient passer la nuit. Ils eurent beaucoup à souffrir de cette grosse pluie, qui leur fouettait le visage et les jambes, « Dieu sait comme, » selon l'expression du Père Jean-Baptiste.

Ils furent mouillés jusqu'aux os et leurs pieds s'enfonçaient dans la boue ; la nuit venait ; il y avait encore deux kilomètres avant d'arriver à Sereilhac. « Bon ! s'écrie le Père Jean-Baptiste, voilà un commencement de joie parfaite ! »

Arrivés au village, les missionnaires allèrent demander un gîte à Monsieur le curé. Ils frappent à la porte du presbytère. La servante ouvre et se retire aussitôt épouvantée, en poussant un grand cri et laissant dehors nos

voyageurs à la pluie battante. « Bon ! reprit le Père Jean-Baptiste, second degré de la joie parfaite. »

Pendant ce temps, la servante disait à Monsieur le curé que deux individus habillés d'une manière étrange étaient à la porte, que c'étaient probablement des voleurs, qu'il fallait bien se garder d'aller ouvrir une seconde fois.

Le bon curé aurait partagé les mêmes craintes, si sa charité n'avait pas été plus grande que la peur. Il descend, ouvre la porte avec beaucoup de précautions, et, reconnaissant le P. Aréso qu'il avait vu à Limoges, il se jette dans les bras des Pères :

« Pauvres Pères, dit-il, soyez les bienvenus. — Quel malheur ! » s'écrie le Père Jean-Baptiste.

Cette exclamation surprend Monsieur le curé : il veut en avoir l'explication. « Ah ! c'est que nous avons manqué le troisième degré de la joie parfaite. — Comment ? Je ne comprends pas. »

Il fallut alors raconter le trait des *Fioretti* de la vie du séraphique Père saint François [1].

Ce bon curé de Sereilhac reçut les missionnaires avec une charité toute fraternelle. Ils passèrent la nuit chez lui. Le lendemain, ils partirent vers neuf heures du matin et arrivèrent à Nexon à midi.

Le temps était devenu très beau et les gens du pays en profitaient pour se livrer aux travaux des champs. Ce fut un obstacle au bien qu'eût pu produire une mission de deux semaines. Le dimanche, l'auditoire était nombreux, mais pendant la semaine il n'y avait que très peu de monde. Les confessions et les communions furent rares, et cette mission ne donna pas de consolations aux enfants de Saint-François.

« Mais, disait le P. Aréso, le missionnaire recevra sa récompense selon son travail ; alors même qu'il ne peut

[1] Voir l'Appendice E.

voir le succès de ses efforts, il a, sans nul doute, déposé dans plus d'une âme un germe de salut. Le soleil de la grâce fera fructifier ce germe, et un autre missionnaire viendra plus tard cueillir ce que le premier avait semé. »

« Les deux Pères rentrèrent sans découragement dans leur cellule, en chantant, dit le P. Aréso : *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos*[1]. »

Comme tout cela respire un parfum évangélique !

[1] *Ps.* CXXV, 6. — Mémoire manuscrit, pp. 13-16.

CHAPITRE IX

Encore l'ouvrier évangélique.

(1856-1860.)

NOUVELLES ŒUVRES APOSTOLIQUES. — VISITES AU TIERS-ORDRE. — UNE AUMONE SPIRITUELLE. — AU BUFFET D'AGEN. — DÉFINITEUR DE LA PROVINCE. — MISSIONS DE BOLBEC ET DE LILLEBONNE. — REPAS DÉLICIEUX. — MISSION DU GRAND-QUÉVILLY. — GÉNÉREUSE HOSPITALITÉ RÉCOMPENSÉE. — PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DU REFUGE. — DEUX PAUVRES OUVRIÈRES CHARITABLES. — MISSIONS D'ALLOUVILLE ET DE VALLIQUERVILLE. — TOURNÉE EN LIMOUSIN : DOMPS, SAINTE-ANNE, SUSSAC. — UN AUTRE JEAN-BAPTISTE. — MISSION DE MOËZE.

Misit me Christus evangelizare. — Le Seigneur m'a envoyé pour évangéliser. (I *Cor.*, I, 17.)

La période des courses apostoliques que nous venons de parcourir a un cachet tout particulier. C'est le restaurateur des Franciscains formant au labeur des missions son cher auxiliaire et compagnon, le Père Jean-Baptiste, travaillant avec lui, lui enseignant à voler de ses propres ailes. Dans la suite, nous les trouverons plus rarement côte à côte.

De Limoges, après la mission de Nexon, ils allèrent à Saint-Palais ; c'était en avril 1855. Que fit le Père Jean-Baptiste jusqu'au mois d'août de cette même année ? Sans doute il s'occupa à d'autres œuvres apostoliques. Le 16 août 1855, une obédience du P. Aréso l'envoyait au couvent d'Amiens, probablement encore pour prêcher dans le pays une série de missions.

Le pieux restaurateur devait partir, quelques mois

après, pour assister au Chapitre général de l'Ordre, convoqué à Rome pour la fête de la Pentecôte, en mai 1856. Il ne pouvait prendre avec lui le Père Jean-Baptiste, ouvrier trop utile et précieux pour les missions. Il emmena le Fr. Louis, de Saint-Etienne, comme *socius*.

Le Père Jean-Baptiste alla faire alors quelques visites aux Fraternités du Tiers-Ordre qui se réorganisaient dans le diocèse de Carcassonne. En arrivant à Caunes, qu'il devait édifier par sa modestie et ses autres vertus religieuses, il fut accosté, à l'entrée de la ville, par un mendiant lui demandant l'aumône. « Mon ami, répondit le Père, je ne puis rien vous donner parce que je suis pauvre comme vous ; mais je vais réciter pour vous un *Ave Maria,* afin que vous receviez bientôt l'aumône. » Le pauvre s'estima plus heureux d'entendre cette parole bienveillante que de recevoir une aumône abondante. C'était, il est vrai, un excellent chrétien. Il voulut servir la Messe du Père Jean-Baptiste tout le temps que celui-ci passa dans la paroisse de Caunes.

Dans ce même voyage, le Père, bien que devant rester une journée entière en wagon, était parti de Bordeaux sans prendre aucune provision. Arrivé vers midi à la gare d'Agen, il alla au buffet demander par charité un peu de nourriture. Le maître du buffet fut très bon pour lui, mais lui témoigna sa surprise de le voir agir de la sorte. « Le P. Lacordaire, lui dit-il, ne faisait pas ainsi, mais prenait son repas dans les mêmes conditions que les autres voyageurs. » — « Pour le R. P. Lacordaire, c'est différent, répondit le Père Jean-Baptiste ; c'est un illustre prédicateur, supérieur d'un Ordre très connu. Il est obligé de beaucoup voyager, et alors les précautions qu'il prend sont nécessaires à sa santé et au bien des âmes. Mais moi, je ne suis qu'un pauvre religieux, et je puis me contenter d'un morceau de pain. »

Dans cette même année 1856, pendant que le Père Jean-

Baptiste était au couvent de Limoges, Mgr Buissas, évêque de ce diocèse, gravement malade, l'appelait à son lit de mort. Il voulait, à ce moment suprême, recevoir les consolations de l'humble religieux ; il voulait s'appuyer sur ses vertus au moment de rendre compte des années de son pontificat. L'évêque jugeait comme le peuple ; il appréciait le fils de François d'Assise à la lumière de la croix [1].

Pendant ce temps, avons-nous dit, le vénéré Père Aréso était en route pour Rome. Durant le Chapitre il fit approuver les statuts qu'il avait composés pour la Province en formation. A peine rentré en France, il reçut un décret du Révérendissime Père Général le déchargeant du commissariat de Terre sainte et ne lui laissant plus que le soin des religieux. On lui donnait quatre Définiteurs comme conseillers, parmi lesquels était le Père Jean-Baptiste de Beauvais. Le P. Aréso, à Rome, avait dû faire connaître aux supérieurs majeurs la valeur et la sainteté de ce religieux, car il n'est pas en usage de confier l'une des premières charges d'une Province à un religieux deux ans et demi à peine après son noviciat.

Ce décret était du 26 juin 1856, et, le 25 août suivant, avait lieu à Saint-Palais la première congrégation capitulaire, à laquelle le R. P. Jean-Baptiste se rendit en qualité de Définiteur. Il y fut élu secrétaire de la Province ; jusque-là, il n'était que le secrétaire particulier du restaurateur. Mais le P. Aréso ne pouvait se résoudre à immobiliser dans un travail de bureau, bien qu'important, un missionnaire dont les premières années d'apostolat avaient été si fructueuses. Il l'envoya à Bolbec, en Normandie.

Dans cette ville de dix mille habitants, le Père Jean-Baptiste prêcha avec le P. Bernard d'Orléans une grande mission qui fit une impression profonde et opéra beaucoup de bien.

1 *Année Franciscaine,* septembre 1866.

D'après tous les témoignages, cette mission de Bolbec paraît avoir été la plus belle et la plus fructueuse qu'ait jamais prêchée le Père Jean-Baptiste.

Un ami de l'Ordre séraphique [1] voulut en garder le souvenir. Il composa une notice dont nous devons faire quelques citations [2].

L'auteur ne se contente pas de raconter quelques faits édifiants. Etonné et ravi des merveilles de grâce que deux pauvres moines ont produites sous ses yeux, il recherche le secret de leur action si puissante, il analyse les éléments d'une mission franciscaine et fait ressortir le caractère particulier et le génie propre de l'apostolat des enfants du Patriarche d'Assise.

Nous voyons aussi d'après cette notice que, dans cette mission, les PP. Jean-Baptiste et Bernard employèrent la méthode du P. Aréso, que le restaurateur a développée dans son *Manuel du missionnaire* et qui fut jadis celle de saint Liguori et de saint Léonard de Port-Maurice.

« Quand les bons fidèles de Bolbec, dit-il, déjà émus et saisis au premier aspect de la vie crucifiée de leurs saints missionnaires, eurent connu le généreux motif qui la leur avait fait embrasser ; quand ils eurent compris qu'ils avaient épousé la pauvreté et la souffrance volontaires, non seulement pour travailler plus efficacement au salut des âmes, mais encore pour les soulager et les consoler dans leurs maux terrestres, pour leur rendre plus léger le fardeau de leur pénible existence, ce ne fut plus seulement une simple affection, forme familière et naïve de l'admiration populaire, qu'ils éprouvèrent pour eux, mais une sympathie ardente, un enthousiasme plein de tendresse.....

« Si la prédication n'est pas, comme plusieurs le croient

1 M. l'abbé Papleuré, alors vicaire à Bolbec.

2 *Les Franciscains à Bolbec*, ou notice sur la mission donnée par les Révérends Pères Franciscains. Rouen, chez Fleury, libraire ; Bolbec, chez Valin, imprimeur.

faussement, l'unique élément du succès d'une mission, il faut reconnaître qu'elle en est un des principaux, surtout lorsqu'une grande effusion de grâces de la part de Dieu, la grande popularité des prédicateurs, la nature de leur éloquence et le choix de leurs sujets, les exercices qui précèdent et suivent les sermons, donnent à cette prédication une puissance à laquelle rien ne résiste, pas même les cèdres du Liban, c'est-à-dire les pécheurs les plus endurcis et les plus superbes. Telle a été parmi nous la prédication franciscaine.....

« La plus puissante des paroles humaines, la plus capable de persuader et d'entraîner les cœurs, est celle qui tombe des lèvres de l'amour et du dévouement. L'éloquence des Révérends Pères était de nature à captiver tous les cœurs, soutenue par la popularité et la sympathie qu'ils surent conquérir dès le premier jour. Elle était en elle-même telle que le peuple la veut et la recherche, l'écoute et l'aime : l'élan d'une âme passionnée pour Dieu et qui veut communiquer sa passion à ceux qui l'entendent, d'une âme aimante et dévouée qui, émue du danger de ses frères, pousse le cri d'alarme pour les arracher à l'abîme.....

« Le choix des sujets s'unissait encore à l'éloquence et à la popularité des prédicateurs, pour rendre plus efficace la parole franciscaine ; car les Révérends Pères ont traité les sujets les plus importants de la religion, les plus propres à frapper les esprits et à impressionner les cœurs, tels que le salut, la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité, la Passion, les stations du Chemin de la Croix, l'effusion du sang de Jésus-Christ, et autres semblables.

« Enfin, la parole des bons Pères trouvait un auxiliaire dans les exercices qui en précédaient et suivaient l'audition. »

L'auteur de la notice ajoute :

« Après la prédication des missionnaires, rien n'a plus

contribué que leurs exemples et leurs prières au succès de la mission.....

« L'admirable vie de ces enfants de Saint-François, où brillaient, à travers les plus effrayantes austérités, les plus aimables attraits, était, s'il en fut jamais, une vie édifiante, capable de produire, de créer des sentiments nouveaux, des mœurs nouvelles, dans la vie de ceux qui en étaient témoins.....

« Les Pères consacraient à la prière tout le temps que les travaux de la missîon leur laissaient libre.....

« Les soins qu'ils donnèrent aux enfants et les cérémonies qu'ils organisèrent pour les morts, aidèrent également beaucoup au succès.

« Dès les premiers jours, les missionnaires réunirent les enfants à l'église ; puis ils leur parlèrent dans l'intimité du confessionnal ; enfin ils en firent auprès de leur famille de petits apôtres en les exhortant à bien prier pour leurs parents et en leur enseignant certaines petites industries pour gagner leur cœur et les ramener au bon Dieu.

« Les derniers jours de cette première semaine furent consacrés aux morts, en faveur desquels on organisa de pompeuses cérémonies : services, offices des défunts, procession au cimetière.

« Ces cérémonies funèbres, utiles aux défunts, servirent aussi aux vivants : elles firent impression aux pécheurs, leur montrant la misère des choses humaines, les ramenant à la pensée des vrais biens..... »

Voici maintenant d'après la notice le sommaire des résultats vraiment magnifiques de « l'immortelle mission de Bolbec », comme l'appelait le P. Bernard :

« Une ville industrielle de dix mille âmes agitée, pendant trois semaines, d'une préoccupation plus forte que son commerce et ses travaux ; les habitants de tout sexe, de toute condition, de tout âge, se disputant la place autour de la chaire évangélique, où deux pauvres religieux

annonçaient la parole de Dieu ; les âmes pieuses de la paroisse affermies dans la paix de la conscience, ranimées dans l'esprit de ferveur et de sacrifice, s'affiliant, par le Tiers-Ordre, à la famille séraphique, éprises d'un saint zèle pour le salut de leurs frères en Jésus-Christ, exerçant à l'égard de leurs parents, de leurs amis, un ardent et fécond apostolat ; presque tous les pécheurs changeant de conduite, de mœurs, de vie : plusieurs protestants abjurant l'hérésie ; les tribunaux de la pénitence assiégés jour et nuit par une foule immense ; la table sainte comptant ses convives, chaque jour, par centaines, et, chaque dimanche, par milliers ; enfin, les Révérends Pères Franciscains, instruments des miséricordes divines, recevant, sans préjudice de celle que Dieu leur réserve, une récompense terrestre dans les témoignages expressifs et réitérés de tout un peuple. »

En 1858, le Père Jean-Baptiste alla avec le P. Aréso prêcher à Lillebonne, près de-Bolbec. Bientôt après le P. Jean de Saint-Etienne vint aussi pour s'adjoindre à eux. Le P. Aréso nous a laissé le récit de cette mission et du voyage tout franciscain qui la précéda.

« On était au mois de septembre de l'année 1858. Les PP. Aréso et Jean-Baptiste partirent du couvent d'Amiens pour la mission de Lillebonne. Le troisième jour, les deux missionnaires arrivèrent à onze heures du matin dans une paroisse du diocèse de Rouen, desservie par un curé et un vicaire. Ils se rendirent au presbytère pour demander l'hospitalité à Monsieur le curé, se reposer un peu de leurs fatigues et prendre quelque nourriture, ayant l'intention de continuer leur voyage dans l'après-midi. Il n'y avait là que la domestique, qui s'empressa de répondre que Monsieur le curé n'était pas à la maison et qu'elle avait l'ordre de ne recevoir personne en son absence. Les Pères lui dirent :

« Mais laissez-nous au moins entrer dans le corridor

pour nous asseoir ; et si vous n'avez pas autre chose dont vous puissiez disposer, donnez-nous, s'il vous plaît, un morceau de pain, puis nous partirons. Nous sommes à jeun ; nous avons fait ce matin quatre lieues, et nous voudrions en faire encore autant ce soir ; ainsi vous voyez qu'il nous sera difficile de faire un si long voyage sans prendre quelque nourriture. D'ailleurs, soyez bien persuadée que Monsieur le curé ne peut trouver mauvais que vous offriez un peu de pain à deux pauvres missionnaires. Ne craignez donc pas, ma fille, nous sommes deux missionnaires Franciscains du couvent d'Amiens, qui allons à Lillebonne prêcher une mission.

« Cette pauvre fille pleurait presque de compassion, mais elle n'osait pas pourtant donner le pain qu'on lui demandait.

« Le Père Jean-Baptiste eut alors l'idée de s'informer si la paroisse possédait un vicaire.

« Oui, lui répondit-on, et sur-le-champ les Pères se rendirent chez lui, suivis d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants venus pour voir les deux missionnaires.

« A leur arrivée chez le vicaire, la domestique, qui se trouvait à la porte, dit aux Pères :

« Je ne puis vous recevoir ; je n'ai pas même un siège à vous offrir ; voyez, tout est emballé pour aller chez moi, car Monsieur le vicaire est parti hier pour le séminaire des Missions étrangères, à Paris, et il ne doit pas revenir.

« Comme il y avait tout près de la porte un gros morceau de bois, sur lequel l'on pouvait s'asseoir assez commodément, les Pères lui dirent :

« Ma fille, permettez-nous du moins de nous asseoir sur ce bois ; nous sommes épuisés de fatigue et de faim.

« La domestique eut pitié des missionnaires et commanda aussitôt à une femme d'aller acheter deux livres de

pain et un peu de fromage. Une femme qui était présente, ne dit rien, mais elle courut chez elle et revint apportant une bouteille de cidre. Une autre femme, touchée aussi de compassion, alla chez elle faire cuire deux œufs à la coque, qu'elle apporta ensuite ; mais, par malheur, les ayant cassés en chemin, elle arriva, toute honteuse, osant à peine présenter aux Pères ces œufs qu'elle s'était hâtée d'aller leur préparer. Les missionnaires s'aperçurent bien vite de son embarras, et lui dirent :

« Qu'avez-vous, pauvre femme ? — Je vous apportais deux œufs cuits à la coque, répondit-elle, mais voilà qu'en chemin je les ai cassés, et je n'ose vous les présenter ainsi. — Que cela ne vous en empêche pas, ma bonne femme, et veuillez nous les donner ; nous les mangerons quand même.

« De leur propre aveu, les deux religieux firent, ce jour-là, le plus délicieux repas qu'ils eussent jamais fait. Touchés des soins dont la divine Providence se plaisait à entourer ses serviteurs, l'on vit des larmes de reconnaissance mouiller leur visage.

« ..... Les missionnaires rendirent grâces à Dieu et promirent à ces pauvres femmes qu'ils ne les oublieraient jamais dans leurs prières ; puis ils partirent pour Lillebonne [1]. »

Lillebonne est une grosse bourgade manufacturière, à huit kilomètres de Bolbec. Elle avait gardé le souvenir des fruits abondants de grâce et de salut qui avaient marqué le passage des Révérends Pères dans cette ville. Une sorte de résistance calculée s'organisait sourdement à l'approche de la mission. Les Franciscains ne feront pas chez nous ce qu'ils ont fait à Bolbec, disaient les uns. Nous avons bien assez de nos prêtres, disaient les autres ; pourquoi ceux-là ? C'était bon pour Bolbec, ajoutaient les plus

1 *Le Père Aréso* par de Surrel de Saint-Julien, pp. 164-167.

avancés ; il se trouve là, parmi la population, un grand nombre de personnes dévotes qui ont donné l'exemple ; rien de tout cela chez nous. Ces bons Messieurs vont se donner beaucoup de mal pour rien. Peut-être le Père Jean-Baptiste eut-il connaissance de cette rage de l'enfer, car, au couvent, en se préparant à cette mission, il avait maltraité son corps plus que de coutume par de rudes disciplines [1].

Les Pères missionnaires, devançant d'un jour l'époque fixée pour leur arrivée, entrèrent à Lillebonne le lundi au soir. Le bruit s'en répandit aussitôt. Ils sont arrivés ; ils viennent d'entrer chez Monsieur le curé; ils sont deux! A la sortie des ateliers, tous les ouvriers apprennent et se communiquent la nouvelle, et, le lendemain, l'église se trouva de moitié trop petite pour contenir l'affluence qui s'y pressait. Comme cela avait eu lieu à Bolbec, on était accouru des campagnes voisines, de sorte que les hôteliers manquaient de place pour les voitures. En même temps, deux services d'omnibus furent organisés entre Bolbec et Lillebonne pendant toute la durée de la mission. L'église une fois remplie, le zèle ne fit pas défaut. Il fallait à tout prix entendre la bonne parole ; alors on s'accrochait, comme on pouvait, aux anfractuosités des pierres, pour se hisser jusqu'à la hauteur des croisées, afin de saisir au moins quelques paroles.

Une si subite correspondance au zèle des apôtres ne resta pas sans fruit. Dès le mercredi, les confessions commencèrent pour se prolonger bien avant dans la nuit.

Conformément au règlement des missions, les Pères, avant l'exercice du soir, quittaient le confessionnal et se rendaient à la maison de Monsieur le curé, qui, à son tour, allait au presbytère, revêtu du surplis et accompagné des acolythes. Les missionnaires donnaient à Monsieur le curé

1 Témoignage de D. Gabriel-Marie Chatard, Chartreux.

le crucifix, au sacristain la bannière de la très sainte Vierge, et aussitôt tous s'acheminaient en procession vers l'église, chantant des cantiques en rapport avec le sermon qu'on devait prêcher. Les fidèles qui entendaient le chant des cantiques, la sonnette des missionnaires et les cloches de la paroisse sonnant à toute volée, quittaient leurs travaux et arrivaient en foule écouter la parole de Dieu avec grand silence et respect. L'exercice achevé, les missionnaires donnaient la bénédiction avec le crucifix ou bien avec le très saint Sacrement [1].

Le courant de piété était établi ; il gagnait partout ; les ouvriers venaient en foule. Les maîtres, les contre-maîtres des fabriques s'apercevaient d'un changement prononcé dans leurs ouvriers, et quoique pour la plupart ils ne fussent pas catholiques, ils favorisaient l'œuvre de la grâce en permettant à tous ceux qui voulaient se confesser d'interrompre leur travail.

« Pendant la durée des trois semaines de mission, disait un directeur, je n'ai presque pas eu d'ordres à donner ; jamais de réprimandes ; tout allait, selon notre expression, comme sur des roulettes. C'est étonnant comme ça vous change les hommes et les femmes ; je ne m'y reconnais plus. Les Franciscains devraient bien toujours rester ; j'économiserais tous mes surveillants, et je ferais un tiers plus d'ouvrage. »

Bolbec avait trop bon souvenir du Père Jean-Baptiste pour lui permettre un instant de repos pendant la mission de Lillebonne ; il n'y a pas d'exagération à dire qu'il revit tous ceux qu'il avait ramenés à Dieu.

Un autre caractère de cette mission, c'est qu'elle a fait revivre dans le pays, et peut-être dans le diocèse, le Tiers-

1 La congrégation définitoriale, tenue à Limoges par le R. P. Aréso le 13 juin précédent, avait tracé, pour la Province naissante, un plan d'études et un règlement pour les missions. Plus tard, en 1864, le R. P. Aréso composa son *Manuel des missionnaires Franciscains*, qui fut hautement apprécié et loué à Rome.

Ordre de Saint-François. Il n'en avait été nullement question à Bolbec ; il n'en fut pas parlé non plus à Lillebonne, et cependant, chaque jour, une ou plusieurs personnes, venues exprès de Bolbec ou du voisinage, demandaient le saint habit [1].

La mission de Lillebonne produisit les fruits les plus abondants. Elle fut vraiment, comme le Père Jean-Baptiste l'écrivit sur le registre du couvent d'Amiens, « la seconde édition de la mission de Bolbec, qui l'avait si bien préparée ».

Des milliers de fidèles se réconcilièrent avec le bon Dieu au tribunal de la pénitence et reçurent la sainte Communion [2].

La mission de Lillebonne terminée, les missionnaires partirent pour la paroisse du Grand-Quévilly, près de Rouen. Le lendemain du départ, ils arrivèrent, à l'entrée de la nuit, au village de Cauteleux, sur la Seine. Cette fois encore, Monsieur le curé était absent. La domestique timide n'osait pas, sans ordre, recevoir les Pères missionnaires, et ils allaient se retirer lorsqu'un ancien directeur de fabrique de Rouen, qui vivait retiré à Cauteleux, se sentit touché de compassion en les voyant passer, s'approcha avec un air de bonté et leur dit :

« Qui êtes-vous donc, mes bons Messieurs, pour voyager de la sorte, si pauvrement vêtus? — Nous sommes, répondirent les Pères, des religieux Franciscains du couvent d'Amiens. — Mais, répliqua le fabricant, le chemin par lequel vous êtes arrivés ici, n'est pas le chemin d'Amiens. — Il est vrai, Monsieur; mais nous venons de Lillebonne, où nous avons prêché une mission. — Et où allez-vous maintenant, je vous prie? — Nous allons prêcher une autre mission au Grand-Quévilly, que vous voyez de l'autre côté de la Seine. — En ce cas, Messieurs, comme

[1] *Année Franciscaine*, avril 1863.
[2] Mémoire manuscrit du P. Aréso, p. 22.

il ne vous est pas possible de vous y rendre ce soir, venez chez moi, je vous donnerai l'hospitalité pour la nuit. »

Les missionnaires ne pouvaient refuser un accueil aussi cordial, et acceptèrent son invitation. Ils étaient à table lorsque le curé de la paroisse arriva et voulut absolument les avoir chez lui.

« Le fabricant consentit, non toutefois sans leur témoigner le regret qu'il avait de les voir partir. Mais, aux yeux de celui qui règne dans le ciel et qui voit tout ce qu'on fait pour les pauvres serviteurs, cette œuvre de charité ne devait pas rester sans récompense. Ainsi elle lui a valu, je le crois, le salut de son âme. La vue de ces religieux, prêtres et missionnaires, voyageant à pied, sans argent, demandant l'hospitalité sur leur route, et cela dans le seul but de gagner des âmes pour le ciel, le mettait hors de lui.

« Ces hommes, se disait-il, pouvaient être curés, jouir d'une rente et vivre en quelque sorte à leur aise. Pourquoi donc ont-ils entrepris une vie si pauvre, si pénible, si austère, si contraire à notre amour-propre, à notre orgueil? Assurément, nous ne pouvons pas dire qu'ils cherchent l'argent, puisqu'ils n'en reçoivent pas, ni les biens temporels, puisqu'ils ne peuvent point posséder, ni les commodités de la vie, puisqu'ils les méprisent. »

Ces pensées absorbaient cet homme. Lorsque la mission du Grand-Quévilly fut ouverte, on le vit souvent passer la Seine en bâteau pour aller entendre les missionnaires. Il se convertit sincèrement, et quelques années après il faisait une sainte mort.

La mission du Grand-Quévilly ne réussit qu'à moitié. Cependant le curé en fut satisfait, car il ne s'attendait pas à une si nombreuse communion générale dans un pays où les maximes impies et immorales avaient causé beaucoup de ravages.

Le jour du départ des missionnaires étant arrivé, le Père Jean-Baptiste prit la résolution d'aller célébrer la sainte

Messe à Notre-Dame du Refuge, sanctuaire célèbre à Rouen et dans tout le pays. La chapelle, magnifique, est bâtie sur une colline qui s'élève au bord de la Seine. Les habitants du Grand-Quévilly, apprenant que les missionnaires, accompagnés de Monsieur le curé, y allaient le lendemain, résolurent en grand nombre d'être de la partie. En effet, au départ, les Pères se virent entourés par plus de deux cents personnes de tout âge et de toute condition, qui ne voulurent pas les quitter jusqu'au sanctuaire de la Vierge. Passant par un des quartiers de Rouen, avant d'arriver à la Seine, ils firent la rencontre des ouvriers qui se rendaient aux fabriques; plusieurs déjeunaient en marchant. Une ouvrière qui prenait ainsi sa réfection matinale, voyant les Pères passer près d'elle, s'avance vers eux avec un gros morceau de pain et de fromage à la main et leur dit :

« Vous n'avez point déjeuné aujourd'hui sans doute ; tenez, j'ai assez mangé. — Pauvre fille, répondirent les Pères, nous allons dire la sainte Messe à Notre-Dame du Refuge ; nous vous remercions de votre charité ; continuez à manger votre pain. »

Une autre ouvrière, qui avait vu les missionnaires refuser le pain qu'on leur présentait, s'avança avec un franc à la main et leur dit :

« Prenez cette pièce, c'est ma journée, je n'en ai pas besoin aujourd'hui ; avec cet argent vous pourrez manger un morceau de pain, après que vous aurez dit vos Messes. — Merci, répondirent les Pères, nous ne pouvons pas recevoir d'argent ; gardez pour vous le peu que vous avez ; vous en avez bien plus besoin que nous. Au reste, quant à nous, soyez tranquille, la divine Providence y pourvoira. »

Ces deux actes de charité, faits en pleine rue, touchèrent les cœurs des missionnaires, et ils ne les oublièrent jamais.

Arrivés au sanctuaire de la Vierge, après avoir dit la sainte Messe, les Pères donnèrent la bénédiction à tous les assistants et se rendirent chez un bienfaiteur à Rouen, qui

leur avait préparé le déjeuner. Ainsi se termina le pieux pèlerinage et la mission du Grand-Quévilly [1].

Les premiers jours de novembre 1859, le Père Jean-Baptiste, accompagné du P. Jean de Saint-Etienne, arriva à Allouville. Pendant quinze jours, les missionnaires n'eurent pas un instant de repos ; mais ils furent bien récompensés de leurs fatigues par les fruits que produisit la parole de Dieu. On ne put compter les communions, tant elles furent nombreuses, car beaucoup de fidèles des paroisses voisines étaient venus suivre les exercices de la mission. A la fête de Pâques suivante, aucune personne en âge de communier dans Allouville ne manqua de s'approcher de la Table sainte.

D'Allouville, les Pères se rendirent à Valliquerville. Deux jours leur suffirent pour se remettre en état d'affronter de nouvelles fatigues. Encore se reposèrent-ils à peine pendant ces deux jours. Dès six heures du matin, ils étaient à l'église pour y célébrer la Messe ; puis ils se retiraient dans leur chambre pour étudier quelques moments et retournaient près du Saint-Sacrement, qu'ils adoraient jusqu'à midi. Après le dîner, leur unique repas, car ils ne faisaient le soir qu'une légère collation, ils récitaient le bréviaire à l'église et suivaient ensuite l'attrait de leur dévotion. Combien fut édifiante en particulier la conduite du Père Jean-Baptiste ! Depuis trois heures jusqu'à huit heures du soir, sa prière était continuelle. On le voyait tantôt prier devant le tabernacle, les bras en croix et immobile comme une statue, tantôt, prosterné la face contre terre devant l'image de Marie, ou bien assis sur un des degrés de la chaire faisant face à l'autel de la sainte Vierge, se livrer, pendant des heures, à la contemplation.

Le jour suivant, les Pères visitèrent l'école, et le Père Jean-Baptiste dit aux enfants avec une simplicité char-

1 Mémoire du P. Aréso sur quelques voyages apostoliques, pp. 21-26.

mante : « Nous voilà venus, mes chers enfants, pour vous parler du bon Dieu pendant quinze jours. Oh ! que ce sera beau ! Vous, mes petits enfants, vous nous aiderez ; oui, vous serez aussi des missionnaires, vous direz à vos parents : Papa ! maman ! nous avons vu les missionnaires ; ce sont des hommes qui marchent nu-pieds, avec une corde autour du corps ; ils n'ont pas l'air méchant ! — Et puis vous prierez pour vos bons parents, et vous direz un *Ave Maria* pour leur conversion. »

Cette visite se termina par la bénédiction que les Pères donnèrent aux enfants [1].

C'était le jeudi 24 novembre, poursuit le chroniqueur, que commençaient les exercices de la mission. A six heures du soir, le son des cloches appelait les fidèles à l'église ; mais beaucoup étaient venus déjà par avance et garnissaient les bancs des basses nefs, pendant que le chœur se remplissait. Depuis, l'affluence ne fit que croître, et l'on se retirait, chaque jour, profondément ému par les instructions, en même temps que charmé par les cantiques que chantaient cinquante jeunes filles et que reprenait la masse de plus de trois cents hommes groupés dans le chœur.

Le premier dimanche de l'Avent, troisième jour de la mission, les Pères réunirent tous les enfants de la paroisse pour les bénir. Ce fut un spectacle charmant. Les plus grands étaient assemblés dans le chœur, en ordre et en silence ; et plus loin, dans les bras de leurs mères, les plus jeunes avec leur belle toilette. Après la Messe, ils furent bénis solennellement ; puis un petit garçon et une petite fille, tenant un cierge à la main, récitèrent un acte de consécration à la sainte Vierge. Enfin tous les enfants reçurent une médaille comme souvenir.

L'après-midi, avait lieu une cérémonie bien différente, la bénédiction des morts. Après les Vêpres des défunts, le

[1] *Année Franciscaine*, mars 1863, pp. 37, 38.

clergé se rendit en procession au cimetière ; le Père Jean-Baptiste, par un sentiment d'humilité, avait voulu se mêler à la foule des hommes, et son extérieur recueilli était une prédication bien éloquente [1].

Chacun s'étant rangé autour de la croix du cimetière, le P. Jean de Saint-Etienne, qui venait de prêcher à l'église, parla encore en plein air. Son sermon fit une impression profonde qu'augmentait le spectacle funèbre de tombeaux.

Dès ce jour-là, les Pères firent de longues séances au confessionnal, et le lendemain, à la Messe solennelle de *Requiem,* un grand nombre de fidèles communièrent pour le soulagement des âmes du purgatoire. Le succès de la mission était assuré. Aussi, chaque soir, douze ou treize cents personnes venaient à l'église, malgré l'obscurité de la nuit, la distance et la pluie qui rendait les chemins impraticables.

Le dimanche, à la communion générale à laquelle les hommes seuls étaient convoqués, l'église fut si pleine qu'on ne pouvait ni s'asseoir ni s'agenouiller.

Les jeunes gens, enthousiasmés, avaient voulu procurer pour ce matin un pain bénit exceptionnellement beau. Quatre d'entre eux le portèrent durant la procession, orné de rubans de diverses couleurs et encadré de verdure et d'un grand nombre de couronnes. Les autres jeunes gens, un cierge à la main, suivaient sur deux files. A l'offertoire ils s'approchèrent tous de l'autel et présentèrent le pain à bénir. Puis ils le distribuèrent eux-mêmes et firent pour la mission une quête très productive.

Le soir, eut lieu une émouvante cérémonie pour l'érection d'un calvaire. Beaucoup de personnes, désirant avoir une place assurée, ne voulurent pas quitter l'église depuis le matin et y prirent sans scrupule leur repas. Après Vêpres la procession se mit en marche. En tête s'avançaient les

1 *Année Franciscaine,* mars 1863, pp. 37, 38.

jeunes filles portant la bannière et la statue de la sainte Vierge. Derrière le cortège, les jeunes gens, triomphalement et à tour de rôle, portaient le christ sur un magnifique brancard qu'ils avaient eux-mêmes préparé avec beaucoup de frais.

A l'érection de la croix, le P. Jean de Saint-Etienne prononça une vibrante allocution, et le cortège reprit le chemin de l'église où l'on donna solennellement la bénédiction du Saint-Sacrement. L'enthousiasme était extraordinaire.

Les jeunes filles ne voulant pas se laisser surpasser offrirent, dans un élan d'émulation, une belle bannière pour la paroisse et une statue de la sainte Vierge pour être placée au calvaire de mission. Cela donna lieu à une nouvelle cérémonie bien touchante qui assembla encore toute la paroisse au pied de la croix.

Les Pères missionnaires repartirent bien consolés, laissant après eux les germes d'une ample moisson pour le ciel [1].

Nous ne pouvons maintenant suivre le Père Jean-Baptiste dans ses autres travaux apostoliques qu'à l'aide de certaines lettres et notes qui sont parvenues jusqu'à nous.

Après les dernières missions prêchées dans le diocèse de Rouen, en novembre 1859, il dut rentrer à Amiens et sans doute évangéliser d'autres localités jusqu'à la fin de décembre et même en janvier de l'année suivante, car il ne restait guère au couvent entre les missions, les ouvriers apostoliques étant peu nombreux et, par suite, continuellement sur la brèche.

Il trouva pourtant le temps de faire sa retraite annuelle avant l'anniversaire de sa profession.

Vers la fin de février 1860, nous le retrouvons dans le diocèse de Limoges, à Domps, près d'Eymoutiers, donnant une mission avec le R. P. Roch Claramont.

[1] *Année Franciscaine*, mars 1863.

De là les deux religieux allèrent évangéliser la paroisse Sainte-Anne. Ils ne durent guère se reposer dans l'intervalle, car le P. Roch écrivait bientôt au R. P. Aréso : « La mission de Domps a bien réussi, et je puis en dire autant de celle de Sainte-Anne, car nous avons déjà confessé le grand nombre, et hier et aujourd'hui nous avons donné la sainte Communion à beaucoup d'hommes et presque à toutes les femmes. Nous espérons qu'il ne restera que peu ou point de retardataires. »

Celle qui devait commencer à Sussac, près de Châteauneuf, le 25 mars suivant, semble avoir préoccupé à l'avance les missionnaires. Le P. Roch écrivait en effet au P. Aréso :

« Je pense, mon très Révérend Père, que vous ferez bien de me laisser le R. P. Jean-Baptiste jusqu'à Pâques ; tout autre va gâter notre mission de Sussac, qui est très importante d'après ce que m'a dit notre curé de Domps. » Et quelques jours après, le R. P. Aréso ayant accédé à cette demande, le P. Roch lui répondait : « Je vous remercie bien sincèrement de vouloir me laisser le bon et R. P. Jean-Baptiste, et tous ces bons curés vous en témoignent également leur reconnaissance..... Avec les préliminaires de Domps et de Sainte-Anne, la mission de Sussac est préparée, et bien qu'elle soit plus difficile, d'après les données, nous avons confiance qu'elle ne résistera pas à la pression de la grâce. Priez donc et faites prier pour son succès. »

Les difficultés que craignaient les Pères durent facilement disparaître devant le zèle et le dévouement des missionnaires, car, le 3 avril, le R. P. Roch écrivait à son supérieur provincial : « La mission de Sussac marche à merveille ».

Cette mission n'était pas encore commencée qu'il s'agissait d'une autre au diocèse d'Angoulême, à Moëze.

Les missionnaires terminèrent à Sussac le lundi de Pâques. Ils partaient le mardi, et le soir même rentraient

à Limoges à pied ; le mercredi, ils prenaient la diligence pour Angoulême, puis se rendaient à pied à Moëze.

Cette mission commença le dimanche de Quasimodo. Le 23 avril, le P. Roch écrivait au P. Aréso qu'elle réussissait bien.

Le P. Aréso aurait voulu envoyer, après la mission de Sussac, le Père Jean-Baptiste en prédication à Grandvillers, où son ancien doyen le demandait [1]. Mais le pauvre missionnaire représenta à son supérieur que le mauvais état de ses pieds ne lui permettait guère d'aller si loin.

En effet, il ne se rendit pas à Grandvillers. Le bon curé-doyen ne s'en consola qu'en voyant le bien fait à ses paroissiens par les deux autres missionnaires choisis à sa place. Il écrivait au Père Jean-Baptiste le jour de la nativité de son saint patron :

« Mon bien cher Père,

« C'est un de vos anciens voisins qui vient causer avec vous le jour de votre saint patron et vous souhaiter de sa part *omnia fausta et prospera*. Nous serait-il donc interdit de nous livrer à une douce et sainte liesse en ce jour dont il est écrit, *Et multi in nativitate ejus gaudebunt* ? Non, le héraut de la divine grâce ne nous en voudra pas, non plus que le bon Dieu qui, après l'avoir fait tressaillir dans le sein de sa mère, l'enivre délicieusement de l'abondance des joies de sa maison. Aussi bien j'ai à vous dire des choses édifiantes, j'ai à vous parler d'un autre Jean qui a converti beaucoup d'hommes au Seigneur, leur Dieu, et qui lui a préparé, par ses leçons et ses exemples, un peuple parfait. Vous le connaissez bien cet homme envoyé de

1 On se souvient que Grandvillers est situé près d'Halloy, paroisse où fut curé le Père Jean-Baptiste (voir plus haut chap. III et IV). Il n'est pas étonnant que le bon doyen en eût conservé un si respectueux souvenir.

Dieu à la paroisse de Grandvillers et qui s'appelle Jean [1]. Je n'ai rien à vous apprendre ; il n'est pas la lumière, sans doute, mais comme il rend bien témoignage à la lumière ! Quel cœur ! quelle âme de feu ! On le prendrait pour Elie ou pour un des anciens Prophètes. Qu'il est grand et petit tout à la fois ! Grand devant Dieu, et petit à ses propres yeux. Après avoir tenu, pendant deux heures, tout un peuple suspendu à ses lèvres, on le cherche et on ne le trouve plus ; et si on lui en demande la raison, montrant son divin Maître, il dit : « Il faut qu'il croisse et que moi je « diminue ; je suis la voix qui annonce le Verbe, un son « qui s'évanouit sans laisser de traces..... »

Nous avons voulu citer ces paroles qui s'appliquent aussi d'une manière si exacte au Père Jean-Baptiste. Dès qu'il eut reçu cette lettre, toute à l'éloge de ses confrères, il l'envoya au P. Aréso, en lui disant : « Je vous renvoie ces quelques lignes à mon adresse, de la part de notre bon cher doyen de Grandvillers. Vous pourriez les faire passer à Amiens et prier qu'on les note sur le registre des missions : c'est le meilleur résumé qu'on puisse faire. »

1 C'était le P. Jean de Saint-Etienne, célèbre missionnaire, qui prêcha, avec le P. Emmanuel Beovidé, à Grandvillers, à la place du Père Jean-Baptiste.

CHAPITRE X

Autres courses apostoliques.

(1860-1866.)

DÉVELOPPEMENT DE LA PROVINCE. — VISITES AU TIERS-ORDRE DANS LE MIDI. — MOISSON DE VOCATIONS. — MORTIFICATIONS. — UNE GUÉRISON. — UN PEU DE JOIE PARFAITE. — CAMPAGNE APOSTOLIQUE DANS LE NORD. — CHAPITRE DE BOURGES. — GARDIEN D'AMIENS. — TRAVAUX DIVERS. — AVENTURES DE VOYAGE. — ARRÊTÉ PAR DES GENDARMES. — UN MARDI GRAS TRAGIQUE. — MISSIONS DIVERSES. — CHANT DU CYGNE : BARENTIN. — COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE.

Prædicamus Christum crucifixum. — Nous prêchons Jésus-Christ crucifié. (1 *Cor.*, I, 23.)

L'année 1860 fut signalée par un développement remarquable de la Province de Saint-Louis. Deux nouveaux collèges de missionnaires se fondèrent, l'un à Branday, dans le diocèse de Bordeaux, l'autre à Bourges.

Le couvent de Branday [1], le quatrième établi par le P. Aréso, était placé dans un site charmant et solitaire, très favorable au repos de la contemplation, à treize kilo-

1 « L'année précédente, le 15 avril 1859, Pie IX avait autorisé la fondation d'un couvent de Franciscains à Branday. C'était une charmante solitude, appartenant à M. le vicomte de Damas, qui en offrit la jouissance définitive aux enfants de Saint-François. On bâtit un petit couvent avec l'église conventuelle : le tout dans des proportions très modestes. Pendant plus de vingt ans, ce fut un vrai couvent de *récollection*. Le silence y était rigoureusement observé, sauf pendant la récréation qui suivait le dîner; aux repas, on n'en fut jamais dispensé. Les religieux faisaient oraison deux heures par jour. A minuit, le son argentin de la cloche réveillait les mystérieux échos de cette solitude, en même temps que les religieux qui se levaient pour aller psalmodier *Matines*. » (R. P. Othon, *Cinquantenaire de la Province de Saint-Louis*.)

mètres de Castillon-sur-Dordogne, dans le département de la Gironde. La Communauté s'y installa solennellement le 21 juin 1860, et le Père Jean-Baptiste fut désigné comme président ou supérieur provisoire de la nouvelle petite famille.

Toutefois, il ne s'y rendit que plus tard.

Après la mission de Moëze et un court séjour à Limoges, il alla travailler dans le diocèse de Carcassonne, avec la bénédiction de l'évêque qu'il était allé solliciter pour lui et ses frères.

Il y avait alors à Montréal, dans ce diocèse, un vicaire, M. l'abbé Vieu, connu plus tard sous le nom de Père Léon de Clary [1]. « C'était un fervent Tertiaire avant son entrée dans l'Ordre des Frères Mineurs. Ayant étudié sérieusement le Tiers-Ordre, il avait compris tout ce qu'il renfermait d'éléments de sanctification personnelle et de rénovation pour la société chrétienne [2]. »

Ce fut lui qui appela le Père Jean-Baptiste dans l'Aude pour la visite canonique de diverses Fraternités du Tiers-Ordre. Le R. P. Aréso lui-même y était déjà passé auparavant. La sainteté de ces deux religieux avait fait une impression profonde, et, à leur passage, ils semèrent les germes de nombreuses vocations franciscaines dans ce pays.

« Etant élève au petit séminaire de Carcassonne, écrit le R. P. Jules du Sacré-Cœur [3], durant les vacances, j'allai, en compagnie de deux ou trois autres condisciples, voir dans cette ville le Père Jean-Baptiste qui s'y trouvait de passage ; l'abbé Ormières, plus tard Père Jean-Marie, de Quillan,

[1] Le T. R. P. Léon de Clary fut Provincial de la Province de Saint-Louis, de 1869 à 1873. Il fut le rédacteur de la *Chronique des Franciscains de l'Observance*, puis fondateur de l'*Année Franciscaine*, devenue plus tard la *Revue Franciscaine*. C'est lui qui a composé le remarquable ouvrage en 4 volumes : l'*Auréole Séraphique*, vie des Saints et Bienheureux des trois Ordres de Saint-François.

[2] R. P. Othon, *Cinquantenaire de la Province de Saint-Louis*, p. 27.

[3] Lettre du 17 mars 1911, à l'auteur.

était avec nous. Le P. Léon, encore vicaire, y vint aussi, mais il rentra le soir à Montréal, et nous autres nous allâmes coucher au petit séminaire pour entendre la Messe du Père, qu'il disait tous les jours à la chapelle du Calvaire. Le lendemain, je me confessai à lui et lui servis la Messe. Je fus très impressionné par son air austère, sa bonté, sa piété..... Je crois bien que la plupart des vocations qui nous sont arrivées de l'Aude, sont venues des relations établies par l'abbé Vieu entre les PP. Jean-Baptiste, Aréso et autres, et les prêtres ses amis. »

Le R. P. Paul-Marie, de Castelnaudary, fut aussi une de ces recrues. A la date du 4 septembre 1866, deux mois après la mort du Père Jean-Baptiste, il écrivait de Branday au P. Jules de Saint-Louis, chargé de recueillir les documents pour la vie de notre vénéré religieux : « Nous savons qu'on a fait la photographie des deux Pères (le Père Jean-Baptiste et le P. Eustache Romero, morts à quelques jours seulement de distance l'un de l'autre). Je vous serais bien reconnaissant de m'en envoyer une, surtout du R. P. Jean-Baptiste, que je regarde comme l'instrument dont Dieu s'est servi pour me faire entrer dans cette Province, quand j'eus le bonheur de le voir pour la première fois. »

Ce fut chez l'abbé Vieu que le Père Jean-Baptiste descendit à Montréal. Le bon vicaire aurait voulu le garder longtemps pour le faire rayonner dans les paroisses du pays ; mais le Père avait hâte de rentrer à son poste de supérieur, au couvent de Branday.

« Le Père Jean-Baptiste, écrivait M. Vieu au P. Aréso, est arrivé ici plein de santé ; après un séjour de quatre jours, il part pour commencer ses visites, qui seront abrégées le plus possible ; il ne passera pas plus de deux jours dans chaque paroisse et quelquefois même moins de temps : il rentrera à Branday aussitôt qu'il le pourra. »

A Montréal, le Père Jean-Baptiste se trouvait très à l'aise et en communion d'idées avec le vicaire, futur Francis-

cain [1]. Aussi il ne se gênait point pour continuer ses pénitences. Deux de ses lettres à son Provincial nous en révèlent des détails intéressants.

« Je n'ai pas trouvé de discipline ici, mon très Révérend Père, mais seulement une petite ceinture, à peu près comme celle que j'avais perdue à Branday. Je vais m'en servir tous les matins à peu près, jusqu'après la Messe, avec la permission de votre Paternité très révérende. Si plus tard, à Carcassonne, à Limoux ou à Béziers, je puis rencontrer une petite discipline, je la prendrai, parce que la petite chaîne seule ne suffit pas. »

Et dans l'autre lettre, de la même époque, de retour à Branday, il dit : « Depuis que je suis passé à Toulouse, j'ai laissé là la petite ceinture de fer que m'avait donnée M. l'abbé Vieu à Montréal ; ainsi me voilà sans exercice de pénitence aucun. Aussi je ne suis plus dans mon élément, mais comme le poisson hors de l'eau : on m'a pris ici ma discipline. J'en suis réduit à tendre les bras en l'air, pendant que les autres religieux se la donnent si rudement ; permettez donc que, pour réparation de tant d'omissions, je revienne à ces deux résolutions, que je vous ai soumises et que je vous rappelle : « discipline tous les « jours, matin ou soir, sans exception de fête ni de fatigue, « à moins de dispense ou..... [2] »

C'est pendant le séjour du Père Jean-Baptiste à Montréal qu'eut lieu la guérison d'une malade, attribuée à son intercession. Voici textuellement le témoignage que nous en trouvons dans une lettre [3] :

« La mère d'une de nos Tertiaires étant malade d'une fluxion de poitrine, le médecin appliqua sur le côté un remède qui produisit une enflure, devenue noire dans peu

[1] En décembre de cette même année 1860, l'abbé Vieu prenait l'habit au noviciat d'Amiens.

[2] La lettre conservée s'arrête malheureusement à ce mot.

[3] Lettre de M. E. Denat, propriétaire à Montréal (Aude), 10 juin 1893.

de temps : on craignit la gangrène. M. Vieu avait chez lui le Père Jean-Baptiste. Le lendemain, il le prit avec lui pour aller faire la visite à la malade [1] ; le Père pria pour elle ; à la suite de cette prière, une guérison si subite survint qu'on l'attribua aux prières faites par le Père.

« Ce religieux, continue la lettre, tout le temps que nous l'avons possédé, s'est montré d'une piété vraiment séraphique ; il passait presque tout le temps libre toujours à genoux devant le Saint-Sacrement, malgré ce qu'il paraissait souffrir de son estomac, qu'on aurait pris pour une caverne d'Eole. Il est des Tertiaires qui l'ont surpris dans de longues extases. Je n'étais pas Tertiaire à cette époque, ce qui fait que je n'ai que très peu de particularités à rapporter. Je me rappelle seulement que, à la fin d'un de ses sermons, auquel j'assistai, il laissa échapper, comme deux jets d'une flamme qu'il ne pouvait contenir, ces deux mots : *Amour ! Amour !* prononcés avec tant d'expression que l'auditoire en fut vivement impressionné. J'avais à mes côtés deux Messieurs fort instruits, avocats tous les deux, qui se dirent l'un à l'autre : Il est puissant, cet homme ! semblant surpris et ne sachant concilier cette force avec cette simplicité de parole. »

Durant une de ces courses pour le Tiers-Ordre, il faillit être tué par des paysans du pays. Voici comment D. Gabriel Chatard, aujourd'hui Chartreux, nous raconte le fait :

« Une sandale du Père Jean-Baptiste s'était brisée ; il entra alors dans une chaumière pour demander, par charité, du fil et une aiguille. Une jeune fille, qui se trouvait là, fut tellement effrayée qu'elle se sauva par une fenêtre, en poussant des cris. Des hommes, occupés à couper le foin dans le voisinage, accoururent aussitôt, et, sans au-

1 Le visiteur du Tiers-Ordre se rend ordinairement chez les Tertiaires malades qui ne peuvent venir le trouver pour la visite canonique.

cune explication ni aucun ménagement, ils le frappent tous à la fois, le renversent et le laissent pour mort, puis ils retournent à leur travail. Le pauvre Père se relève avec peine, et continue douloureusement sa route, sans qu'aucune plainte sorte de ses lèvres. »

Après cette tournée de visites aux Tertiaires du Midi, le Père Jean-Baptiste revint à Branday, mais pour en repartir bientôt pour une autre « campagne », comme il dit, dans le Nord. Il s'y préparait et avait prié M. le vicomte de Damas, fondateur et bienfaiteur de la Communauté, d'acheter à Bordeaux des images et le christ de missionnaire : ce qui ne put être fait, les magasins d'objets de piété étant fermés le dimanche.

« Nous essayerons donc, écrit-il au P. Aréso [1], notre campagne de cette année sans crucifix ni bannière ; en effet l'essentiel n'est pas là, mais dans des cœurs d'apôtres; demandez-les pour nous, ces cœurs brûlants de l'amour de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge, mon Père, et tout pleins de ce qu'ils ont à dire aux autres. Le P. Vincent (son compagnon) et moi nous en avons bien besoin. Nous nous proposons de partir, vers le 17 ou 20 septembre, pour Périgueux, Limoges, Argenton, etc. Nous tâcherons d'arriver à Paris le 4 octobre au matin pour dire la Messe, le jour de saint François, au commissariat de Terre sainte, et, l'après-midi, nous filerons vite par le chemin de fer sur Rouen, avec la permission de votre Paternité très révérende, car nous n'aurons pas du temps à perdre.

« De Rouen à Tocqueville, je ne connais pas bien, ou plutôt du tout, la distance ; il faut espérer que nous trouverons aussi, par là comme ici, quelques bons anges terrestres qui nous serviront, comme au jeune Tobie, d'Azarias. Mais si la mission de Tocqueville ne commence que le 14, nous aurons bien tout le temps nécessaire pour faire

1 Lettre du 4 septembre 1860.

franciscainement, et comme tant d'autres encore avant les Franciscains et depuis, tout notre chemin à pied!....

« Tout à vous en Notre-Seigneur, mon Révérend Père, et en vous demandant, toujours à deux genoux, votre bénédiction.

« Fr. Jean-Baptiste. »

Cette mission de Tocqueville commença le 13 octobre et se termina le jour de la fête de tous les Saints. La réputation de sainteté dont jouissait le Père Jean-Baptiste et la vénération qu'il avait déjà excitée pendant des missions données dans des communes environnantes, suffisaient pour attirer la foule [1]. Aussi l'église fut-elle remplie dès la première instruction, et cette assiduité, loin de diminuer, ne fit qu'augmenter par la suite, de sorte que l'édifice sacré, déjà bien petit la première fois, devenait chaque jour de plus en plus incapable de contenir l'immense multitude de ceux qui s'y pressaient pour entendre la sainte parole de Dieu. La population de Tocqueville-Benarville n'est que de sept cents âmes, et quand nous aurons dit que, chaque soir, l'auditoire des bons Pères ne se montait pas à moins de mille à douze cents personnes, on pourra se faire une idée de l'empressement de ces bonnes populations de la Normandie.

Mais si la piété des fidèles avait dû se borner à l'audition de la sainte parole, le zèle des missionnaires n'aurait été guère satisfait. Il leur fallait plus que cela, et Dieu a bien voulu accorder à leurs prières ce qui était le seul désir de leur cœur : la conversion entière de ce pauvre peuple. Des hommes qui, jusque-là, avaient été sourds aux exhortations de leur pasteur, vinrent se prosterner aux pieds des missionnaires, et, après avoir obtenu le pardon qui rend l'innocence et la paix, se relevèrent pour

[1] Ceci était imprimé dans l'*Année Franciscaine* en avril 1863, du vivant même du Père Jean-Baptiste.

aller recevoir à la sainte table le Dieu qu'ils avaient si longtemps délaissé. Le jour de la communion générale, quinze cents personnes furent nourries du pain des forts. Quel beau spectacle pour le ciel ! Quelle joie pour les missionnaires et pour le digne pasteur de la paroisse ! Quel bonheur pour les nouveaux convertis et pour leurs familles, dont les vœux les plus chers se trouvaient enfin accomplis ! Aussi ce fut une fête dans toute la paroisse.

Le dimanche fut marqué par la plantation d'une croix, destinée à perpétuer le souvenir de ce renouvellement à jamais mémorable. De six à sept mille personnes assistèrent à cette cérémonie, et le clergé de six paroisses se joignit à la procession pour en rehausser l'éclat. C'était un beau spectacle. Le soleil, dont les rayons n'avaient pas encore perdu toute leur force, prêta son concours et permit aux jeunes filles des différentes paroisses de revêtir le costume virginal qui forme une partie si belle de nos processions catholiques. La croix, placée sur un brancard richement décoré, attirait tous les regards ; elle était portée en triomphe par des jeunes gens qui se remplaçaient de distance en distance. Puis venait le nombreux clergé avec les brillantes bannières. A cela s'ajoutait l'immense concours du peuple, si heureux, si bien paré, se déroulant en procession dans ces belles plaines du pays de Caux, riches et magnifiques. C'était un coup d'œil réjouissant ; mais plus beau encore était le spectacle de la beauté intérieure de toutes ces âmes, nouvellement lavées dans le sang de Jésus-Christ, nouvellement réconciliées avec leur Dieu.

Quand la procession fut arrivée au cimetière, le Père Jean-Baptiste prononça une touchante allocution. Il parla de l'amour de Jésus pour nous, de notre tiédeur envers lui, du bonheur qu'éprouvent ceux qui l'aiment, et il chercha à allumer dans les cœurs de ses auditeurs quel-

ques étincelles de cet amour divin. Cette parole trouva de l'écho : parmi ceux qui entendaient pour la première fois le saint apôtre, il y en eut qui résolurent dès lors de commencer sans retard l'œuvre de leur conversion ; et ils tinrent parole.

Ce devait être la fin de la mission; mais les bons Pères, en ayant obtenu l'autorisation du très Révérend Père Provincial, restèrent encore quatre jours, pendant lesquels leur confessionnal, qu'ils ne quittèrent, pour ainsi dire, ni jour ni nuit, fut constamment envahi par une foule aussi avide et empressée que patiente et recueillie.

Enfin, il fallut se résigner à la séparation ; le jour tant redouté arriva. Monsieur le curé fit, au nom de ses paroissiens, un discours de remerciements aux saints missionnaires ; ceux-ci, après avoir béni tout le peuple, s'éloignèrent, accompagnés des regrets de la paroisse entière [1].

Pendant que le Père Jean-Baptiste était occupé à prêcher à Tocqueville, le Révérendissime Père Général de l'Ordre, Bernardin de Montefranco, désireux d'ériger en Province formelle les couvents fondés en France par le P. Aréso, envoyait au restaurateur le rescrit de Pie IX, du 20 octobre 1860, pour procéder à l'érection canonique de la Province, ainsi que pour la célébration du Chapitre qui devait nommer le premier Provincial.

Conformément à ce rescrit et au décret du Père Général, les Vocaux se réunirent au couvent de Bourges le 23 novembre 1860, et les élections eurent lieu le lendemain. C'est à ce Chapitre que le Père Jean-Baptiste de Beauvais fut nommé Gardien du couvent d'Amiens.

Durant son triennat de supérieur local, il continua de prêcher des missions. Mais il ne nous en est resté presque aucun détail. Nous savons seulement qu'il a dû aller avec le P. Aréso à Manaucourt et à Hardecourt, dans la

1 *Année Franciscaine*, avril 1863.

Somme, et qu'il y laissa le souvenir d'un saint religieux. Le curé de Montauban, près de Combles, voisin de ces deux paroisses, l'avait connu et lui avait donné plusieurs fois l'hospitalité ainsi qu'au P. Aréso. Ce prêtre « réclamait et attendait avec impatience la notice sur le T. R. P. Aréso ainsi que sur son premier et si fidèle disciple, dont il voulait voir recueillir la mémoire ».

Le 30 janvier 1863, le Père Jean-Baptiste, accompagné du P. Michel, entrait, à la chute du jour, dans la paroisse de Bray-sur-Somme. Pour annoncer l'arrivée des deux missionnaires, personne n'avait songé à la moindre démonstration. Les cloches de l'église apprirent seules, le lendemain matin, à tous les fidèles de Bray que de grandes fêtes allaient commencer et se continuer pendant dix-huit jours.

Depuis un mois, dans plusieurs sanctuaires consacrés à Marie, et à Bray-sur-Somme, l'on priait pour cette paroisse qui devait être évangélisée : ainsi le travail et le triomphe de la grâce étaient préparés.

Dès les premières instructions, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, en un mot toute la paroisse accourue en foule, fut comme suspendue aux lèvres des deux apôtres. Pendant la première semaine, ils firent entendre les grandes vérités de la religion, et on pouvait lire sur le visage des auditeurs que chaque parole détruisait un préjugé, renversait un obstacle et rapprochait le pécheur de la conversion.

La tenue humble et religieuse des missionnaires, leurs pieds nus, leur tête rasée, les austérités inouïes que le Père Jean-Baptiste et son compagnon pratiquaient, leurs ferventes prières, contribuèrent à la transformation spirituelle de ce peuple.

Le premier dimanche de la mission, le magnifique chœur de l'église de Bray se vit littéralement rempli de tous les enfants. Les petits garçons, après avoir fait leur consécra-

tion à l'*Enfant Jésus,* et les petites filles à l'*Immaculée Vierge Marie,* reçurent, avec la bénédiction solennelle et l'indulgence plénière de la mission, un pieux souvenir ; puis ils suivirent en procession, au chant solennel des Vêpres des morts, la statue voilée de Notre-Dame de Bon-Secours.

Dire l'effet produit par cette funèbre cérémonie, immédiatement suivie d'une brûlante allocution sur les âmes du purgatoire et, le surlendemain, d'une Messe de *Requiem* et de trois cents communions, serait impossible.

Les hommes, qui, depuis longtemps, avaient par trop oublié le chemin du confessionnal et de la sainte Table, assiégèrent à l'envi ce tribunal sacré et le banquet de la divine Eucharistie, au point que, pendant leur séjour dans la paroisse, les mains bénies des missionnaires distribuèrent deux mille fois la sainte Communion.

Les effets merveilleux de la parole de Dieu et de la présence des deux Révérends Pères furent si puissants que, pendant dix-huit jours, la vaste église de Bray ne pouvait qu'à peine contenir debout les populations qui accouraient par centaines pour mêler leur admiration et leur édification à celles des heureux habitants de Bray.

Pendant dix-huit jours, dès cinq heures du matin, le son de l'*Angelus* appelait à l'église les âmes qui, se relevant les unes les autres, ne quittaient le Saint-Sacrement que bien avant dans la nuit.

Hâtons-nous d'arriver au couronnement de la mission. Il fallait perpétuer la mémoire de la transformation spirituelle de cette paroisse et montrer au passant la croix, image sensible de la foi régénérée. Aussi, malgré la pluie, hommes, jeunes gens, femmes, jeunes personnes, enfants, tous se disputaient la gloire de remplir une honorable fonction dans la plus nombreuse et la plus magnifique procession dont Bray ait été témoin de mémoire d'homme.

Après la bénédiction de l'arbre de la croix, le R. P. Michel, du haut d'une éminence, au pied du calvaire, parla à l'assemblée. Sa touchante improvisation émut profondément toutes les âmes ; un instant après, pressée dans l'enceinte de l'église, l'assistance écoutait encore, dans un majestueux silence mêlé de larmes, les touchants adieux du Père Jean-Baptiste et la voix reconnaissante du pasteur, qui s'était fait l'interprète de son bien-aimé troupeau.

Bientôt après la mission, tous les noms des nombreuses familles de Bray qui avaient gagné leur mission, furent renfermés, avec les noms de Monseigneur d'Amiens, des RR. PP. Jean-Baptiste et Michel et des prêtres de Bray, dans un cœur d'argent, suspendu à la place même du crucifix, qui, par la voix et par les mains des saints missionnaires, a béni et spirituellement transformé cette population [1].

Avec le même P. Michel, le Père Jean-Baptiste prêcha ensuite une mission bien consolante et pleine de fruits à Acheux, petit chef-lieu de canton, sur la route de Doullens à Péronne. Dans ce pays essentiellement agricole, les mœurs des habitants étaient douces et régulières ; aussi leur curé n'avait-il pas trop à se plaindre de ses ouailles. Seuls les hommes, par respect humain ou par tiédeur, n'accomplissaient, pour la plupart, que les actes extérieurs de la vie chrétienne, et négligeaient ceux qui exigent le renouvellement du cœur. C'est pour vaincre cette apathie et cette indifférence que le bon curé-doyen d'Acheux avait eu la pensée d'appeler les missionnaires Franciscains d'Amiens. La mission eut un grand succès.

Vers la fin de son supériorat, et avant de se rendre à Bourges pour le Chapitre du 22 octobre 1863, le Père Jean-Baptiste alla passer une journée à La Warde, près d'Ecerteaux, pour y prêcher à l'occasion de la bénédiction

[1] *Rosier de Marie.*

de la nouvelle église, le jour de Saint-Michel ; et, du 5 au 12 octobre, il était à Tréchencourt, « vis-à-vis de La Houssaye, dit-il au P. Aréso, où nous avons fait ensemble une si belle mission ».

En 1864, au commencement de février, nous trouvons le Père Jean-Baptiste en mission à Bonneville, près Canaples, dans le canton de Domart-en-Ponthieu. C'est par une simple feuille que nous avons connaissance de cette mission ; mais combien édifiantes sont ces quelques lignes :

« Mille pardons, écrit notre bon Père; ici pauvre comme Job ; pas de papier à ma disposition. » Et ils étaient deux à écrire sur le dos de l'enveloppe d'une lettre adressée de Bourges au Père le 4 février !

Le Père Jean-Baptiste ne fut pas toujours accompagné d'un autre Père dans ses missions. Il dut aller souvent tout seul. C'est alors qu'il lui arriva toutes sortes d'aventures qui font ressortir, en même temps que sa simplicité, son amour pour les souffrances et les humiliations. Racontons celles que nous avons pu recueillir.

Un jour, il se rendait à pied dans une paroisse et charmait la longueur de la route en récitant des prières. Par suite d'un malentendu, comptant qu'il ne devait arriver que beaucoup plus tard, Monsieur le curé et Monsieur le maire, qui s'étaient concertés pour aller à sa rencontre, n'avaient pas quitté leur demeure. Le Père, aussitôt qu'il eût aperçu l'église, y entra et se mit en adoration, selon sa coutume. L'habit franciscain, inconnu dans le pays, fit naître des soupçons. Le Père Jean-Baptiste avait de plus ce jour-là un air exténué, qui achevait, l'imagination aidant, de le faire paraître effrayant aux yeux des gens simples de ce village.

Le garde champêtre, à demi rassuré, se présenta à lui au moment où il sortait de l'église, s'empara du mince bagage du Père, le visita et, à la vue d'un objet ensanglanté

dont il ne put déterminer l'usage (c'était sa discipline), fut convaincu que c'était le malfaiteur recherché depuis quelque temps par la police dans le pays. Il accabla le pauvre Père de questions et aussi d'injures. Celui-ci répondit à la manière des saints : « Mon ami, en effet, vous dites vrai ; je suis le plus vil pécheur de la terre ». On arriva devant le maire qui, apercevant le religieux et le garde irrité, devina la scène, se confondit en excuses et donna au Père missionnaire les marques de la plus profonde vénération. Le garde champêtre se retira plein de confusion, et le récit de cet accueil se répandant parmi les habitants du village contribua pour une bonne part à les prévenir en faveur d'un religieux dont la vertu était si consommée. La mission fut suivie par une foule énorme [1].

« Une autre fois, en 1864, raconte le P. Marie-Léon Patrem [2], il avait reçu du Révérend Père Provincial une feuille de pouvoirs relatifs aux confessions et, je crois, le titre de missionnaire apostolique. Il cheminait à pied, les yeux au ciel et méditant toujours comme d'habitude. Deux gendarmes l'accostent et lui demandent qui il est : « Je « suis un religieux Franciscain qui vais prêcher une mis- « sion, et j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'elle fera au- « tant de bien que celle que je viens de terminer ». Les gendarmes qui n'avaient jamais vu de Franciscains, le prient de montrer ses papiers.

« Quant à mes papiers, dit le Père, je n'ai pas autre « chose que les pouvoirs que j'ai reçus de mon supé- « rieur. Voulez-vous les voir ? » Et il leur tend les feuilles. — « Mais c'est du latin, mon bon Monsieur ! »

Le Père leur parla alors du bon Dieu. Les gendarmes édifiés le laissèrent aller.

Le Père Jean-Baptiste, en nous racontant ce trait qu'il

[1] Notes manuscrites de M^lle^ Louise Detranchant, adressées d'Amiens le 4 juillet 1893.
[2] Notes manuscrites.

n'inventait pas, souriait encore en pensant à la mine des pandores, cherchant à comprendre ces imprimés latins.

Nous avons entendu raconter qu'une fois, traversant un bois pour se rendre à une paroisse où il devait prêcher, le Père Jean-Baptiste fut poursuivi par des chiens. Ils étaient si acharnés après lui, que le pauvre Père n'eut pas de meilleure ressource que de grimper, comme il put, sur un arbre. Mais les aboiements et la fureur de ces animaux ne cessaient pas. Que faire ? le temps pressait. Il prit alors une de ses sandales, et, à défaut d'autre projectile, il la lança contre les chiens, pensant les faire fuir. C'est bien ce qu'ils firent en effet, mais en emportant la chaussure, d'ailleurs déchirée à belles dents. Force fut au bon missionnaire de se rendre à la paroisse voisine avec une seule sandale.

Mais l'aventure la plus pénible peut-être de sa vie apostolique fut la suivante :

« Le Père Jean-Baptiste se rendait, par ordre de ses supérieurs, d'Orléans à Amiens. Il arriva à Paris le mardi gras au matin et alla dire la Messe au commissariat de Terre sainte, pour repartir ensuite. Les Pères du commissariat lui firent remarquer qu'en pareil jour il ne pouvait traverser Paris à pied. Le R. P. Fulgence Rignon, commissaire général de Terre sainte, ancien procureur général de l'Ordre et religieux très timoré, l'assura qu'en cette circonstance, comme il y avait urgence de partir, il avait un motif sérieux et plus que raisonnable de prendre l'omnibus pour traverser Paris. Le Père Jean-Baptiste, convaincu par ce que ces vénérables religieux lui disaient, finit par consentir non seulement à prendre l'omnibus (c'était la première fois de sa vie), mais encore à accepter les trois sous nécessaires pour payer sa place, puisque personne ne pouvait l'accompagner jusqu'au véhicule. Il part donc, et bientôt il trouve sur son chemin une voiture

à deux étages, comme un omnibus, où on l'invite à monter : il monte ; mais c'était un char de masques !

Dire toutes les avanies qu'il eut à supporter, les grossièretés, les insultes auxquelles il fut en butte, est chose impossible. Il était devenu le jouet de ces impies et de la foule qui trouvait qu'il jouait très bien son rôle, en simulant de se révolter contre les propos orduriers et les gestes lascifs de ceux qui l'entouraient. Comme Notre-Seigneur au milieu de ses bourreaux, le pauvre Père se résigna à pleurer en silence, sans bouger, après avoir vainement essayé de descendre. Cependant, la foule finit par comprendre ; on eut pitié de lui ; on fit arrêter le char, et il put alors, plus mort que vif, descendre et reprendre son chemin. Mais il emportait au cœur une profonde blessure pour tant d'offenses de Dieu dont il avait été le témoin forcé et l'innocente occasion. Il disait plus tard n'avoir jamais autant souffert de sa vie, et s'accusait de l'avoir mérité en acceptant les trois sous pour l'omnibus et usant ainsi de l'argent pour la première et unique fois de sa vie religieuse.

Il ne voulut jamais dire en détail tout ce qui lui était arrivé en cette occasion. A son arrivée à Amiens, il en parla au supérieur ; mais ce ne fut que bien plus sommairement qu'il se laissa, une ou deux fois, interroger par ses confrères.

Le Père Jean-Baptiste a prêché beaucoup d'autres missions ou retraites, sur lesquelles nous n'avons, hélas ! aucun détail. Voici celles que nous avons pu relever dans l'*Année Franciscaine*[1] :

Dans le diocèse d'Amiens, il prêcha, avec le R. P. Eustache, les missions de Neuvillette, Fay, Bonnay et Ribemont, puis une retraite à la solitude de Doullens.

Ensuite il donna des missions à Lincheux, avec le R.

[1] Juin 1864.

P. Léonard, aujourd'hui Chartreux ; à Moislains, avec le P. Constant Mayeux ; et tout seul, à Cartigny, à Barleux et à Bouvray.

Il faut encore ajouter à ces divers travaux une belle mission avec le P. Aréso à La Houssaye (Seine-Inférieure), puis une mission à Manaucourt et à Hardecourt-au-Bois (Somme), et deux missions, dont il est particulièrement à regretter qu'on n'ait point gardé le compte rendu : celles de Berteaucourt-les-Dames, diocèse d'Amiens, où le Père Jean-Baptiste aurait guéri un petit enfant, et des Ventes-Saint-Remy, diocèse de Rouen, où il aurait aussi guéri la mère du curé de Pierreville [1].

Nous arrivons maintenant à la fin des travaux apostoliques du Père Jean-Baptiste. La mission de Barentin, dans le diocèse et aux environs de Rouen [2], dut être la dernière qu'il prêcha. C'était pendant l'été de 1866. Le vicaire de cette paroisse, qui nous en a conservé le compte rendu, dit en effet [3] : « Je ne me souviens pas si le Père nous quitta pour aller directement à Amiens, ou s'il prêcha encore une autre mission ; tout ce que je sais, c'est que, au bout de quelques semaines, nous apprîmes que notre pauvre Père Jean-Baptiste était mort victime de son dévouement durant le choléra. Mon curé en fit part à la po-

1 Voir plus loin, chap. xv.

2 Barentin (Seine-Inférieure) : cinq mille cinq cent soixante-dix habitants, trois mille âmes alors, arrondissement de Rouen, canton de Pavilly.

3 Lettre du vicaire de Barentin, Frère François d'Assise, novice du Tiers-Ordre, qui n'a pas voulu signer de son propre nom : « Je supplie très humblement, dit-il, celui qui pourrait se servir de ces notes, de le faire de telle façon que personne au monde ne puisse supposer qu'elles viennent de moi. Je suis mort au monde ; je ne veux rien des hommes. La seule chose que je demande, c'est que, dans leur charité, ceux qui liront ces lignes prient pour moi et pour mes paroissiens ; c'est que Dieu, dans sa miséricorde, répande sur moi, sur tous les enfants de Saint-François, sur tous les membres du clergé séculier et régulier, quelque chose de cet esprit de simplicité, de charité, de mortification, d'amour de Dieu et des âmes qui animait le bon Père Jean-Baptiste. Puisse-t-il, du haut du ciel, me protéger et bénir les âmes que le bon Dieu m'a confiées ! »

pulation de Barentin, qui vint tout entière assister à un service et faire la sainte communion pour le repos de l'âme de l'apôtre qui l'avait convertie. C'est à Barentin, je crois, que le bon Père a gagné le dernier fleuron de sa couronne. La mission avait été une grande grâce, car Barentin fut aussi visité par le choléra, et, chose bien consolante, tous les cholériques que j'assistai à leurs derniers moments, avaient gagné leur mission.

« C'est un samedi, dans l'après-midi, que le pauvre Père Jean-Baptiste arriva à pied à Barentin. J'eus le bonheur de le conduire au presbytère ; la mission devait commencer le lendemain dimanche. Je le vois encore ; il faisait excessivement chaud, et le pauvre Père paraissait bien fatigué. Comme je lui demandais s'il n'était pas incommodé :

« Mon pauvre enfant, me dit-il, ce qui me gêne le plus, « c'est que je marche *sur la chrétienneté*. » C'était son expression pour dire que ses sandales qui n'avaient qu'une simple semelle, étaient trouées et qu'il marchait par terre.

« Lorsque je le conduisis au presbytère, mon curé était absent ; sa sœur lui demanda s'il désirait prendre quelque chose.

« Je boirai volontiers, dit-il, un verre de cidre, car j'ai « grand soif. »

« Puis il demanda, en toute simplicité, du fil et une aiguille pour aller raccommoder lui-même son vêtement.

« Le lendemain, à l'heure de Vêpres, on alla le chercher en procession au presbytère pour ouvrir la mission. Il portait un crucifix dans ses bras.

« Son premier sermon fut celui d'un apôtre et d'un vrai fils de Saint-François.

« Mes frères, nous dit-il, je ne possède rien et je ne « veux rien posséder ; je n'ai que faire de votre argent ; « mais ce que je veux, ce qu'il me faut, ce sont vos « âmes que je veux gagner à Notre-Seigneur. »

« Ce ne fut que quelques jours après qu'un second missionnaire vint le rejoindre pour l'aider, car la moisson promettait d'être abondante, et seul il n'aurait pu suffire à évangéliser trois mille âmes.

« Ses sermons étaient très simples, mais nourris d'Ecriture sainte. Il y avait tant de conviction chez lui, il prêchait si bien d'exemple, que c'était surtout par sa vie, encore plus que par ses paroles, qu'il convertissait. Pourquoi, disait-on, ne ferions-nous pas ce qu'il nous dit? Il a bien le droit de nous prêcher, car il nous donne l'exemple en faisant ce qu'il nous enseigne.

« Le Père Jean-Baptiste allait tous les jours, vers trois heures et demie du matin, à l'église, et il n'en sortait qu'à une heure de l'après-midi pour aller dîner au presbytère. Il revenait à deux heures et ne quittait l'église que bien tard, lorsqu'il n'y avait plus personne à confesser.

« Dans ses avis, il répétait souvent : « Mes frères, ne « craignez pas de me fatiguer ; je me reposerai plus tard, « lorsque je serai au ciel. Vous savez que je suis toujours « à l'église, excepté de une heure à deux. C'est donc au « confessionnal que vous me trouverez ou dans un petit « coin au pied de l'autel. Maintenant, si parfois vous me « trouviez endormi, je vous en prie, ne vous en scan- « dalisez pas : le chien peut bien dormir aux pieds de son « maître. »

« Et comment aurions-nous pu nous scandaliser? Nous l'aimions tant ! Et au bout de quelques jours, nous avions pour lui une si grande vénération que tout ce qu'il disait était bien, tout ce qu'il faisait était parfait.

« Tout le monde voulait entendre « le Père Saint-Jean », comme on l'appelait, et, le soir, dès que la cloche sonnait, on quittait tout avec empressement pour se rendre aux exercices. Les malins qui toujours, même dans les choses sérieuses, ont le mot pour rire, racontaient qu'une bonne femme était arrivée à l'église portant sous son bras une

brosse au lieu de son livre de prières, tant elle s'était hâtée ; une autre, voulant trouver sa soupe toute préparée au retour du sermon, avait accroché la marmite sur le feu, mais sans rien mettre dedans ! Du reste, les rieurs étaient les premiers à venir entendre la parole entraînante du bon Père.

« Puis il était si bon pour tous qu'on se sentait forcément entraîné vers lui : tous l'aimaient et étaient portés à aimer le bon Dieu que nous sentions qu'il aimait tant. Jusqu'au petit chien de mon curé, auquel il ne manquait jamais de dire un petit mot ou de donner une petite caresse. On voyait qu'il vivait habituellement de l'union la plus intime avec Notre-Seigneur. Avait-il quelque pressentiment de l'avenir prochain ? Je l'ai cru, car il nous répétait souvent : *Beati qui in Domino moriuntur !*

« Il ne devait pas, je crois, se coucher dans son lit. Mais ce dont je suis certain, c'est que la domestique, ayant trouvé dans sa chambre sa discipline toute pleine de sang, la montra à Monsieur le curé. Comme celui-ci lui demandait ce que c'était, il répondit tout bonnement : « C'est ma discipline ».

« Un dimanche, après la Messe, nous descendions pour aller dîner au presbytère ; le Père marchait modestement, les mains dans les manches ; un petit garçon vint à notre devant, et, s'approchant du Père Jean-Baptiste, il mit une pièce de deux sous sur sa manche en disant : « C'est pour « vous, mon Père ».

« Reprends cela, mon enfant ; de l'argent ! ça brûle. »

« Et quand le petit, tout étonné, eut repris ses deux sous, il ajouta : « Voilà bien des années que je n'ai touché « à une pièce de monnaie ; je verrais un louis ou un billet « de banque par terre que je ne me baisserais pas pour le « ramasser ».

« Pendant la mission, le Père Jean-Baptiste avait entendu dire que le choléra sévissait à Amiens. Dès lors, lui

qui, toujours en mission, n'était pas rentré depuis longtemps au couvent, avait hâte d'aller où il sentait que la voix de Dieu l'appelait pour y être martyr de la charité.

« Le jour de la clôture de la mission arriva trop vite. Il fallut se séparer; mais mon curé voulut conserver les sandales du Père, et obtint aussi de lui son petit Nouveau Testament, qu'il garda précieusement comme des reliques de cet homme de Dieu. »

Telle fut la carrière apostolique de cet admirable ouvrier de la vigne du Seigneur.

Nous avons recueilli avec amour des détails que le lecteur aura peut-être trouvés un peu longs ou se ressemblant parfois les uns les autres. Mais ne fallait-il pas montrer ce vrai missionnaire Franciscain tel qu'il fut dans ses courses à la poursuite des âmes?

Des populations entières étaient émues à la vue de ce religieux si humble, si pauvre, si oublieux de lui-même, de cet apôtre attendant tout le succès de ses travaux du Dieu caché dans l'Eucharistie, et employant à prier tous les moments dont les exercices de la mission lui permettaient de disposer.

Nous n'avons pu faire connaître toutes les contrées évangélisées par ce fervent missionnaire; nous aurions eu à redire partout de consolants succès, partout à rappeler les mêmes moyens : la prière, la pénitence, l'humilité.

Quand il mourut, il avait des missions promises pour trois ans.

Des voyages à pied de trente, quarante et même de soixante lieues ne déconcertaient pas le courage du bon Père; il savait, comme les Apôtres, que l'ouvrier évangélique doit jeter, dans les larmes et les fatigues, la semence de la parole divine, s'il veut jouir des consolations d'une récolte abondante. Il s'en allait donc aux lieux désignés pour l'exercice de son zèle, comme un pèlerin uniquement occupé du terme de ses courses, ne comptant pour rien les labeurs

écrasants d'une longue marche, trompant les ennuis du chemin par une prière continuelle, élevant, pour oublier les peines de la terre, ses yeux vers le ciel, la demeure du Dieu des pauvres et de l'indigent. Il s'en allait sans s'inquiéter de la nourriture corporelle : le père ne la refuse jamais à la confiance de son enfant ; du gîte du soir : le Sauveur le prépare lui-même aux ouvriers de son Evangile ; des peines du lendemain : à chaque jour suffit son mal ; demain, l'éternité sera peut-être commencée pour le voyageur fatigué, l'heure du repos aura peut-être sonné pour lui. Il s'en allait, et quand les peuples le voyaient se diriger vers l'église, s'y prosterner et y demeurer des heures entières après une marche douloureuse, ils se disaient : Un saint est venu parmi nous ; un ami de Dieu nous a visités ! Quand, durant ses missions, ils le découvraient à genoux dans un coin de l'église, absorbé dans la prière, toujours prêt à les entendre au saint tribunal, toujours disposé à leur annoncer la sainte parole, ils rentraient en eux-mêmes, ils écoutaient la voix secrète de leur conscience et se convertissaient.

Et pourtant ce religieux n'était ni un savant, ni un orateur ; c'était un véritable enfant de Saint-François, un homme pénitent, un persécuteur de son corps, une victime s'immolant dans des austérités quotidiennes pour le salut de ses frères, un prêtre de désirs, ayant faim et soif de la justice, faim et soif du salut des âmes.

Les sermons que le Père Jean-Baptiste a laissés ne sont point, pour la plupart, rédigés en entier, ni tels qu'ils devaient être prononcés. Ce sont plutôt des notes très substantielles, très bien ordonnées, écrites dans un style sobre et correct. Quant à la substance des instructions et des discours du Père, on pourrait la retrouver dans les œuvres de saint Léonard de Port-Maurice et de saint Alphonse de Liguori, ses auteurs préférés. Il ne s'en cache pas, et même plusieurs portent en marge : *D'après le bienheureux*

Léonard, etc. Les textes de la sainte Ecriture abondent et sont bien appliqués ainsi que ceux des Pères de l'Eglise. Une chose qui prouve sa connaissance des besoins d'un auditoire de missions : les traits historiques sont nombreux, choisis avec une convenance et un goût parfaits.

L'esprit de pauvreté, qu'il avait à un si haut degré, se retrouve jusque dans ses manuscrits de sermons. Il les écrivait d'une écriture très serrée, sans marges, et quelques-uns au verso de lettres qu'on lui adressait, ou bien encore entre les lignes déjà écrites par ses correspondants [1].

Sa parole agitait les cœurs, parce que le Seigneur se plaît à faire la volonté de ceux qui le craignent ; elle les changeait, parce que la croix de Jésus-Christ n'avait rien à perdre de son efficacité dans les discours de cet homme. Il avait la science, il avait l'habileté des Saints : c'était tout son avoir ; mais il pouvait dire aux boiteux et aux infirmes : *Levez-vous et marchez*. Un mot de sa bouche avait plus de puissance que les discours savants des grands orateurs.

Rien d'étonnant qu'à ce saint religieux la piété des peuples ait attribué des miracles ; rien d'étonnant que leur confiance lui ait demandé des prodiges, en même temps que le pardon de leurs fautes [2].

1 Note prise par le R. P. Lucien Dané, qui avait eu à sa disposition les deux cent soixante et un sermons ou instructions du Père Jean-Baptiste, et les avait parcourus. Ces manuscrits ont été égarés depuis.

2 Article nécrologique de l'*Année Franciscaine* (septembre 1866) sur le Père Jean-Baptiste de Beauvais.

CHAPITRE XI

Portrait moral du Père Jean-Baptiste.

BEAUTÉS INTÉRIEURES DE SON AME. — SA FOI. — SOURCES OU IL L'ALIMENTAIT. — FOI VIVANTE ET AGISSANTE. — SON ESPÉRANCE FERME BIEN QUE CRAINTIVE. — AU CIEL JE ME REPOSERAI. — CONFIANCE EN LA PROVIDENCE. — SON AMOUR DE DIEU. — ORIENTATION DE TOUTE SA VIE. — GOUT SPIRITUEL POUR LA SAINTE EUCHARISTIE. — DÉVOTION A LA PASSION. — RAVI EN DIEU. — SON AMOUR DU PROCHAIN. — ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES. — ŒUVRES DE MISÉRICORDE CORPORELLE.

Confidens hoc ipsum quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu. — J'ai la ferme confiance que celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, ne cessera de la perfectionner jusqu'au jour de Jésus-Christ. (*Philipp.*, I, 6.)

La vie de notre Père Jean-Baptiste de Beauvais ne serait pas complète si nous nous contentions de raconter ce qu'elle nous a offert jusqu'à présent d'admirable. Il nous reste à traiter une autre partie, la plus utile pour faire connaître ce serviteur de Dieu dans le plus intime de son âme.

Outre les faits qui se rattachent à des époques ou des dates particulières et dont nous avons fait le récit, il y a un autre ordre de faits qui n'appartiennent à aucune époque proprement dite, mais plutôt également à toutes les époques; parce qu'ils ont été l'état habituel. Les faits historiques ont une date fixe dans cette existence de cinquante-cinq ans ; le fait moral de ses vertus n'en a point.

C'est cet aspect de sa vie que nous voudrions examiner maintenant. Nous avons vu les fleurs et les fruits de ce bel

arbre. Etudions maintenant les racines et la sève qui les ont produits.

Dans cette étude, nous verrons ce que le Père Jean-Baptiste a été pour Dieu, pour son prochain et pour lui-même. Nous y ferons parler souvent encore le religieux lui-même et ceux qui l'ont connu. Tout cela nous révèlera quelques-unes des beautés intérieures de cette âme privilégiée.

Et d'abord les VERTUS THÉOLOGALES.

I

Sa foi.

La foi, comme toute grâce, est un don de Dieu répandu dans l'âme, un don qui ne nous est pas dû, qui dépasse les limites de notre perfection naturelle, mais que la libéralité souveraine de Dieu et son amour ont surajouté en nous par les mérites de Jésus-Christ [1].

Elle est, dit un pieux auteur [2], une attraction de Dieu et une science surnaturelle, inclinant fortement notre esprit et notre cœur vers l'enseignement de l'Eglise. Mais ce don de Dieu, quelque puissant qu'il soit, ne violente jamais la volonté humaine. C'est pourquoi toute la perfection ne consistera pas dans l'infusion de ce don, c'est la part de Dieu, mais aussi dans l'usage que nous en faisons, dans l'adhésion à cette attraction divine, dans la pratique de la vertu de foi.

Le Père Jean-Baptiste eut une telle estime et un tel amour pour cette vertu, que sa vie n'en fut, pour ainsi dire, que l'exercice non interrompu.

Il regarda toujours comme une grâce et un bienfait du Ciel, dont il se plaisait à le remercier avec un cœur tout

[1] Cardinal Manning, *La mission de l'Esprit-Saint dans les âmes.*
[2] P. Bouchage, *Pratique des vertus.*

pénétré de reconnaissance, d'être né dans une famille chrétienne, d'avoir eu des parents dont la piété, les leçons et les exemples lui avaient inspiré la résolution de devenir un Saint. Oh ! ce gros livre de la *Vie des Saints,* qu'il ouvrait tout petit enfant avec tant de délices, que ne lui devait-il pas ? Ces petites croix de bois que, bien jeune encore, il fabriquait et distribuait à ses petits camarades, n'était-ce pas déjà, en quelque manière, les éléments de sa foi ? Quelle joie, disait-il, d'avoir eu son berceau balancé par des mains chrétiennes !

Il prêchait un jour à Mauléon, dans les Basses-Pyrénées, le panégyrique de saint Dominique. L'exorde de son sermon fut un de ses souvenirs d'enfance : ayant pris pour thème de son discours les armoiries de l'Ordre des Frères Prêcheurs, où le saint Fondateur est représenté sous la figure d'un chien tenant dans sa gueule une torche enflammée, il rappela que, tout petit enfant, il avait été frappé de ce symbolisme et que sa mère, en lui lisant la *Vie des Saints,* le lui avait alors expliqué.

Séminariste, c'est avec un profond esprit de foi qu'il reçut les ordres hiérarchiques, et il conserva toujours une telle reconnaissance à Dieu pour cet honneur, le plus grand qui soit au monde, qu'il prit l'habitude de terminer son action de grâces après la Messe par une prière spéciale : « lundi, la prière du tonsuré ; mardi, celle du minoré ; mercredi, celle du sous-diacre ; jeudi, celle du diacre ; vendredi, celle du prêtre ; samedi, celle du pasteur [1] ».

Ensuite, quand il fut curé de paroisse, dit M. Praquin [2], « persuadé comme son futur maître, saint François, que le Seigneur est le seul bien et l'unique trésor vrai de l'âme, il passait de longues heures dans l'église, aux pieds des saints Tabernacles, et là, s'initiant aux vertus apostoliques, qu'il devait pratiquer dans un degré si héroïque pour l'é-

1 Ses résolutions de l'ordination sacerdotale.
2 Notes manuscrites.

dification de la sainte Eglise et pour l'honneur de Jésus-Christ, déjà alors son âme, identifiée avec celle du Sauveur, répétait cette prière de saint François : « Seigneur, « déchargez-moi et débarrassez-moi du soin de toutes les « choses terrestres et périssables, afin que je puisse être « absorbé et englouti dans les flammes ardentes de votre « divin amour[1] ».

Ces sentiments, il les puisait aussi dans la lecture respectueuse des Pères et des théologiens. « En dehors des soins du ministère, dit le P. Marie-Léon Patrem, il se préparait à celui de la prédication par une étude sérieuse. Il y avait, au couvent de Bourges, les deux cours de Migne, théologie et Ecriture sainte, qu'il avait dans son presbytère, et ce qui prouve qu'il les lisait et les méditait, ce sont les nombreuses annotations marginales faites par lui avec un esprit de saine critique. »

Mais c'est surtout à la lumière intérieure de l'oraison que sa foi s'éclairait.

Le théologien Lessius disait un jour, en montrant la bibliothèque du collège de Louvain : « Voilà bien des livres ; mais un peu de la lumière de Dieu vaut mieux que tout cela ». Lumière encore dont parlait saint Bonaventure quand il disait à saint Thomas d'Aquin, en montrant son crucifix : « Voilà le livre où j'ai le plus appris ». Lumière qui éclairait aussi le bienheureux curé d'Ars, dont les profondeurs de vues sur les choses du salut valaient bien celles de savants théologiens.

Pour acquérir une foi robuste, il faut prier beaucoup et redire souvent la parole des Apôtres : « Seigneur, augmentez-nous la foi ». C'est ce que faisait le Père Jean-Baptiste. Le lecteur se souvient qu'il employait à l'étude et à de longues méditations devant le Tabernacle, la plu-

[1] *Excute a me pondus omnium terrenorum desideriorum, ut igne amoris tui solius ardeam et diluvio caritatis tuæ penitus absorbear.* (Opusc. S. Franc.)

part du temps, les moments libres que lui laissaient les occupations du ministère. Même au milieu du labeur écrasant des missions, il était presque toujours au pied du Saint-Sacrement.

« Un jour, il arrivait dans une campagne près d'Amiens, à Fontaine-sur-Somme. On alla, selon l'usage, recevoir en procession le missionnaire, l'envoyé de Dieu. Le cortège se rendit à l'église, et le Père Jean-Baptiste s'agenouilla au pied de l'autel où il demeura absorbé dans la prière. Il était comme en extase. Monsieur le curé et les assistants, après avoir attendu un bon moment, se retirèrent sans vouloir troubler l'oraison du missionnaire. Longtemps après, les enfants de l'école, à leur sortie de classe, rentrèrent dans l'église et y trouvèrent encore le Père à genoux. Alors se passa une scène délicieuse.

« Il doit avoir faim ! » dit l'une des petites filles, et elle lui porte les morceaux de pain qui restaient dans son petit panier.

« Le Père Jean-Baptiste accepte et met dans sa manche tous ces croûtons à moitié mangés.

« Deux autres petites filles, pensant que ces restes n'étaient pas assez convenables, allèrent demander à leur maman des tartines plus présentables. Mais lorsqu'elles les offrirent au Père, voyant que c'était du gras, il les pria d'aller les porter au presbytère et de dire qu'on les lui réservât pour son repas.

« Monsieur le curé se décida à aller enfin interrompre la prière du Père, et, en rentrant au presbytère, il lui dit : « Mais, mon Père, vous pensez donc que je ne puis pas « vous nourrir ; vous m'envoyez d'avance des provisions. « — J'en ai bien d'autres, répondit alors le Père Jean- « Baptiste en tirant de sa manche tous les morceaux de « pain. Je ne prendrai point d'autre nourriture, Monsieur « le curé, que je n'aie mangé tout cela [1]. »

1 Lettre de M^lle^ Claire Hareux, d'Amiens.

La nourriture corporelle était la moindre de ses préoccupations. « J'ai à me nourrir d'un aliment que vous ne connaissez pas, » aurait-il pu dire comme Jésus. Et c'est au pied du Tabernacle qu'il allait alimenter sa foi. Là, comme Pierre, il disait : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ; vous avez les paroles de la vie éternelle*[1] ; et il allait sans cesse près de la montagne sainte où Jésus parle encore, et où il révèle ses secrets à ses amis.

Aussi ce n'est pas lui qui aurait eu des réserves dans sa foi. « Il ne faut pas tout croire, disent certains esprits modernes, il faut croire ce qui est de foi ; mais ces miracles, ces révélations qu'on nous raconte, on ne peut s'y fier. » Et parce qu'ils ont trouvé une note archéologique quelconque, ils rejettent d'édifiantes légendes que nos pères croyaient vraies ! La vérité avant tout ! c'est bien. Mais où est la vérité ? Est-ce avec les parchemins plus ou moins bien déchiffrés et compris, ou bien avec les traditions vivantes des peuples ?

Le Père Jean-Baptiste croyait tout ce que l'Eglise laisse enseigner comme non suspect, tout ce qui ne choque pas la foi. *Bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu*[2] ! Ah ! certes, il avait la foi simple et aveugle ; mais il ne négligeait pas de s'instruire, et il avait des idées très précises sur le dogme, sur la morale, sur la vie ascétique. Mais, par-dessus tout, il chérissait la vérité révélée et tout ce qui vient de l'Eglise, comme un enfant chérit les lettres de son père ou de sa mère.

C'est pourquoi la foi agit dans son âme et dans tout l'ensemble de sa conduite. Qu'est-ce que la foi qui n'agit point ? C'est une foi morte. Celui qui croit et cependant ne vit pas selon la foi, ressemble au pilote qui, ayant accepté, au départ, une carte marine et une boussole pour guider son navire, irait juste au contraire des indications

[1] *Jean*, VI, 69, 70.
[2] *Ibid.*, XX, 29.

de la carte et de la boussole. Est-ce que ces objets seraient pour lui autre chose que du papier et un peu de métal ? Lui-même aurait-il bonne grâce à dire qu'il croit à sa boussole [1] ?

Le Père Jean-Baptiste était plus logique. Il rendait sa foi en quelque sorte productive, vitale, animée et vivante. Elle était le soleil de sa vie, non seulement éclairant, mais fécondant la terre de son âme et lui faisant produire des fruits sérieux pour l'éternité.

Les âmes à la foi superficielle ne considèrent de très près ni leurs défauts ni leurs vertus : elles se contentent d'un coup d'œil général. Les saints, au contraire, mettent une application extraordinaire à surveiller leur intérieur, à s'examiner dans le menu, à étudier, l'une après l'autre, leurs moindres affections. Le Père Jean-Baptiste avait toujours l'œil ouvert sur son intérieur pour y entretenir continuellement cette vie de la foi ; ses examens, surtout l'examen particulier, étaient fréquents et approfondis : pour lui, c'était une marque de prédestination que cette discussion quotidienne de la conscience, de sorte qu'il ne se passait, pour ainsi dire, rien dans son intérieur dont il ne se rendît compte à la lumière de Dieu ; et cette lumière produisait en lui une telle délicatesse de conscience, qu'il ne pouvait souffrir, non pas seulement ce qui pouvait déplaire à Dieu, mais même ce qui était moins parfait. Il fréquentait souvent le sacrement de Pénitence. Etant curé, il avait choisi pour confesseur un confrère voisin ; mais, en outre de ce confesseur ordinaire, il engagea un autre de ses confrères à l'avertir des défauts que lui ou ses paroissiens pouvaient remarquer en lui. « De plus, ajoutait-il dans ses résolutions, j'aurai un directeur particulier que j'irai voir une fois le mois après ma petite retraite, pour lui en rendre compte, remonter la pauvre machine et lui découvrir mes manquements à mon règlement. »

1 P. Bouchage, Rédemptoriste, *op. cit.*

Comme on le voit, le Père Jean-Baptiste était bien loin d'être cet agriculteur insensé et paresseux, dont parle la sainte Ecriture, qui permet aux orties de pousser dans sa vigne, qui n'en arrache point les épines et laisse tomber en ruine le mur d'enceinte qui la protégeait [1].

L'homme juste dont nous écrivons l'histoire vécut bien de la foi. Non seulement il pratiqua toujours les commandements de Dieu et de l'Eglise, mais, préférant Dieu à tous les misérables biens de la terre, il voulut s'attacher à lui par la pratique des conseils évangéliques. Fidèle aux lumières reçues, il accepta toutes les responsabilités qu'elles impliquent. Sa foi lui dit que le péché est le pire de tous les maux, et il le fuit comme le serpent ; elle lui enseigne que l'exercice de la vertu est le grand moyen de la sainteté, et il cherche, avec une ardeur infatigable, cette perle précieuse, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, fidèle jusqu'au bout à remplir tous ses devoirs, à se sanctifier.

Bien plus, la foi parfaite suppose l'habitude de penser, de vouloir, d'agir et de souffrir comme Notre-Seigneur : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* [2]. Notre cher Père Jean-Baptiste eut les mêmes sentiments, les mêmes craintes, la même haine, le même amour que son divin Maître ; il voulut ressembler au Sauveur et conformer sa conduite à la sienne.

En un mot, on peut dire qu'il appliqua l'esprit de foi à toutes choses : il fut pauvre, chaste, obéissant, mortifié, parce que la foi montra à sa volonté le chemin de ces vertus. Il était tout imprégné de l'Evangile et de ses maximes. C'est ce qui donna à sa vie une tournure instinctivement surnaturelle, une trempe particulière qui faisait dire à tous ceux qui le voyaient ou l'entendaient : « C'est un Saint ! » Il suffisait en effet de l'approcher, de le fréquenter pour se rendre compte qu'il vivait dans une

[1] *Prov.*, XXIV, 30.
[2] *Philipp.*, II, 5.

atmosphère toute surnaturelle. Quelle joie, quelle allégresse, lorsqu'on lui parlait du bon Dieu, ou lorsqu'il en parlait lui-même! On aurait dit que son âme se fondait de plaisir. Il parlait, il agissait à la lumière de la foi. C'est cette foi, ce zèle de la maison de Dieu qui le fit se livrer à l'apostolat des missions. On conçoit qu'il ait eu dans ce ministère la grâce de ramener tant d'âmes au bon Dieu et d'en affermir une multitude dans la pratique du devoir. Il parlait avec tant de conviction, il développait avec tant de facilité les mystères et les préceptes de notre sainte religion, que les plus simples comprenaient aisément et étaient convaincus.

Ce flambeau divin, loin de s'obscurcir en lui, jeta, jusqu'à son dernier soupir, les vives et rayonnantes clartés de la première heure. Il eut, par exemple, pour le service des autels et pour le sacrifice auguste de la Messe le saint frémissement des premiers jours de son sacerdoce. Il célébrait la Messe avec une gravité, une religion profonde qui le faisaient ressembler au divin Sacrificateur lui-même. On le vit, paraît-il, une fois ou deux élevé de terre. « Un de mes condisciples, dit le P. Jean de Sainte-Eulalie, mort diacre et mon ami intime, m'a assuré avoir passé sa main entre les pieds du Père Jean-Baptiste et le marchepied de l'autel pendant la sainte Messe. » Une autre fois, le servant de Messe, jeune homme très pieux, revenant à la sacristie, l'aurait trouvé à genoux, derrière l'autel, un peu élevé du sol, pendant son action de grâces.

Il nous semble que le Père Jean-Baptiste aurait pu bien justement s'appliquer ces paroles de nos saints Livres : *J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée ; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi. Je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or, au prix d'elle, n'est qu'un peu de sable, et que tout l'argent devant elle sera considéré comme la boue. Je l'ai plus aimée que la santé et la*

beauté ; j'ai résolu de la prendre pour ma lumière, parce que sa clarté ne peut jamais être éteinte. Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables. Je me suis réjoui dans toutes ces choses, parce que cette sagesse marchait devant moi : je ne savais pas qu'elle était la mère de tous ces biens. (*Sagesse*, VII, 7-12.)

II

Son espérance.

Tout homme éprouve naturellement le besoin du bonheur. C'est une loi de la nature que notre cœur aspire à la félicité, comme la pierre qui roule tend à descendre toujours. Mais où réside le bonheur? L'insensé le cherche dans des joies passagères, sans vouloir reconnaître leur vanité, sans penser à l'avenir. Le sage, au contraire, a bientôt compris que le bonheur n'est pas de ce monde, qu'il ne s'en trouve que des étincelles, rares comme les paillettes d'or dans une rivière. Le sage chrétien, éclairé par la foi, bien supérieure à la raison, va plus loin : il sait qu'il peut acquérir le vrai bonheur ; il sait qu'on peut arriver à jouir de Dieu et à le posséder. Il marche donc vers Dieu, vers le ciel. Par la foi, on se fie à Dieu pour savoir la vérité ; par l'espérance, on compte sur son secours pour obtenir la béatitude.

« L'espérance est un don du Saint-Esprit ; elle produit dans l'âme deux effets : l'un est le désir de Dieu, l'autre, la confiance en lui [1]. »

Sous ce double rapport, le Père Jean-Baptiste fut une âme d'espérance.

Qu'il ait dirigé toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes

[1] Cardinal Manning, *op. cit.*

ses actions habituellement vers son éternité, ce terme suprême de l'activité humaine, avec une unité de plan qui ne s'est pas démentie de toute sa vie, cela n'est pas douteux. Nous l'avons fait remarquer ailleurs. Avant d'agir il se demandait : *Quid hoc ad æternitatem ?*

L'espérance est une vertu plus laborieuse qu'on ne s'imagine. Pour une âme qui a la foi, savoir où elle ira pour son éternité, c'est un problème qui la préoccupe, et il faut un effort, une ardeur peu ordinaire pour le résoudre. Saint François d'Assise connut, un jour, par une révélation d'en haut, la prédestination de son âme, et ce fut pour lui un ciel anticipé. Mais Dieu ne donne pas cette assurance à tous. Ordinairement, chacun se préoccupe de savoir s'il sera sauvé ; cela se comprend : il y va du bonheur ou du malheur éternel.

Or, il ne suffit pas d'avoir reçu du Saint-Esprit cette vertu, qui est l'espérance, il faut faire valoir ce talent, c'est-à-dire nous exciter fortement à espérer malgré tout, mener une guerre à outrance contre tout ce qui tend à nous décourager.

Comme les autres, le Père Jean-Baptiste avait des passions, et il aurait pu désespérer de son salut ; mais il fortifiait sa confiance en Dieu : « Je repose en paix dans cette attente », disait-il [1]. Il eut des « misères » sans doute, selon son expression habituelle ; mais il engagea une lutte acharnée contre ses défauts, qu'il voulait « déraciner jusque dans la racine [2] » ; et ce qui l'excitait à une si cruelle mortification, c'était l'espoir de réparer le mal qu'il avait pu faire, de recouvrer les biens perdus, de conquérir la grâce de Dieu et le ciel.

Et il fut ferme dans son espoir. Avoir l'espérance, ce n'est pas dire : J'irai peut-être au ciel, mais : *J'irai dans la maison de Dieu,* j'en suis certain ; *j'ai espéré dans le*

1 Résolutions.
2 Sa retraite en 1854.

Seigneur, et je ne serai point confondu. Le Maître peut m'éprouver, me frapper, il peut paraître dormir et m'abandonner ; j'espérerai quand même en lui.

Cela n'exclut pas la crainte : il est tout naturel que l'âme qui désire le ciel, craigne de le perdre. Dieu le veut ainsi pour que notre confiance ne devienne pas de la présomption : l'eau de l'océan se corromprait si elle n'était mêlée de sel. Il faut que l'une soit tempérée par l'autre. Dieu nous tient ainsi dans un juste milieu, entre la présomption et le désespoir.

Le Père Jean-Baptiste marchait ainsi tranquillement à la suite de son Maître ; soupirant après le beau ciel, la terre lui était un exil. De fait, si nous croyons au ciel, si nous avons la ferme espérance d'y arriver, pourquoi tant tenir à la vie ? Le paradis est si beau ! Et le saint religieux s'abandonnait à la bonté et à la miséricorde infinie de son Dieu ; plein de crainte, il était humble et diligent ; plein d'espoir, il était courageux et content.

« La soif du paradis ! oh, comme il l'éprouvait ! nous dit le T. R. P. Raphaël d'Aurillac [1]. Pendant que je faisais mon noviciat à Amiens en 1863, notre Père Gardien, le R. P. Jean-Baptiste, arrivait un jour de mission, exténué de fatigue et les pieds blessés par la marche ; il vint en récréation se promener avec *ses chers petits novices,* comme il nous appelait, et en le voyant si brisé par le travail, nous l'engageâmes à prendre quelques jours de repos. Alors il nous regarda avec un doux sourire ; une pensée consolante venait de traverser son esprit. Il lève les yeux au ciel et nous dit avec son ton de naïve simplicité : « Là-« haut, mes petits amis, je me reposerai : *in pace in idipsum* « *dormiam et requiescam* ». Je fus frappé de la manière dont il nous adressait ces paroles, et je n'ai jamais pu les oublier.

[1] Traits édifiants et anecdotes dont j'ai été le témoin oculaire. Manuscrit daté de Bourges, 18 août 1866, un mois après la mort du Père Jean-Baptiste.

Maintenant il a trouvé, je l'espère, ce bienheureux repos qu'il a acheté au prix de tant de fatigue ! »

Et pourtant, il se croyait digne de l'enfer ! C'est que plus la confiance en Dieu est grande dans une âme, plus elle s'enfonce par contre dans l'humilité. « Je ne suis qu'un pécheur, ô mon Dieu ! mais vous êtes mon Père. J'ai mérité l'enfer, hélas ! et je suis indigne de pardon, mais, ô bon Jésus, quand je me prosterne au pied de votre croix, votre regard me rassure tellement que je ne puis m'empêcher de tressaillir et de chanter. Pourquoi êtes-vous si large dans le pardon, si passionné dans votre amour, si bon pour le pécheur repentant ? Ah ! mon Dieu, si vous voulez que je désespère encore à la vue de mes péchés, cessez de prier pour moi et ne dites plus ce mot qui m'enivre d'espoir : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Je suis un larron vil, ingrat, digne de tous les maux, je l'avoue et j'en rougis ; mais comment serais-je inquiet quand il me suffit de vous crier avec un vrai repentir : Souvenez-vous de moi, pour que vous me répondiez d'une voix pleine d'amour : Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis [1]. »

Le Père Jean-Baptiste est là tout entier. Parfaitement calme, il s'abandonnait à l'amour ; tel le soldat, plein de confiance en son capitaine, sûr qu'il vaincra, dort tranquille au milieu du feu des batailles : *si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* Il avait la paix, cette paix de l'âme qui surpasse tout sentiment [2]. Il fallait le voir lorsqu'il sortait de l'oraison ; on aurait dit qu'il y avait reçu un message du ciel ; recueilli, mais joyeux et comme transfiguré, il semblait dire : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus* [3].

Il ne faudrait pas croire pourtant que cette calme séré-

1 P. Bouchage, *op. cit.*
2 *Philipp.*, IV, 7.
3 *Ps.* CXXI.

nité fût en lui un abandon purement passif au bon plaisir de Dieu ; il savait que ce n'est pas celui qui dit : *Seigneur, Seigneur, qui entrera au royaume de Dieu, mais celui qui fait la volonté du Père céleste.* Aussi, pour lui, agir et souffrir étaient des moyens et des conditions du bien qu'il attendait ; vers cette fin dernière il faisait converger ces jeûnes et ces mortifications effrayantes de toute sa vie, les sacrements qu'il recevait avec tant de foi et d'humilité, cette oraison qui était l'atmosphère de son âme, ces œuvres de miséricorde spirituelle qui se traduisaient par un zèle d'apôtre, tous ses devoirs, accomplis, non pas à peu près, mais avec une ferveur et une persévérance continues.

Aussi quand il arrivera au terme de son existence terrestre, il pourra dire en toute vérité : *J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi ; il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée et que le juste Juge me rendra en ce jour*[1].

Au fond, nous ne sommes tenus à espérer que le ciel et les moyens d'y arriver. Mais Dieu, qui est un océan de biens, de grâces et de miséricorde, nous invite à étendre notre espérance sur une foule de biens tels que les choses temporelles, dans la mesure qui convient à notre salut et à notre perfection.

Le Père Jean-Baptiste avait aussi cette confiance en la divine Providence. Sans autre souci que de contenter Dieu et de lui plaire, il ne s'inquiétait ni de la nourriture ni du vêtement[2]. Ses courses apostoliques, dont nous avons fait le récit, sont la preuve de son filial abandon à la sollicitude de Dieu pour ses serviteurs. Le Père Jean-Baptiste a fait le voyage de la vie, comme Marie et Joseph firent celui de l'Egypte, avec une confiance absolue en la Providence divine.

[1] II *Timoth.*, IV, 7.
[2] *Luc*, XII, 31 ; *Matthieu*, VI, 31, 32.

III

Sa charité.

Son amour de Dieu.

L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* nous dit que l'amour, c'est la plus grande chose du monde [1]. La foi et l'espérance ne sont pas Dieu ; mais la charité c'est Dieu lui-même : *Deus caritas est* [2].

La charité est, de tous les dons, le plus parfait. En effet, la charité perfectionne la foi et l'espérance ; sans elle, ni l'une ni l'autre n'est parfaite.

La charité unit pleinement l'âme à Dieu : ni la foi, ni l'espérance ne sont capables de cette perfection d'union. Seule, la charité parfaite demeurera : la foi sera remplacée par la vision ; l'espérance, par la jouissance de Dieu.

La charité est le *lien de la perfection* [3], c'est-à-dire qu'elle entoure et conserve toutes les autres vertus [4]. De même qu'un fil d'or maintient une suite de perles et traverse chacune d'elles, ou qu'une agrafe d'or tient ensemble les plis d'un vêtement, ainsi toutes les grâces qui forment la sanctification d'une âme sont soutenues, complétées et unies par la charité. Celui qui n'est pas saint n'a pas d'amour pour Dieu ni le prochain ; et celui qui n'aime pas Dieu et son prochain, n'est pas saint.

La charité n'est pas seulement la sainteté parfaite en ce monde, elle est aussi l'essence de la béatitude éternelle. Ceux qui auront beaucoup aimé, seront les plus glorifiés et par conséquent les plus heureux ; ceux qui auront moins aimé, seront moins glorifiés et moins heureux. La mesure

1 *Imitat.*, liv. III, chap. v.
2 I *Jean*, IV, 6.
3 *Coloss.*, III, 13.
4 I *Cor.*, XIII, 4-6.

de notre charité sera celle de notre félicité éternelle[1].

On comprend dès lors que le Verbe incarné soit venu porter le feu de l'amour sur la terre[2], qu'il ait fondé sa religion sur l'amour. On comprend aussi que tous les héros du christianisme aient eu la charité à un degré éminent. Plus ils l'ont eue, plus ils ont été dépouillés du vieil homme et ont revêtu l'homme nouveau, Jésus-Christ.

Nous voudrions appliquer ces principes au R. P. Jean-Baptiste.

Si l'amour envers Dieu est avant tout la tendance surnaturelle de l'homme à se donner à Dieu, à s'unir à lui comme sa fin suprême, on peut dire que, dès ses plus jeunes ans, l'amour fut la principale respiration de cette âme prédestinée. Par le Baptême, il avait reçu ce don de la charité que l'Esprit-Saint allume dans l'âme de tout enfant chrétien. Mais nous savons que ce n'est là encore qu'une faible lueur, la première étincelle d'une flamme appelée à être développée, nourrie, de telle sorte qu'elle peut devenir semblable à la flamme d'un séraphin devant le trône de Dieu. Le petit Caron fut prévenu dès son bas âge, et se distingua par la ferme volonté de suivre les attractions de l'amour.

Il y a des âmes qui passent de longues années sans donner à Dieu l'or pur de leur charité, en qui l'empire de l'amour divin ne s'établit jamais solidement, ou du moins que très tard. Rien n'est délicat en effet comme l'amour divin, si facilement dénaturé par un alliage trompeur : on se flatte d'être dévoué à Dieu, et on n'est dévoué qu'à soi.

De bonne heure, au contraire, notre Père Jean-Baptiste orienta son âme vers la volonté de Dieu, toute seule et toute pure. Petit écolier, élève du sanctuaire, prêtre et pasteur, et ensuite religieux, il concentra tous ses efforts, toutes les facultés de son âme en la seule et unique vo-

[1] *Cf.* cardinal Manning, *op. cit.*
[2] *Luc*, XII, 49.

lonté de Dieu. Sa vie ne fut pas faite de grandes choses, d'œuvres éclatantes ; et pourtant il y eut un accroissement prodigieux de la charité dans cette vie faite de petites actions, parce que chaque petit acte d'amour, imperceptible et caché bien souvent, était recueilli par le regard du Père céleste, qui voit dans le secret du cœur.

La loi divine, les préceptes de l'Eglise et, plus tard, les règles de son Institut furent toujours choses sacrées pour lui. Il gardait son âme pure et éloignée de toute infraction, même la plus légère, et son supérieur, le R. P. Aréso, dans un témoignage que nous citerons ailleurs en entier, a pu dire : « Je n'ai jamais trouvé en lui une seule action, ni une parole légèrement blâmable ; j'ai toujours cru qu'il avait continuellement Dieu devant ses yeux et qu'il rapportait tout à lui, qu'il était le plus zélé pour la gloire de Dieu, parmi les âmes les plus zélées[1] ».

Ce n'est pas à dire que le serviteur de Dieu ne commit jamais d'imperfections, mais quand cela lui arrivait, c'était par faiblesse ou par surprise ; il n'en laissait aucune s'attacher à son cœur : dès qu'il s'en apercevait, il en gémissait et s'en reprenait de suite, même quelquefois publiquement.

Un jour, pendant la récréation, il s'était montré plus gai, plus expansif que de coutume. Mais, craignant d'avoir outrepassé les limites de la modestie religieuse, de la tempérance de la langue, d'avoir peut-être malédifié ses frères, il quitta brusquement la récréation et se rendit au chœur. Peu après, arrivant à la chapelle pour les Vêpres, les religieux virent le plancher couvert de croix faites avec la langue et se remarquant encore sur la poussière. Ils pensèrent aussitôt que c'était *un coup* du Père Jean-Baptiste. Lorsqu'il vint, le lendemain, en récréation leur souhaiter « son petit bonjour », comme il disait, on lui demanda l'ex-

1 Témoignage précieux (manuscrit du P. Aréso) en faveur du Père Jean-Baptiste (Archives provinciales).

plication de ces croix. Il rougit et se contenta de répondre : « Il faut veiller sur sa langue ».

Il mettait bien en pratique ces paroles de saint François de Sales : « Si je connaissais dans mon cœur la moindre fibre qui ne fût pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais à l'instant ».

Le Père Jean-Baptiste aimait beaucoup la pratique du recueillement, des oraisons jaculatoires et de la présence de Dieu. Il y aurait un recueil à faire rien qu'avec ses sentences favorites, si pieuses, si originales et si expressives, ainsi qu'avec les petites industries que son amour lui faisait inventer pour parler, en toute occasion, du bon Dieu, sans le moindre pédantisme et avec un à-propos naturel qui ravissait d'admiration ses auditeurs.

Il répétait souvent, par exemple : « Dieu le veut ! » — « Amour ! amour ! » — « Mon Jésus, miséricorde ! » — N'y a-t-il pas dans ces cris du cœur comme un résumé de son âme ? Nombre de Saints ont eu de ces mots, et c'était pour eux toute une doctrine. Le Père Jean-Baptiste ne les disait pas à la légère ; ils étaient le langage du cœur et de l'amour.

La charité qui l'obligeait à se donner au dehors aux âmes, soit en mission, soit au couvent, ne lui ôtait rien de l'attention intérieure aux choses de Dieu. L'oraison faisait ses délices : c'était son paradis. Il n'y avait pas jusqu'au sommeil dont il ne fît une prière.

Une fois qu'il revenait de mission très fatigué, il alla se jeter tout exténué sur sa pauvre paillasse. Le Fr. Gabriel Chatard, novice, entra dans sa cellule et lui rendit quelques petits services ; au moment où il allait se retirer, le Père Jean-Baptiste lui dit : « Petit Frère, n'apercevez-vous pas une petite croix ? Oh ! j'en ai besoin pour dormir : je la cherche sur notre couche, et je ne la trouve pas. » Il était dans l'obscurité, le Frère qui avait préparé la chambre ayant oublié d'y mettre une bougie. Cette petite

croix, dont il parlait, se composait de deux planchettes clouées ensemble ; le bon Père la mettait sur son oreiller, déjà si dur, et dormait la tête appuyée sur ce bois grossier [1].

Nous ne reparlerons pas ici en détail de la dévotion du Père Jean-Baptiste envers la sainte Eucharistie. On sait qu'il passait au pied du Tabernacle tout le temps dont il pouvait disposer sans manquer à ses devoirs d'état. Dans ses résolutions, parlant de l'action de grâces après la sainte Messe, il disait : « O mon Dieu, donnez-moi assez de goût pour la sainte Eucharistie, pour que j'imite ces saints prêtres qui ne peuvent, pour ainsi dire, s'arracher à vos doux entretiens. J'espère que je l'aurai, ce goût, que vous le mettrez et le conserverez dans mon cœur [2]. » Et il l'eut en effet jusqu'à la mort, ce goût spirituel. Il faisait toutes les cérémonies avec une gravité et une exactitude qui démontraient à tous ceux qui le voyaient à l'autel l'amour qu'il avait dans son cœur. Il savourait les significations mystérieuses et les trésors inépuisables des rites sacrés. Sainte Thérèse ne disait-elle pas qu'elle aurait donné sa vie pour une cérémonie de l'Eglise ?

Il plaça en tête de ses dévotions favorites celle de la passion de Notre-Seigneur, « parce que, disait-il, elle a toujours été la dévotion des saints prêtres et que je veux le devenir aussi, qu'elle est un moyen efficace pour inspirer du péché en général, et surtout du péché contre la chasteté, la plus vive horreur, pour toucher et ramener les pécheurs à la pénitence ».

Et pour honorer cette sainte passion, il résolut « de jeûner tous les vendredis, de faire ce jour-là le Chemin de la Croix et de réciter, le jeudi soir, en latin ou en français, la passion selon saint Matthieu, pour ne point en ou-

1 Relation du R. P. Gabriel Chatard, aujourd'hui Chartreux à la Valsainte, en Suisse.

2 Résolutions du sacerdoce.

blier le texte [1]. Tout cela demande des sacrifices, mais ils doivent ne paraître rien en comparaison des immenses avantages que j'en retirerai. » Une fois devenu religieux, ce n'était plus le vendredi seulement, mais tous les jours qu'il faisait le Chemin de la Croix.

Vivant ainsi par l'amour dans l'intimité de son Dieu, le Père Jean-Baptiste consumait pour lui toutes les forces vives de son esprit et de son cœur. Dieu était en lui, et il était continuellement en Dieu. Aussi était-il comme insensible à tout ce qui ne regardait que la terre. On en cite de nombreux exemples.

Revenant, un soir très tard, au couvent, après une mission, il ne voulut déranger personne pour lui préparer un peu de nourriture. Il se contenta de demander un verre d'eau et une tunique de dessous pour se changer. Le Frère apporta aussitôt le verre d'eau qu'il déposa dans sa chambre, sans lumière et sans en avertir le Père, et alla à la recherche d'une tunique. « Lorsque je la lui portai, dit le P. Gabriel Chatard, il me dit : « Mon petit Frère, « ce n'est pas une tunique neuve, j'espère. Oh! combien « j'aime les vieux vêtements ! » Je le rassurai en lui faisant l'historique du vieil habit. Il fut tout content. Quant à réclamer de la lumière ou à parler de sa soif dévorante, il n'y songea plus et demeura sans rien prendre jusqu'au lendemain. »

Il ne faisait nulle attention aux mets qui lui étaient servis. Ainsi, pendant une mission où il eut plus de travail que de coutume, le curé le voyant exténué de fatigue lui fit accepter à la collation quelques petits poissons, insistant sur ce que la théologie le permettait ; le charitable pasteur lui servit alors de la morue découpée en petites tranches. Le Père Jean-Baptiste prit tout cela, croyant manger de petits poissons.

[1] Saint François d'Assise aimait beaucoup à se faire lire par ses Frères l'histoire de la passion du Sauveur.

Une autre fois, à table on parlait de fromage, en même temps que les convives mangeaient du pâté de lièvre. Le bon Père, tout absorbé en Dieu, mais voulant, par charité, se mêler à la conversation, dit alors : « C'est vrai, ce fromage est excellent ». Et, sans s'apercevoir des sourires de ses voisins, il accepta une seconde fois de ce fromage qu'il trouvait si bon !

Il arriva, dans une autre mission, que le Père Jean-Baptiste était fort enroué. La domestique du curé lui prépara une tisane ; mais, obligée d'aller ailleurs, elle disposa tout devant le feu et en s'excusant avertit le Père de vouloir bien se servir lui-même avant d'aller se coucher. Le Père Jean-Baptiste, au retour de l'église, trouvant sur la table de la salle à manger une tasse et du sucre, alla au foyer de la cuisine, et, voyant deux petits pots, il en prit un : c'était de l'eau de savon se chauffant pour quelque petite lessive ; il la sucra et l'avala tout d'un trait. Au retour de la servante, le mystère s'expliqua ; le Père avait bien trouvé, comme il dit, que « cela ne valait pas un coup de bâton ; mais c'était bien chaud ; cela m'a fait du bien. Je vous remercie [1]. »

Il faudrait suivre le Père Jean-Baptiste dans tous les détails de sa vie ; à chaque instant nous y verrions l'amour de Dieu le plus pur qui le consumait. Toute son ambition était de contenter plus pleinement son Dieu, et, à mesure qu'il l'aimait, il voulait l'aimer davantage. Il avait fait sienne cette prière de saint François, son père :

« Je voudrais vous aimer, Seigneur très saint, je voudrais vous aimer ! O Dieu d'amour, je vous ai consacré mon cœur et mon corps. Si je pouvais connaître le moyen de faire davantage pour vous, je le ferais, et je le souhaite ardemment [2] ! »

1 Cette histoire fut racontée par le Père Jean-Baptiste lui-même devant le P. Marie-Léon Patrem et d'autres qui en ont écrit le récit.
2 Opuscules de saint François.

Son amour du prochain.

L'amour a deux ailes sublimes qui lui permettent de voler vers le paradis ; toutes les deux sont indispensables : à l'amour de Dieu doit se joindre l'amour du prochain.

Il est inutile de rappeler ici avec quelle insistance Notre-Seigneur nous fait une obligation stricte de l'amour de nos semblables : *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples* [1].

O délicatesse ineffable de notre Dieu ! Il a vu qu'avec notre nature déchue, nous n'arriverions que difficilement à l'amour surnaturel du prochain. Alors il s'est présenté à nous avec tous ses charmes divins, et avec son ciel si attrayant, pour se faire aimer. Et quand, gagnés par son amour, nous nous élançons vers lui, il nous dit : Eh bien, soit, viens à moi ; mais si tu m'aimes, fais pour le prochain ce que tu ferais pour moi, aime-le pour moi, comme toi-même : *Ce que tu auras fait au moindre des miens, c'est à moi que tu l'auras fait* [2].

Voilà le secret de cette force qui fait voler le missionnaire à la conversion des idolâtres, qui vaut au malade, au pestiféré ou au miséreux les soins de la Sœur de Charité.

Le Père Jean-Baptiste fut animé de cet amour du prochain : il eut pour son âme et pour son corps cette tendre charité, compagne inséparable de l'amour de Dieu, ce sentiment exquis qui ne procède ni de la chair ni du sang, mais de l'Esprit de Dieu.

Certainement le meilleur exercice de la charité est d'avoir du zèle pour le bien *spirituel* du prochain. Or, le

[1] *Jean*, XIII, 34, 35.
[2] *Matthieu*, XXV, 40.

Père Jean-Baptiste voulait, avec une sainte passion, convertir et sauver des âmes à ses dépens et par tous les moyens vertueux. Il ne regardait pas les crimes des pécheurs, mais leur malheur, la misère où ils étaient plongés et l'esclavage où ils gémissaient ; et son cœur se fondait de compassion miséricordieuse. C'est ce qui explique ces rudes pénitences infligées à son propre corps : il voulait se sacrifier pour les pécheurs ; ces longues veilles entre le vestibule et l'autel, passées dans les larmes de la pitié, versées sur les âmes rebelles, comme Jésus pleurant sur Jérusalem infidèle. Là, il puisait plus qu'une compassion stérile ; à la vue des âmes meurtries et blessées, des pécheurs esclaves de Satan, de toutes ces victimes du péché, destinées à la mort éternelle, son zèle s'enflammait, et il se levait, se disant : « Allons et sauvons-les ; ces plaies, il faut les fermer, ces égarés, il faut les ramener ! » *Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons* [1].

Si le lecteur veut bien réfléchir sur tout ce qui a été raconté jusqu'ici, il remarquera facilement quelle fut l'activité de cet homme apostolique. D'abord pasteur exemplaire, veillant nuit et jour sur ses brebis, il donnait tout son temps, sa peine, il aurait donné sa vie pour les sauver : *Da mihi animas, cætera tolle tibi* [2]. Il prenait tous les moyens qu'il pouvait s'imaginer ; mais, quoi qu'il fît, même dans les associations ouvrières, qu'il cherchait à établir, il faisait en tout besogne d'apôtre, avec la même conviction et la même ardeur que lorsqu'il annonçait la parole de Dieu, du haut de la chaire, chaque dimanche.

Puis, devenu missionnaire Franciscain, il s'immola entièrement pour le salut des âmes : peu lui importait de s'incommoder, pourvu qu'il pût faire quelque bien. Son zèle intrépide lui faisait surmonter toutes les difficultés qui

1 *Matthieu*, x, 8.
2 *Gen.*, xiv, 21.

se présentent dans la carrière évangélique : il aurait pu parler, comme saint Paul, *de ses travaux, des coups reçus, de ses voyages sans nombre,* presque toujours à pied, *périls et aventures de toute sorte, de ses labeurs et de ses peines, de ses nombreuses veilles, de la faim, de la soif, des jeûnes multipliés, du froid, de la nudité*[1]. Mais son humilité nous a caché beaucoup des fatigues et des épreuves de sa vie d'apôtre. Sans parler des soucis et de la sollicitude qu'avait ce médecin des âmes au tribunal de la pénitence, où, rempli de la miséricorde de celui qui *l'envoyait pour guérir ceux qui ont le cœur brisé de contrition*[2], il passait des journées et quelquefois des nuits, heureux de se dépenser pour *annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue,* pour *rendre libres les esclaves*[3]; sans parler aussi de son dévouement aux âmes du purgatoire, dont il était si désireux d'abréger l'exil, et pour lesquelles il faisait tant prier en mission ; sans parler enfin de tant d'autres qualités de ce zélé missionnaire, on peut dire qu'il avait vraiment un cœur d'apôtre, et que, s'il aimait Dieu d'un amour ardent, il était aussi embrasé d'amour pour les âmes dont il avait à cœur de procurer le bien spirituel.

« Voir le prochain en la poitrine du Sauveur, » comme dit saint François de Sales, c'est aussi servir le prochain *corporellement.*

Le Père Jean-Baptiste était bien éloigné de chercher la popularité ou l'estime des hommes. Mais il savait que tout est grand aux yeux de Dieu, même un verre d'eau ou une simple marque de déférence donnés sous l'impulsion de la foi ou de l'amour. Aussi il avait une estime profonde de son prochain, et il le montrait par des égards, des attentions qui étaient chez lui des actes bien surnaturels. Il était com-

1 II *Cor.*, XI, 23-28.
2 *Luc*, IV, 18.
3 *Ibidem.*

plaisant, serviable, toujours prêt à venir en aide. « Nous aurions beau faire oraison, disait-il, si nous ne savons pas nous déranger pour obliger notre prochain ; nous ne sommes pas religieux, nous ne sommes pas chrétiens. » Il avait bien peu de choses à son usage, mais il considérait le peu qu'il avait comme lui étant donné pour l'usage d'autrui.

« Les pauvres de la paroisse, dit M. Praquin, avaient, dans ses aumônes, une part bien abondante. On connaissait son faible, c'est-à-dire son inclination à donner, à se dépouiller, et les infirmes, les malades ne s'adressaient jamais vainement à lui. Du linge, des chemises, des draps, des vêtements, du bois, de l'argent : c'était le dépouillement sous toutes ses formes ; et il le portait à tel point que, lors de son départ pour le couvent d'Amiens, il ne possédait plus que deux chemises et deux paires de draps, dont l'une pour son usage et l'autre pour le lit de sa bonne et vieille mère, âgée de quatre-vingt-cinq ans. Des bas, il n'en avait plus : il fut obligé de recourir à la charité d'une paroissienne, qui lui en prêta une paire pour faire ses adieux à son vénérable évêque ; et, après son arrivée au couvent, il me les renvoya à moi, son successeur, à la charge de les remettre à la bonne personne qu'il me désigna [1]. »

A ce récit, ne semble-t-on pas entendre un écho et le commentaire en action de ce que la théologie appelle les sept œuvres de miséricorde corporelle ?

Rappelons, pour être plus complet, les visites qu'il faisait aux malades, non seulement étant curé, mais celles qu'il faisait aux infirmes en mission, où, se croyant débiteur de tous, il allait porter aux malades les consolations et les grâces de ce ministère extraordinaire : visites qui furent bénies et récompensées plusieurs fois, nous dit-on,

1 Notes manuscrites de M. l'abbé Praquin.

par des guérisons corporelles, échos des cures spirituelles opérées au saint tribunal.

Nous le verrons bientôt couronner cette charité admirable en ensevelissant les morts et en tombant lui-même victime de son amour dans l'accomplissement de cette œuvre d'héroïque dévouement. *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* (*Jean*, XV, 13).

CHAPITRE XII

Les vertus religieuses.

UN SUBLIME IDÉAL. — UNE VISION DE SAINT FRANÇOIS. — OBÉISSANCE PARFAITE. — AMOUR HÉROÏQUE DE LA PAUVRETÉ. — CHASTETÉ DE TOUTE SA VIE. — MODÈLE DU CLERGÉ. — SA MODESTIE.

Magister, sequar te quocumque ieris. — Maître, je vous suivrai partout où vous irez. (*Matthieu*, VIII, 19.)

Le Fils de Dieu, en venant sur la terre, n'a pas seulement voulu racheter le monde, mais aussi nous donner l'exemple de toutes les vertus. C'est un Maître qui a ouvert une école divine, où il appelle les âmes comme disciples : *Apprenez de moi que je suis doux et humble.*

Il n'a pas manqué d'admirateurs à travers les siècles; nombreux sont ceux qui ont voulu l'écouter et l'imiter, afin de lui rendre amour pour amour, sacrifice pour sacrifice : ce sont les Saints qui, plus ou moins, chacun selon sa condition, ont voulu reproduire les vertus d'un si digne Maître.

Le Père Jean-Baptiste voulut entrer à cette école. Il étudia, dès l'âge le plus tendre, ce sublime modèle : il le vit obéissant et soumis à son Père céleste ainsi qu'à ses parents qui le représentaient sur la terre. Il l'admira dans cette pauvreté extrême qu'il choisit pour l'accompagner de la crèche au calvaire ; et il l'aima dans cette pureté immaculée qui brilla dans sa vie cachée et dans sa vie publique. De bonne heure, il vit là son idéal.

Un jour, saint François d'Assise se rendait de Riéti à Sienne pour la guérison de son mal d'yeux. Il était ac-

compagné de quelques Frères et d'un médecin fort attaché à l'Ordre. La petite caravane rencontra en chemin, dans la plaine de Campiglia, trois femmes d'une si parfaite ressemblance qu'on les eût prises pour trois sœurs. Même âge, même taille, même profil de visage, et aussi même simplicité dans la mise. Elles s'avancèrent vers François, inclinèrent respectueusement la tête et lui dirent d'un air gracieux : « Que Dame Pauvreté soit la bienvenue ! » La salutation était étrange, mais tout à fait du goût de celui auquel elle s'adressait. Croyant avoir affaire à trois indigentes, il pria le médecin de leur remettre une aumône. Cet homme de bien déféra avec empressement au désir du saint et mit pied à terre. Mais, quand il fut remonté à cheval, les trois vierges avaient disparu, à son grand étonnement. Les Frères Mineurs acquirent, comme lui, la certitude qu'ils avaient été témoins d'une apparition céleste, et ils ne doutèrent pas qu'elle n'eût un sens mystérieux [1].

Saint Bonaventure, complétant le récit de son devancier, ajoute : « Cette apparition signifiait que les trois vertus qui constituent l'essence et la beauté de la perfection religieuse, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, brillaient d'un égal éclat au front du Patriarche séraphique, quoique la pauvreté fût sa prérogative spéciale et le plus riche fleuron de sa couronne [2] ».

C'est la beauté toute céleste de cette triple vertu qui avait aussi ravi le cœur de notre Père Jean-Baptiste, et afin de suivre plus sûrement Jésus, il voulut se mettre à la suite de son fidèle imitateur, le séraphique François.

Son obéissance.

Nous l'avons vu, tout enfant, dans la maison paternelle, donner des preuves de son amour pour l'obéissance, se

1 Thomas de Célano, *Vita secunda*, part. III, cap. XXXVII.
2 S. Bonaventure, *Légende de saint François*, chap. VII.

laissant façonner, comme une cire molle, à la piété et à l'amour de Dieu par ses pieux parents.

Collégien, ses condisciples aussi bien que ses maîtres louaient « son obéissance scrupuleuse à la règle ».

Devenu prêtre, il voulut « se mettre en garde contre l'esprit d'indépendance et d'insubordination », et sa promesse d'obéissance à son évêque ainsi qu'aux autorités ecclésiastiques ne fut pas un vain mot [1].

Mais c'est surtout après sa profession religieuse que resplendit en lui le type du vrai Frère Mineur.

Saint François avait parfaitement compris qu'à la base de tout édifice spirituel, on doit mettre l'oubli de soi-même et l'anéantissement du vieil homme. En habile pilote, il savait que l'obéissance est le gouvernail qui pointe le cap vers la rive éternelle. Il l'exigeait ponctuelle, immédiate, universelle. Il voulait que ses disciples fussent morts à eux-mêmes pour vivre de cette indifférence qui est prête à tous les sacrifices [2].

Tel fut bien le Père Jean-Baptiste.

Il garda, avec la diligence la plus scrupuleuse, toutes les règles de son Institut, jusqu'aux prescriptions les plus petites, et cela avec un renoncement si complet à sa volonté qu'il parut, dès les premiers jours, n'avoir pas la moindre difficulté et faire ses actions comme s'il eut toujours été religieux. Aux actes de Communauté, il était toujours le premier : il avait pris l'habitude de voir dans le son de la cloche la voix du supérieur l'appelant.

Lorsque, vers la fin de son noviciat, ses supérieurs, sans l'avoir consulté, jugèrent à propos de le destiner au ministère des missions, il n'opposa aucune résistance : il n'avait rien demandé, il accepta tout et se prépara de son mieux à faire l'obéissance.

1 Résolutions du sacerdoce, déjà citées.
2 P. Léopold de Chérancé, Capucin, *Vie de saint François.*

Ce ministère, absorbant comme il était alors par suite du petit nombre d'ouvriers, le fit s'absenter souvent du monastère, et parfois pour de longues périodes. Mais, à l'exemple de son bon Père Aréso, il avait soin, avant de partir, de se munir auprès de son supérieur des permissions qu'il jugeait nécessaires : il faisait approuver ses pénitences, ses jeûnes, et surtout les dispenses qu'il pourrait être forcé de s'octroyer, en particulier pour aller en voiture, en diligence ou en chemin de fer, s'il ne pouvait faire autrement. Le lecteur a vu qu'il n'en usait guère.

Saint François de Sales dit que « l'acte le plus excellent que puisse produire une âme, le degré de perfection le plus haut où elle puisse s'élever, c'est l'union parfaite de sa volonté à celle de Dieu, cette union qui fait qu'on ne désire rien autre chose ici-bas que Dieu seul et son bon plaisir, qu'on veut tout ce qu'il veut et comme il le veut, et qu'on est toujours disposé à aller paisiblement et gaiement partout où il nous appelle, à accepter tout ce qu'il nous envoie, à faire tout ce qu'il nous demande [1] ».

Ainsi se conduisit le Père Jean-Baptiste. Il se conserva toujours, comme il l'avait résolu à son noviciat, « dans une parfaite et absolue indifférence pour la santé ou la maladie, une vie longue ou courte, un emploi honorable ou abject, tel ou tel degré de perfection ; ne pas désirer faire autrement que Dieu ne veut, ni au delà de sa volonté, mais me conformer, en tout et toujours, à cette volonté très sainte, très juste et très aimable, répétant sans cesse, comme aspiration ordinaire : *Fiat, laudetur et superexaltetur sanctissima, justissima et amabilissima voluntas Dei in omnibus! Non mea voluntas, sed tua fiat* [2]. »

[1] M. Hamon, *Vie de saint François de Sales.*
[2] *Souvenirs* du noviciat, manuscrit.

Sa pauvreté.

Non moins que l'obéissance, la sainte pauvreté brilla chez le Père Jean-Baptiste.

Il n'attendit pas d'en avoir promis la pratique par vœu : déjà tout petit enfant, au collège, il en donnait des preuves à ses condisciples et à ses maîtres, non seulement par la grossièreté de ses vêtements, que pouvait expliquer son humble origine, mais par des actes libres et de son initiative spontanée, comme lorsqu'il écrivait ses devoirs sur des lambeaux d'enveloppes ou de papier, afin de se rappeler et d'imiter la pauvreté de la crèche.

Puis, pendant sa carrière pastorale, on aurait dit qu'il faisait son noviciat préparatoire à celui d'Amiens.

« Le trait le plus saillant, dit M. Praquin [1], le caractère dominant de la vie du Père Jean-Baptiste, c'est l'amour de la pauvreté. Elle est le fond même et l'âme de toutes ses actions.

« A son ordination, il avait répété de grand cœur ces paroles : *Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice* [2] ; et pendant toute sa carrière, le Seigneur fut réellement son unique partage.

« Placé dans une paroisse, celle de Brombos, où les émoluments pécuniaires lui laissaient quelques ressources, il s'y sentit en quelque sorte mal à l'aise, et il se réjouit grandement lorsque son évêque l'envoya à Halloy, la paroisse la plus pauvre du doyenné de Grandvillers et peut-être même du diocèse de Beauvais. Encore la prenait-il dans un moment où la fabrique de l'église se trouvait obérée par les réparations importantes faites par son prédécesseur. La commune ne pouvait combler le déficit de l'église. C'était en 1849, alors que les idées d'indépen-

1 Notice manuscrite, déjà citée.
2 *Ps.* xv, 5.

dance et de socialisme mettaient tous les esprits en fermentation, que le casuel, diminuant de plus en plus, même dans les bonnes paroisses, était devenu à peu près nul à Halloy.

« L'abbé Caron regarde sa nomination à cette cure comme un pas vers la béatitude : *Beati pauperes spiritu !* Plus il sera pauvre des richesses et des biens de la terre, plus il obtiendra les richesses et les biens éternels : *N'ayant rien,* dit saint Paul, *nous qui possédons tout* [1].

« Il se dépouillait de tout pour les pauvres, afin de trouver un trésor dans le ciel.

« Il semblait craindre et redouter la présence de l'argent dans la maison comme un danger permanent, tant il mettait d'empressement à s'en dépouiller et à le verser dans le sein des indigents et des pauvres. On serait porté à croire que, dans tout le cours de son ministère sacerdotal, il avait déjà présente à l'esprit cette parole du séraphique Pauvre d'Assise : « Pour les serviteurs de Dieu, l'argent n'est « pas autre chose que le démon et un serpent vénéneux ».

« Donner, se dépouiller, était toujours pour lui un bonheur, une véritable bonne fortune : son air joyeux, content dénotait la satisfaction intérieure de son âme.

« Il n'eut jamais d'autre personne de service que sa bonne vieille mère ; elle avait quatre-vingts ans et plus lorsqu'il se fit Franciscain. Malgré toute sa bonne volonté pour son fils, elle était incapable de préparer une nourriture convenable : quelques mets grossiers, composés de légumes, de fromage et de beurre, formaient l'ordinaire de la semaine. Le dimanche pourtant, on se permettait le luxe du pot-au-feu, comme aussi lorsqu'il y avait des étrangers à recevoir. Du pain et du cidre, voilà le fond de ses repas. Jamais de vin, sinon avec des convives ; à plus forte raison, le café leur était inconnu.

« Cependant lorsqu'il donnait un dîner de conférence,

[1] II *Cor.*, VI, 10.

ou un repas de fête, au jour d'une cérémonie solennelle, il voulait qu'il n'y manquât rien, et, sans se permettre tout ce qui était parfaitement reçu par les règlements ecclésiastiques, il se contentait de servir les trois plats permis, un peu de fromage ou du beurre, et quelques fruits, si la saison le comportait.

« Un jour, il avait reçu un certain nombre de confrères, à l'occasion de la Messe des trépassés, le lendemain de la fête patronale. M. l'abbé Bourgeois, alors doyen de Grandvillers, et depuis vicaire général et curé-archiprêtre de Compiègne, avait adressé la parole aux fidèles sur la nécessité de prier pour les défunts. Le repas fut abondant et même excessif par suite de nombreuses absences de confrères, retenus par leur ministère. Il y eut donc des restes, assez importants pour que Monsieur le doyen proposât au bon curé de revenir le lendemain, en compagnie des confrères les plus voisins, aider à consommer les viandes laissées et notamment un superbe gigot qui fut expressément respecté à cette intention.

« Le lendemain, vers onze heures, Monsieur le doyen, escorté de plusieurs ecclésiastiques, arrive au presbytère pour déjeuner. On se met à table ; et quel n'est point l'étonnement des convives, lorsque, au lieu des restes succulents de la veille, on leur sert une soupe au lait et une omelette au lard, avec une salade ! On croit à une mystification ; on réclame du moins le gigot de réserve. Mais il ne fait point son apparition. Qu'était-il advenu ? La veille au soir, un paroissien était venu réclamer un peu de bouillon, de la viande et du vin pour réconforter sa mère malade. Le bon curé, oubliant alors l'invitation et le rendez-vous de ses confrères, avait distribué tous les restes, potage, viande et gigot, le tout arrosé de deux bouteilles de vin. La malade put réparer ses forces, et les autres membres de la famille eurent de quoi célébrer largement la fête à la santé du généreux curé. »

Dans cette même notice sur les vertus du Père Jean-Baptiste, M. Praquin continue à nous édifier sur son esprit de pauvreté :

« Plusieurs fois, dit-il, nous avons voulu dresser approximativement le bilan de ses dépenses annuelles, et nous sommes arrivés au chiffre de 450 à 500 francs pour lui et sa mère. Il n'avait qu'une demi-pièce de vin rouge dans sa cave, et encore la part des pauvres était bien plus large que la sienne.

« Jamais il ne se chauffait, même pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver. La cheminée de la cuisine ayant l'inconvénient de fumer, il s'en autorisait pour ne jamais faire de feu, excepté pour la préparation des repas. Et aussitôt que la cuisine était apprêtée, une cruche d'eau servait à éteindre les tisons allumés. Sa bonne vieille mère se condamnait aussi à cette dure privation ; elle avait soin toutefois de recueillir, avant l'extinction des charbons, quelque braise qu'elle mettait avec un peu de cendres chaudes dans un pot de terre. Souvent, à l'occasion, ce « couvé » devenait une cuisinière : on remuait et ravivait le charbon, la pincette se plaçait en travers et faisait le service de récipient ou de gril, on y déposait un bout de boudin ou une saucisse pour les faire cuire. La bonne mère Caron, une fois que je remplaçais son fils, m'apprêta un déjeuner sur cet ustensile économique, dont le bon curé a dû assurément user souvent. Il dépensa environ 40 francs de bois en quatre ans. Comment donc résistait-il au froid, dans une chambre sans feu, depuis le matin jusqu'au soir ? C'est qu'il savait développer de la chaleur par l'exercice : lorsqu'il se sentait par trop engourdi, il allait se donner du mouvement, en marchant à pas précipités dans le petit jardin du presbytère. Et puis, il savait souffrir : voilà tout le secret ! »

Tel avait été l'abbé Caron comme prêtre séculier. Devenu Frère Mineur, il aima encore plus passionnément la

pauvreté évangélique. « Enfin, écrivait-il à la fin de sa retraite durant laquelle il décida son entrée chez les Franciscains, j'ai découvert ce précieux trésor de la pauvreté que je cherchais et après lequel je soupirais depuis longtemps [1]. » Et, à la suite du Patriarche d'Assise, il voua un culte chevaleresque à cette Dame, cette épouse, cette souveraine, dont François avait été, dit Bossuet, « le plus désespéré amateur qui ait peut-être été dans l'Eglise [2] ». Il a voulu qu'elle fût à jamais le signe distinctif de ses enfants, leur plus précieux joyau, la plus belle parure de leurs couvents [3].

Aussi professer la Règle des Frères Mineurs, c'est renoncer absolument au monde, aux richesses, aux biens, à toutes les commodités de la vie ; mais ce renoncement extérieur ne suffit pas : pour être complet, il doit être surtout à l'intime de l'âme et du cœur.

Le Père Jean-Baptiste fut un vrai fils de Saint-François. Il pratiqua jusqu'à l'héroïsme le vœu de pauvreté.

Sa cellule était tout ce qu'on pouvait imaginer de plus pauvre : trois planches sur deux tréteaux et une mince paillasse, tel était son lit. Le reste du mobilier était à l'avenant.

Nous avons ici un témoignage précieux, celui de D. Marie-Gabriel Chatard. Ce fils de Saint-Bruno fut d'abord Frère Mineur et connut alors intimement le Père Jean-Baptiste [4].

« J'ai eu le bonheur, dit-il, de vivre sous le même toit que ce digne enfant de Saint-François..... Dans sa cellule, il restait constamment à genoux, écrivant dans cette position. Ou, d'autres fois, il était comme assis par terre, une chaise alors lui servant de table. C'est ainsi que je le vis

1 Retraite faite en octobre 1852 « chez les bons Pères Franciscains d'Amiens ».
2 Bossuet, *Panégyrique de saint François d'Assise.*
3 *Règle de saint François,* chap. IV, VI, et son Testament.
4 Relation manuscrite sur le Père Jean-Baptiste de Beauvais.

lisant la Vie du curé d'Ars. Lorsque j'entrai, le bon Père me dit :

« Oh ! que le saint curé aimait le bon Dieu ! » et il embrassait en même temps, avec une expression de saint, le volume dont la lecture le ravissait.

« Le Père Jean-Baptiste ne voulut jamais porter d'habits qui n'eussent pas encore servi. »

« Un jour, pour lui faire accepter une tunique neuve, il fallut user de ruse et lui dire que cette tunique n'était pas entièrement cousue. N'ayant pas le temps de le faire avant son départ, on la mettait ainsi dans le paquet des missionnaires ; la servante du curé de la paroisse où ils allaient prêcher, aurait la complaisance de l'arranger. Cela fit croire au Père que cette tunique était vieille et déchirée ; aussi l'accepta-t-il avec plaisir, sauf sans doute à la laisser lorsqu'il se fut aperçu du stratagème [1]. »

« Un autre jour, le Père Jean-Baptiste, alors Gardien d'Amiens, avait à aller à l'évêché. Sa pauvre robe usée ne lui parut pas suffisamment propre. Dans sa simplicité charmante, il tourne à l'envers sa tunique et se croit tout à fait présentable, ne se doutant pas de l'effet produit par les coutures. Heureusement, le Frère portier, croyant à une méprise, l'arrêta au passage pour lui faire remettre l'habit dans son état normal [2]. »

A Barentin, paroisse où le Père Jean-Baptiste prêcha sa dernière mission, on lui fit remarquer un jour que les manches de son habit commençaient à être plus qu'usées. « Je me souviens, dit le vicaire, auteur du compte rendu, que le Père nous dit : « Quand je vais rentrer au couvent « d'Amiens, je parlerai aimablement au Frère tailleur pour « qu'il me fasse cadeau d'une belle paire de manches ». Le bon Dieu lui réservait quelque chose de plus beau et de plus durable. » En effet, cet habit, quelques semaines après,

[1] Lettre du R. P. Paul-Marie Boyer, du 4 septembre 1866.
[2] D. Gabriel Chatard, relation manuscrite.

servait à ensevelir le bon religieux, mort victime du choléra.

Quant à l'acceptation de l'argent, défendue par la Règle franciscaine, le Père Jean-Baptiste fut un rigide observateur de ce point. Deux fois seulement, pendant sa vie religieuse, il eut à en porter par nécessité ; cela ne lui réussit pas.

Le lecteur se souvient des trois sous qu'il dut prendre à Paris pour monter en omnibus, et comment l'aventure tourna au tragique, le Père attribuant cette infortune au port de cette minime somme.

« Une autre fois, c'était peu après sa profession, il fut envoyé dans une Communauté d'Amiens pour y dire la sainte Messe. On le pria, à l'improviste, d'accepter l'honoraire. « Je ne puis, répondit-il, toucher l'argent. » Embarrassée, la personne lui glissa la petite pièce dans son capuce.

« Le bon Père, qui ne savait pas ce que c'était qu'une distraction au saint autel, célébra, ce jour-là, dans un trouble d'esprit indescriptible. Il attribua cela à la pièce cachée dans son vêtement, et, aussitôt dans la rue, il s'empressa de faire tomber par terre le maudit argent [1]. »

Il y aurait une multitude de traits à citer sur cet amour du Père Jean-Baptiste pour la sainte pauvreté.

Cette vertu séraphique consiste à aimer à n'avoir que le strict nécessaire, à demander ce nécessaire par la quête et à titre d'aumône, à manquer quelquefois même du nécessaire. Saint François a voulu que ses enfants se considérassent « comme des pèlerins et des étrangers en ce monde », qu'ils allassent, à la façon des Apôtres, à pied, sans chaussures, sans besace, « demandant l'aumône avec confiance, sans aucune honte, parce que le Seigneur s'est fait pauvre pour nous en ce monde [2] ».

1 D. Gabriel Chatard.
2 *Règle des Frères Mineurs*, chap. VI.

C'est bien ce que fit le Père Jean-Baptiste. Il suffit de rappeler le récit, déjà fait en son temps, de tous ses voyages apostoliques, pour se faire une idée complète de sa pauvreté absolue en toutes choses.

Oh! vraiment, elle était bien « son partage, cette haute et sublime pauvreté qui a fait de lui, selon la promesse du séraphique Patriarche, l'héritier du royaume des cieux. Pauvre de toutes choses, il a été enrichi de toutes les vertus. Attaché entièrement à cette pauvreté, ne possédant rien autre chose ici-bas, il est maintenant dans la terre des vivants [1]. »

Sa chasteté.

Il est une vertu souverainement belle, si belle qu'on l'appelle par excellence « la belle vertu ». Il faut une grâce spéciale pour la connaître et pour l'aimer : *tous ne comprennent pas,* disait Notre-Seigneur, *mais ceux-là seulement à qui il est donné d'en haut* [2]. C'est la chasteté.

Comme son nom l'indique, c'est elle qui *châtie* notre nature rebelle, dompte la concupiscence et détourne nos lèvres de la coupe des plaisirs défendus.

Nécessaire à tout chrétien, puisque, selon saint Jean, *rien de souillé ne peut entrer au paradis* [3], il était indispensable que cette vertu fût le premier et principal ornement de l'état religieux : *ceux qui sont au Christ doivent crucifier leur chair avec tous ses vices et ses inclinations* [4]. Aussi tous les Instituts religieux ont élevé cette vertu à la dignité d'un vœu. Il fallait bien que Jésus trouvât des âmes vierges dans la portion la plus belle de son troupeau, lui qui fut entouré, dans son existence terrestre, d'âmes

1 *Règle des Frères Mineurs,* chap. VI.
2 *Matthieu,* XIX, 14.
3 *Apoc.,* XXI, 27.
4 *Galat.,* V, 24.

très pures : il voulut une femme immaculée pour sa mère, un lis d'une blancheur éclatante pour son père adoptif, un martyr de la chasteté pour précurseur, et un Apôtre vierge pour disciple privilégié.

Le Patriarche des pauvres évangéliques n'a eu garde d'oublier cette belle fleur, et il a voulu qu'elle fût cultivée soigneusement dans le jardin séraphique. « Lui-même, à force d'humilité, de larmes et surtout d'amour, avait pour ainsi dire reconquis l'innocence primordiale et semblait avoir recouvré les privilèges dont jouissaient nos premiers parents au jour de la création ; et c'est un fait acquis à l'histoire qu'il commandait en maître à la nature, et que la nature lui obéissait, comme si elle eût été douée d'intelligence [1]. »

Aussi, jaloux de l'honneur de son Ordre, et désireux de revêtir ses enfants de cette blanche robe de la pureté, il leur en parlait souvent, et sa parole prenait une autorité singulière lorsqu'il abordait ce sujet avec ses Frères. Dans le chapitre XI[e] de sa Règle, il prend les dispositions les plus formelles pour éloigner de ses disciples non seulement le scandale, mais même le simple soupçon qui pourrait s'attacher à leur conduite : il veut que leur chasteté soit la plus éminente.

Il faut remonter jusqu'aux premières années de l'enfance de notre cher Père Jean-Baptiste et rappeler l'éducation mâle et sérieuse qu'il reçut au sein de sa famille si chrétienne, pour nous faire une idée de la pureté du petit Caron. Il y apprit, de très bonne heure, à se préserver des mauvaises compagnies, et nous l'avons vu se faire lui-même, pendant ses vacances de collégien, le protecteur et le gardien de l'innocence de sa sœur Clémentine. Emule de saint Louis de Gonzague, auquel ses condisciples eux-mêmes le comparaient, il allait déposer ce trésor de sa

1 P. Léopold de Chérancé, *Vie de saint François.*

pureté au pied du Tabernacle ou devant l'image de Marie. Il avait déjà compris, comme d'instinct, que ce parfum du ciel, reçu au baptême, il le portait dans un vase fragile, et que, pour le conserver, il fallait en demander la grâce à Dieu dans la prière, l'obtenir par l'humilité, le soustraire au démon par la mortification et le mettre à l'abri dans le Cœur de Jésus.

C'était déjà une fleur du ciel ! Abritée à l'ombre du sanctuaire, cette fleur s'embellit encore, et, à la fin de son grand séminaire, à la veille de son ordination sacerdotale, l'abbé Caron se traçait dans ses résolutions tout un code de précautions à observer pour toute sa vie. Il écrivait :

« Je ne saurais jamais trop me mettre en garde contre mon propre cœur, ni prendre trop de précautions pour conserver ma chasteté. »

Ses confrères du clergé séculier ont décerné les témoignages les plus éclatants et les plus unanimes à sa vertu : « Il fut, disait l'un d'eux, le modèle du clergé de son diocèse, où sa mémoire est bien longtemps restée vivante ». Le Père Louis-Joseph, Franciscain, avait été élève au grand séminaire de Beauvais, et y vit passer alors quelquefois le Père Jean-Baptiste dans ses courses apostoliques ; or il nous dit qu'il était estimé et vénéré comme un saint religieux par tous, professeurs et élèves [1].

« Et non seulement ses confrères l'estimaient ainsi, mais encore les gens du monde le plaçaient au-dessus de tout soupçon. Il ne fut jamais compris par le peuple dans les accusations que des chutes déplorables portaient la malignité du public à généraliser. On était persuadé qu'il n'avait d'amitié que pour Dieu et la vertu [2]. »

Cependant le Père Jean-Baptiste n'ignora pas qu'il était formé du même limon que les autres hommes. Comme les Saints, il opéra son salut avec crainte et tremblement,

[1] Lettre du P. Louis-Joseph, du 1er octobre 1899.
[2] M. Praquin.

car ceux-là seuls sont en sûreté qui ne se croient pas en sûreté. Il s'était fait la conviction qu'il existe une fièvre, une maladie terrible, accompagnement de toutes les autres maladies de l'âme, qu'il faut fuir comme on fuit à l'aspect du serpent ; et contre elle, il employait le grand remède qui apaise, le sang de Jésus-Christ. Mais il suivait aussi le régime conservateur et restaurateur : il pratiquait la modestie, qui est la fleur de la pureté. Il était réservé dans tous ses rapports avec le monde : réservé dans la parole, le regard, le sourire, dans le geste et la démarche, dans le cœur et dans les complaisances. Enfin il se défiait de soi et implorait sans cesse avec une humble confiance l'aide paternelle de Dieu.

Le R. P. Paul-Marie Boyer était encore dans le clergé séculier, lorsqu'il connut le R. P. Jean-Baptiste : « Quand il est passé, dit-il, dans le diocèse de Carcassonne, je l'ai vu se tenir à l'église avec une modestie admirable ; et quand il est venu dans ma paroisse, il a passé tout le temps à l'église. Lorsqu'il arriva, je prenais mon repas avec la parente du curé voisin, qui était venue pour travailler. Comme elle ne parla pas de tout le temps du repas, le Révérend Père ne s'aperçut de sa présence que lorsque je lui dis : « Voilà, mon Révérend Père, une Sœur du Tiers-« Ordre qui regrettera bien de ne pas se trouver demain à « la réunion des Tertiaires ; elle doit aller assister à une « première communion ». Alors seulement il leva les yeux de son côté [1]. »

Sous la bure de Frère Mineur, son amour de la pureté devint encore plus ardent. Il veut imiter son séraphique Père, et écrit dans ses résolutions, pour s'en inspirer dans sa conduite, cette pensée de saint François : « Les occasions affaiblissent l'homme le plus fort ; on ne peut converser avec les femmes fréquemment sans que le cœur en

[1] Notes manuscrites du R. P. Paul-Marie.

souffre ». Il note ensuite que saint François pour conserver intacte sa vertu se jeta plusieurs fois dans de l'eau à demi glacée, et qu'un jour, après s'être flagellé jusqu'au sang, il alla se rouler dans la neige. Puis notre fervent religieux ajoute : « Eh bien, mon Dieu, je veux et j'espère, aidé de votre grâce, prendre toujours les mêmes précautions ».

« Il poussa l'amour de cette vertu, dit D. Gabriel Chatard, jusqu'à ne plus vouloir permettre d'être embrassé même par sa vertueuse mère ; il prit cette résolution à sa profession. Ce jour-là, après la cérémonie, la bonne dame s'approcha de son fils encore dans la sacristie, et s'apprêta à l'embrasser le plus pieusement et tendrement possible.

« Embrassez ma sœur, lui dit le Père, ce sera la même « chose. Voyez-vous, maintenant je suis religieux ! »

« Et ces dames s'embrassèrent en pleurant. On ne sut qu'admirer le plus, ou la mortification du fils, ou la résignation de la mère et de la sœur [1]. »

Par tous ces moyens, le Père Jean-Baptiste était devenu une hostie vivante, sainte et agréable à son Dieu ; et partout où il passait, il était pour les âmes un sujet d'édification : il répandait la bonne odeur de Jésus-Christ. Son exemple entraînait à l'amour du bon Dieu : il était un instrument de vie, *odor vitæ in vitam* (II *Cor.*, II, 16).

Le R. P. Jean-Baptiste jouit maintenant du bonheur réservé aux cœurs purs : *Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu* (*Matthieu*, V, 8).

[1] Notes manuscrites de D. Gabriel Chatard.

CHAPITRE XIII

Les vertus morales.

PRUDENCE DU PÈRE JEAN-BAPTISTE. — VIGILANCE. — PATIENCE. — FIDÉLITÉ. — PRIÈRE. — SA SIMPLICITÉ. — L'HOMME JUSTE : ENVERS DIEU ; ENVERS LES SAINTS ; ENVERS LE PROCHAIN ; ENVERS LUI-MÊME. — VERTU VIRILE DU PÈRE JEAN-BAPTISTE. — SON ESPRIT DE PERSÉVÉRANCE. — SA MORTIFICATION. — UN AUTRE SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE. — SOMMEIL. — NOURRITURE. — PÉNITENCES EFFRAYANTES.

Sobrietatem et prudentiam docet Sapientia et justitiam et virtutem, quibus utilius nihil est in vita hominibus. — C'est la Sagesse, Dieu, qui enseigne la tempérance, la prudence, la justice et la force, ce qu'il y a de plus utile aux hommes pendant la vie. (*Sagesse*, VIII, 7.)

Dans le portrait moral que nous essayons de tracer du bon Père Jean-Baptiste, nous avons dû étudier tout d'abord les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité.

On divise en effet ces ressorts surnaturels de perfection en vertus divines ou théologales, qui regardent Dieu lui-même, et en vertus humaines ou morales, qui concernent l'homme et son propre perfectionnement. Les unes ont pour objet immédiat notre fin dernière, et les autres, les moyens pour y parvenir.

Ce sont ces vertus morales que nous avons encore à étudier dans la vie du Père Jean-Baptiste [1].

Elles se réduisent à quatre principales, auxquelles se

1 Les vertus religieuses, que nous avons déjà examinées, se rattachent aux vertus morales. Si nous en avons parlé séparément, c'est qu'elles doivent avoir une place à part dans la vie d'un religieux.

rapportent plus ou moins toutes les autres vertus. Au fond, ce sont surtout des qualités et des dispositions de notre âme qui se rencontrent dans toutes les vertus et dans la manière de les pratiquer, même dans les vertus théologales. Ainsi la *prudence* est la rectitude pratique du jugement qui s'étend à toutes nos actions ; la *justice* est la droiture et l'honnêteté inspirant toutes nos démarches, qu'il s'agisse de Dieu, de nous-mêmes ou du prochain ; la *force* est une fermeté et une égalité d'âme qui nous fait vaincre les obstacles s'opposant à l'acquisition de notre fin dernière ; la *tempérance,* c'est la modération, le juste milieu en toutes choses.

Cependant, ce sont de véritables vertus surnaturelles venant tout à la fois de la grâce et de notre fidélité.

Voyons les effets directs de ces vertus dans le Père Jean-Baptiste.

Sa prudence et sa simplicité.

Saint Bernard a dit : « Enlevez la prudence, et la vertu elle-même devient un vice [1] ».

La prudence, c'est le conseiller domestique de la vie, le directeur de nos œuvres, tant spirituelles que temporelles, qu'il s'agisse de nous ou qu'il soit question des autres.

Lorsque Notre-Seigneur nous dit : *Soyez prudents comme des serpents* [2], il s'est servi d'un symbole qui rend admirablement la pensée divine. Le serpent attaqué cache sa tête ; le reste du corps est moins important. Or la tête, pour nous, c'est la volonté.

Dieu veut nous sauver et nous sanctifier. Mais nous, le voulons-nous ? Toute la question est là. « Comme per-

[1] S. Bernard, *Serm. 49 in Cant.*

[2] *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.* (Matth. x, 16.)

sonne ne l'ignore, dit Pie X, la sainteté de vie est le fruit de notre volonté, en tant que celle-ci est fortifiée par le secours de la grâce divine [1]. »

La volonté de l'homme est donc ici requise, mais elle est libre ; c'est une forteresse imprenable où Dieu lui-même n'entre que si on lui ouvre : *Voici que je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi* [2].

Or, quels sont les prudents ? Les fils de ce siècle, qui refusent l'invitation de l'Epoux, ou les fils de lumière ? Les vierges folles, ou les âmes sages ? Ceux qui ont le souci de leur sanctification, ou ceux qui la négligent ?

Toutefois, il ne suffit pas de se préoccuper du terme du voyage, si on ne calcule pas aussi les précautions à prendre dans la route, surtout si, pour arriver au but, on doit rencontrer des difficultés.

Or l'œuvre de notre sanctification est une œuvre essentiellement contrariée et combattue : c'est un art compliqué. Il faut penser à tout : au passé à expier ; au présent, rempli de devoirs et hérissé de difficultés ; à l'avenir, plein de ténèbres. Il faut aussi agir : malheur aux ouvriers paresseux, qui ne travaillent pas leur champ, qui n'arrachent pas les herbes, et n'ensemencent pas !

Et pourtant, comme le bon Dieu a simplifié le travail ! Sans parler de sa grâce qui facilite toutes choses, il a bien délimité les différents devoirs et, s'il s'agit des religieux, les obligations, dont l'observation assure le salut. Mieux encore, par une disposition admirable de la Providence, l'accomplissement sérieux d'un seul de ces devoirs fait que tous les autres seront également remplis, de sorte que celui qui prie bien, qui fréquente les sacrements avec ferveur, sera, par le fait même, chaste, éloigné du monde ;

1 Pie X, *Exhortation au clergé.*
2 *Apoc.*, III, 20.

celui qui aura une vraie dévotion à la sainte Vierge, sera dans la voie du salut, parce qu'il fera tout ce qu'il faut pour atteindre ce but.

C'est donc au fond et purement une question de prudence : il s'agit d'assurer le succès d'une si grande affaire, en discernant les moyens à employer, les précautions à prendre, en prévoyant les obstacles, en sachant prendre une décision ; et tout cela devra se faire en priant, en prenant conseil, en réfléchissant.

Le Père Jean-Baptiste eut cette prudence.

Il eut d'abord la prudence *de la vigilance*. Nous en avons des preuves dans ces retraites de chaque mois et de chaque année, où il passait en revue, d'une manière impitoyable, « les points faibles, les plus en souffrance », comme il disait dans celle de janvier 1863, « afin de reprendre le tout en sous-œuvre » ; puis, dans ses examens particuliers, où il allait chercher jusqu'aux « mobiles les plus secrets de ses actions [1] ».

Il eut ensuite la prudence *de la patience,* surtout de cette patience qui fait que nous nous supportons nous-mêmes. Il y a de tristes moments dans la vie : chacun a ses jours, ses heures de tribulation et de souffrance physique ou morale, pendant lesquels l'âme est sous le pressoir et peut presque dire, comme Notre-Seigneur : *Mon âme est triste jusqu'à en mourir*. Que faire alors, sinon mettre sa volonté entre le calice à prendre et la volonté de Dieu, pour se conformer à l'une en acceptant l'autre ?

Il y a eu, dans la vie du Père Jean-Baptiste de Beauvais, la contradiction, l'insuccès, les injures et la souffrance. Jamais il ne s'est troublé, ni il n'a murmuré. L'adversité, quelle qu'elle fût, venait mourir à la surface de son âme, comme les flots de la mer sur le rivage. Il ne se laissait pas absorber par le mal, mais il tâchait de le dominer, pour imiter Jésus, pour glorifier Dieu et pour sauver son âme ;

[1] Notes manuscrites du bon Père, à sa retraite de janvier 1863.

et, loin de chercher à endormir son mal par des consolations, même permises, il s'enfonçait plutôt davantage dans la pratique de la mortification.

Il avait aussi la prudence *de la fidélité*. Une seule infidélité suffit parfois pour provoquer la perte d'une âme. Le Père Jean-Baptiste suivait le conseil de l'Esprit-Saint, qui recommande sans cesse cette prudence : *O toi qui es debout, prends garde de tomber* (I *Cor.*, x, 12); Toi qui suis le bon chemin, *ne te détourne ni à droite, ni à gauche, retire ton pied du mal* (*Prov.*, IV, 27); *Celui qui aura été constant jusqu'à la fin sera sauvé* (*Marc*, III, 13). Et malgré la peine, il travaillait sans cesse comme un mercenaire; le travail, l'étude, le labeur des missions, tout cela avait ses difficultés; la prière elle-même est pénible à la nature. Le Père Jean-Baptiste faisait tout cela, sans rien omettre, rien négliger, avec une fidélité que nous pourrions appeler héroïque.

Il eut enfin la prudence *de la prière*. Quelle prudence et quelle sagesse ne faut-il pas pour sentir qu'on a besoin du secours divin ! Le contraire est une folie : triste égaré que le pauvre qui manque de tout et reste muet dans sa misère. Pour que notre âme obtienne du Père céleste le pain de chaque jour, il faut qu'elle le demande. Imprudents que nous sommes donc de garder le silence, de trouver la prière difficile. Les vrais sages sont les Saints qui priaient sans cesse. Heureuses les âmes sur lesquelles *Dieu répand cet esprit de grâce et de prière!* (*Zach.*, XII, 10.)

Le Père Jean-Baptiste fut une de ces âmes. Il eut l'instinct de la grâce pour désirer les vraies richesses, et l'instinct de la prière pour les demander. Voilà pourquoi, mendiant spirituel, *il assiégeait la porte du riche par excellence, se tenant sans cesse sur le seuil du palais de la Sagesse éternelle, pour solliciter et obtenir des grâces* [1].

1 *Beatus homo..... qui vigilat ad fores meas quotidie et observat ad postes ostii mei.* (Prov. VIII, 34.)

Et il avait le talent du mendiant et l'art de bien demander. Il connaissait la manière de s'y prendre avec le ciel. Prenant tour à tour l'accent de l'humilité et celui de la confiance, il répandait son âme devant le Seigneur avec une simplicité filiale. Puis, il connaissait tous les palais de la Jérusalem céleste, et il allait de porte en porte implorer le secours divin, tantôt s'élevant jusqu'au trône de la très sainte Trinité, tantôt redescendant parmi les Saints et invoquant ses nombreux patrons. Il avait une prédilection pour le foyer de l'amour, le Sacré Cœur de Jésus, pour le temple de la miséricorde, le Cœur de la très sainte Vierge. Ensuite il s'adressait à son ange gardien, à l'ange de sa paroisse, ou, quand il fut missionnaire, aux anges des paroisses qu'il évangélisait, et enfin à ses autres saints patrons.

« J'aurai, disait-il, une dévotion toute particulière aux Saints dont j'aurai la vie et les écrits, comme à saint Louis de Gonzague, à saint Vincent de Paul, à saint Alphonse de Liguori, à saint François de Sales, à sainte Thérèse (avoir leur esprit), à saint Augustin et sainte Marie Egyptienne, modèles des pénitents, saint Augustin surtout, que Dieu n'a pas laissé de choisir pour être prêtre, et même évêque et Docteur de son Eglise, malgré ses péchés. Tâcher de me rappeler souvent son amour pour l'étude et la solitude. Si saint Augustin a tant écrit, pourquoi n'écrirais-je pas, moi ! Je me propose d'avoir souvent dans les mains le livre de ses *Confessions,* pour m'exciter, à son exemple, à l'amour de Dieu et à de vifs sentiments de pénitence [1]. »

Et nous avons vu le Père Jean-Baptiste, à la fin de son noviciat, lorsqu'il se préparait à sa vie apostolique, écrire dans ses *Souvenirs,* qui complétaient les résolutions du sacerdoce : « Je prends pour patrons particuliers, dans

[1] Résolutions du sacerdoce.

cette sainte œuvre, outre les Saints que j'invoque le plus habituellement, notre Père saint François, saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure et le bienheureux Odoric [1] ».

Il est permis, après tout ceci, de conclure que le Père Jean-Baptiste fut vraiment le serviteur de Dieu fidèle et prudent dont parle l'Evangile [2].

*
* *

Il eut aussi en partage la simplicité, sœur de la prudence.

La simplicité, prise en tant que vertu chrétienne, se confond avec la pureté d'intention. C'est l'opposition absolue à toute duplicité, à tout déguisement et à ce que saint Paul appelle *la prudence de la chair, la sagesse du monde* (*Rom.*, VIII, 6). Elle n'exclut pas la prudence, mais seulement la malice et la mauvaise finesse. C'est dans ce sens que Notre-Seigneur nous dit d'être *prudents comme des serpents et simples comme des colombes* (*Matthieu*, X, 16), et que saint Paul *veut que nous soyons sages pour le bien, et simples pour le mal* (*Rom.*, XVI, 19).

Le Père Jean-Baptiste avait cette simplicité des âmes justes.

Il était simple *dans sa foi :* dès qu'il voyait la vérité, il s'y portait tout entier, sans chercher à en éluder les conséquences par des détours artificieux. « Oh ! bienheureuse simplicité, s'écrie l'auteur de l'*Imitation* [3], que celle qui laisse les sentiers ardus de la critique et s'en va bonnement par la route ferme et unie des commandements divins ! » Le Père Jean-Baptiste ne discutait jamais les enseignements de la foi ; il croyait en toute simplicité, *déposant*

1 *Souvenirs* du noviciat.
2 *Matthieu*, XXIV, 45.
3 Liv. IV, chap. XVIII.

toute malice et toute ruse, comme dit saint Pierre ; *pareil à un enfant qui ne fait que de naître, il désirait le lait de la vérité, afin de s'en nourrir et de grandir pour la vie éternelle* (I *Pierre,* II, 1), disant à Dieu sans cesse : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.*

Il était simple *dans l'accomplissement du devoir.* Ame candide, il allait à son devoir sans respect humain, ne s'occupant que de ce que Dieu penserait de son action. Quand l'amour de Dieu, en effet, s'empare d'un cœur, il absorbe tellement toutes ses préoccupations, qu'il les *simplifie* et les réduit à une seule, celle de chercher à lui plaire : *In simplicitate cordis quærite Dominum* (*Sap.* I, 1) ; et alors cette âme est totalement indépendante des autres intérêts mortels : elle vole droit à l'invariable objet de son amour. Tel était le Père Jean-Baptiste : il nous fait l'effet d'un enfant qu'on a séparé depuis longtemps de sa mère tendrement aimée ; il la revoit confondue au milieu d'une assemblée de personnes inconnues ; il court droit à elle, se jette entre ses bras, se suspend à son cou, et donne libre cours aux sentiments de son cœur, sans s'occuper qu'on le regarde ou qu'on s'étonne. On demandait un jour au bienheureux curé d'Ars comment il fallait aller au bon Dieu : « Comme un boulet de canon », répondit-il. Notre serviteur de Dieu, lui aussi, allait droit à Dieu rondement et par le plus court, partout où il voyait sa volonté ou son bon plaisir.

Il était simple, parce qu'il n'avait d'autre vue dans son esprit et d'autre mouvement dans son cœur que de se conformer à Jésus-Christ. Pour imiter sa pauvreté, son humilité, ses souffrances, il a fait beaucoup de choses, que nous avons déjà racontées ou que nous relaterons encore, qui pouvaient paraître en dehors de la sagesse humaine ; mais il n'y a que les Saints à embrasser *la folie de la croix* (I *Cor.*, XIII, 18). Voilà pourquoi certains ont pu regarder le Père Jean-Baptiste comme un homme simple et naïf,

qui avait plus de piété que d'étendue d'esprit, plus de ferveur que de lumières. Il n'y a rien de surprenant : la sagesse de ce monde ne juge point sainement des choses de Dieu. Ainsi, dit le P. Marie-Léon Patrem, « comme réponse aux hommages et aux marques d'estime qu'il recevait dans une mission, il voulut, au moins une fois, se créer la réputation d'être un personnage sans savoir-vivre. Au grand dîner de clôture de la mission, Monsieur le curé passe au Père un saladier de fraises pour qu'il se serve et fasse circuler. Mais, heureux de cette bonne occasion, le Père qui refusait presque toujours les desserts, prit le saladier, le plaça devant lui et, sans lever les yeux comme sans interrompre la conversation, se mit tout bonnement à en manger tout le contenu, au grand étonnement des nombreux convives. Il s'en faut pourtant du tout au tout, ajoute le P. Léon Patrem, que le Père Jean-Baptiste fût trop naïf ; il était instruit et avait le plus grand bon sens et un jugement fort droit ; mais, par humilité, il cachait ce qu'il savait et, par ses vertus, était arrivé à cette simplicité séraphique, regardée comme ignorance et sottise par les gens superficiels [1]. »

Il cherchait cette simplicité en tout. C'est ce qui l'inclina toujours vers les pauvres et les petits, et en cela il possédait bien l'esprit de son séraphique Père, qui avait une préférence pour les humbles, les regardant comme plus rapprochés de Dieu et plus éclairés des lumières célestes [2].

La simplicité n'est pas opposée à la bienséance chrétienne, à la bonne tenue. Si la politesse mondaine n'est parfois qu'hypocrisie et « eau bénite de cour », comme l'appelait saint François de Sales, la modestie chrétienne est bien selon l'Evangile [3] ; c'est une branche des vertus et

1 Notes manuscrites du P. Marie-Léon Patrem.
2 *Matthieu*, XI, 25. — Le Monnier, *Histoire de saint François*.
3 *Modestia vestra nota sit omnibus*. (Philipp. IV, 5.)

un fruit du Saint-Esprit [1]. La simplicité n'est pas le sans-façon ; elle compose au contraire notre maintien. Etre simple, c'est être naturel et non contrefait ; c'est être appliqué à se tenir et à agir comme s'est tenu Notre-Seigneur lui-même. Aussi l'esprit de foi du Père Jean-Baptiste, sa vraie union à Dieu, sa charité, son humilité lui suggéraient ce qu'il fallait éviter, tout en tenant son âme simple éloignée de l'ostentation ou de l'étiquette orgueilleuse du monde. Il était toujours plongé dans la pensée de Dieu, qu'il cherchait en tout, et alors, tout naturellement, il laissait transpirer à l'extérieur cette affabilité et cette dignité tout à la fois qui étaient le fruit de son amour de Dieu et du prochain.

La simplicité fut donc en lui une qualité et non un défaut. Ceux qui l'ont connu intimement et qui ont vécu avec lui, ne s'y sont pas mépris ; et si on l'a vu faire des choses qu'une sagesse purement humaine n'approuve pas, c'est qu'il se conduisait selon des lumières divines, c'est qu'il cherchait à se faire mépriser du monde pour se rendre plus conforme à Jésus-Christ [2].

Sa justice.

La justice a un rayonnement très vaste dans le domaine des vertus. Elle s'étend et se mêle à toutes les autres. L'Ecriture sainte emploie fréquemment ce mot pour désigner l'ensemble des vertus, la sainteté.

La justice chrétienne est donc la pratique de toutes les vertus propres à notre état et à notre condition. Les Saints sont ceux qui ont pratiqué toutes les vertus dans la position où la divine Providence les a placés : *ils ont accompli toute justice* [3].

[1] *Galat.*, v, 23.
[2] *Ibid.*, vi, 14.
[3] *Matthieu*, iii, 15.

Le Père Jean-Baptiste eut certainement faim et soif de cette justice.

Mais ce n'est pas dans ce sens large que nous prenons ici la justice pratiquée par lui, mais en tant que vertu spéciale, inclinant notre volonté à donner à chacun ce qui lui appartient.

Dans ce sens le Père Jean-Baptiste fut un homme juste.

Envers Dieu d'abord : il eut une religion profonde ; il fut un homme sincère ; sa conduite fut en rapport avec ses principes ; il sut vouloir et ne pactisa point avec la lâcheté dans le service de Dieu.

Il développa son esprit par la connaissance de plus en plus approfondie de Dieu et de ses mystères. Méditations, lectures, retraites, tout fut mis en œuvre, de sorte qu'il était un religieux réfléchi et absorbé dans la pensée de son Dieu. Et son cœur, il cherchait sans cesse à le maintenir dans la disposition dominante d'aller à Dieu et à Dieu seul, s'assurant continuellement qu'il marchait droit. Aussi l'esprit de Dieu le conduisait, et tout ce qu'il avait reçu de qualités naturelles s'était tourné vers son Dieu dès l'enfance, dans la conviction que tout n'est que vanité excepté servir Dieu.

Et ce n'est pas à demi, vaille que vaille, ou par intervalles, qu'il remplissait ses devoirs, mais avec une régularité, ponctualité et une ferveur de volonté toujours croissante. Dans ses diverses retraites et surtout celle de 1863, nous voyons comment il s'acquittait par exemple de la récitation du saint bréviaire : excepté en voyage ou avec la Communauté, il le disait presque toujours à genoux ; avant de commencer, il touchait ses cinq doigts pour se rappeler ses différentes intentions, et à chaque partie de l'Office, il pensait à une des scènes de la Passion. Il aimait à entendre toutes les Messes auxquelles il pouvait assister. Son oraison était presque continuelle, même en dehors du

temps officiellement consacré avec ses Frères à ce saint exercice. « J'ai négligé, dit-il, des Messes que j'aurais pu entendre, et bien des quarts d'heure de véritable oraison. Beaucoup de manquements aussi touchant la vertu de religion, comme de baiser la terre, de me prosterner, etc. » Il voulait « avoir, au moins sept fois par jour, des retours sincères fixes pour s'élever au bon Dieu avec toute la ferveur possible, le matin, à midi, le soir, à toutes les visites ».

En un mot, il réalisait bien la définition que le docteur angélique saint Thomas a donnée de la ferveur, qui est une disposition intérieure, habituelle de la volonté à accomplir avec promptitude tout ce qui concerne le service de Dieu.

Ce fut aussi *envers les serviteurs de Dieu, les Saints* du paradis, que le Père Jean-Baptiste montra son religieux respect. Bien qu'il les vénérât tous avec une grande dévotion, il eut des préférences pour ceux qu'il s'était choisis comme patrons. Ailleurs, nous avons dit sa filiale tendresse pour Marie Immaculée, dont il parlait très souvent dans ses missions, dont il récitait le Rosaire tous les soirs avant de prendre son repos. Mais nous ne saurions passer sous silence sa dévotion au glorieux patriarche saint Joseph ; un fait, entre autres, nous la fera constater.

Le Père Jean-Baptiste voulut un jour satisfaire en même temps son amour envers saint Joseph et son affection pour ses chers petits novices du couvent d'Amiens, dont il était alors Gardien. Dans une lettre à un de ses amis, postulant, un novice qui signait : *Fr. R. minimus novitiorum,* lui parlait d'une de ces touchantes fêtes de famille, comme on en célèbre souvent au noviciat. Il s'agissait de la fête de saint Joseph, sous le patronage duquel les novices avaient été placés et qu'ils se préparaient à solenniser dans leur petit oratoire.

« Nous étions à la veille de la fête, dit le P. Raphaël [1] ; déjà nous commencions à orner l'autel aussi bien que nous le permettaient les faibles ressources de notre pauvreté, lorsque tout à coup nous sommes agréablement surpris par l'arrivée de notre R. P. Jean-Baptiste de Beauvais, notre vénérable Gardien, qui revenait de mission, au moment même où nous le croyions absent pour longtemps. Après avoir reçu sa bénédiction et baisé respectueusement sa manche, selon l'usage de notre Ordre, nous n'eûmes rien de plus pressé que de lui parler de notre fête ; il voulut bien s'associer à nos joies et nous promit de présider la cérémonie. Maintenant il ne manquait plus rien à la solennité, et nous n'attendions plus que la belle journée du 19.

« La cérémonie eut lieu ce jour-là, et après que les novices se furent consacrés à saint Joseph, le Père Jean-Baptiste donna la bénédiction du très saint Sacrement et adressa quelques-unes de ces paroles touchantes et pleines d'onction, comme en savent dire les Saints, pour nous engager à persévérer dans notre amour pour saint Joseph et à voler, sous ses auspices, dans la voie de la sainteté évangélique, seul et unique but du Franciscain. »

Le bon Père était le digne disciple du P. Joseph Aréso, qui avait, lui aussi, une tendre dévotion à son saint patron.

Que dire maintenant de ce soin que le Père Jean-Baptiste mettait à rendre *à son prochain* ce qui lui est dû? Nous ne pouvons qu'effleurer ce sujet.

Il était plein de reconnaissance envers tous ceux qui lui faisaient du bien, et il mettait une telle grâce à remercier de la moindre chose qu'on faisait pour lui, qu'on lui savait gré de sa gratitude même. Habituellement, il pro-

1 Le lecteur aura reconnu, sous les initiales du petit novice, celui qui fut plus tard Provincial, le R. P. Raphaël d'Aurillac, qui, en mars 1863, était en effet au noviciat d'Amiens.

mettait une prière en retour du plus petit bienfait reçu et s'exécutait tout de suite, en acquittant sa dette, au premier moment libre.

Il aimait la vérité au point que, même en plaisantant, il n'aurait jamais voulu dire le contraire de sa pensée. Il était la simplicité même, et, sans avoir une expansion exagérée, il ouvrait son âme et son cœur tels qu'ils étaient. S'il promettait la moindre chose, il n'avait pas de repos qu'il ne l'eût accompli.

Sa conversation était toujours affable et pleine de condescendance. Sa compassion était profonde et sincère : sa vie tout entière est là, avec les fatigues de son apostolat, pour nous dire combien il avait au cœur cette pitié que son divin Maître avait pour les infortunes physiques et morales.

Enfin, il se fit justice *à lui-même : le juste est son propre accusateur*[1], dit la sainte Ecriture ; et s'il peut tomber sept fois par jour par faiblesse ou par surprise, il se relève[2]. Le Père Jean-Baptiste jugeait sa propre conduite plus sévèrement que s'il se fût agi d'autrui : ses œuvres, ses paroles, ses affections, sa conscience passaient au crible de ses examens et de ses retraites ; il relisait son règlement de vie, notait les points où il lui paraissait avoir faibli, et il gravait dans son cœur, plus que sur le papier, ses résolutions nouvelles.

On comprend qu'avec de telles dispositions il ait toujours rempli avec exactitude et perfection toutes les charges qui lui furent confiées. Il fut secrétaire du R. P. Aréso et de la Province, puis Définiteur, président du couvent de Branday, Gardien de celui d'Amiens et Custode provincial. Partout, il se montra fidèle dans l'accomplissement du devoir.

Aussi bientôt, à la fin de sa course, il sera digne d'en-

[1] *Prov.*, XVIII, 17.
[2] *Ibid.*, XXIV, 16.

tendre cette parole : *Dites au juste que ce qu'il a fait est bien* [1].

Sa force.

Dans sa marche vers le bien moral, l'homme rencontre deux ennemis : la peine et le plaisir. La peine épouvante et le plaisir attire. Or la *force* surmonte la crainte de la peine, et la *tempérance* modère le plaisir, deux vertus cardinales qui donnent lieu à une éclosion de diverses vertus, et qu'il nous reste encore à étudier dans le Père Jean-Baptiste.

Le propre de la vertu de force est de tremper une âme de telle façon qu'elle ne s'effraye pas des obstacles, des périls, de la mort même, et que, malgré tout, elle marche résolument à son but.

Or rien ne fut plus viril que la vertu du Père Jean-Baptiste ; c'était une intrépidité tenant le juste milieu entre la peur qui abat et la témérité qui emporte. Chez lui, pas de faiblesse ; le corps succombe, il subit même, quand il le faut, le coup de la mort ; mais l'âme reste libre et la volonté inébranlable dans le devoir. Et ce n'est pas l'effet d'un heureux naturel, mais le fruit d'efforts continus : il était de « ces violents » évangéliques qui veulent à tout prix emporter d'assaut le royaume du ciel [2].

Au cours de sa vie apostolique, il eut beaucoup à souffrir : on peut dire qu'elle fut un chemin de croix continuel où, à chaque pas, il rencontra de nouvelles contradictions ; il souffrit de la part des éléments, ne se laissant arrêter, dans la poursuite des âmes, ni par le froid ou la chaleur, ni par la pluie ou la neige, marchant toujours à la mode apostolique, souvent avec des pieds tout meurtris ou ensanglantés. Il souffrit de la pauvreté, compagne

1 *Isaïe*, III, 10.
2 *Matthieu*, XI, 12.

volontaire de ses voyages, de la fatigue qui, pour être comptée pour rien par ce vaillant soldat, n'en était pas moins réelle.

Alors si son pauvre corps exténué ne pouvait plus suivre les élans de son âme toujours virile, il se reprochait ces arrêts et ces repos forcés comme une lâcheté.

« Un jour qu'il revenait de mission, raconte D. Gabriel Chatard, ayant, presque toute la journée, marché sur la glace, son pauvre habit couvert de givre, il avait ses pieds et ses jambes dans un état pitoyable jusqu'au-dessus des genoux. Il essaya quand même de se lever le lendemain matin à trois heures ; mais il lui fut impossible de se tenir debout. Lorsque la Communauté vint le saluer, il nous dit : « J'ai fait le paresseux, je suis resté au lit jusqu'à « huit heures ; maintenant j'ai les jambes bien adoucies, « je les ai lavées avec de l'eau de savon ; tout va bien ». Cela allait si bien qu'il lui était impossible de faire une génuflexion sans d'extrêmes souffrances. Un autre serait resté couché ; le bon Père reprit son train de vie accoutumé, tout le matin à l'église, malgré le froid, et suivant tous les exercices. Le Maître des novices m'ayant fait baiser les pieds des religieux au réfectoire, le simple contact de mes lèvres fit faire un mouvement involontaire au vénéré Père. Le Maître des novices qui se trouvait à sa droite, lui dit : « Quel est celui des deux qui vient de « faire une pénitence ? — Tous les deux, » répond doucement le Père Jean-Baptiste, avec ce sourire de saint qu'on lui connaissait. »

Mais toutes les souffrances qu'endurait notre bon Père ne pouvaient l'ébranler : son âme était solidement établie dans la force, comme le chêne qui résiste à tous les orages. Enraciné dans l'humilité et la douceur, soutenu par son amour de Dieu et des âmes, il demeurait toujours joyeux et soumis aux volontés divines, manifestées par les événements extérieurs. Austère courage, vertu ro-

buste, qu'il alimentait incessamment dans l'oraison, la lecture des Livres saints, et surtout au pied de la montagne sainte du calvaire et à la Table eucharistique, force et refuge des âmes marquées par la tribulation [1].

La persévérance dans le bien est aussi une forme de la force. Le soldat donne une preuve de son courage en allant à un assaut désespéré ; mais il montre encore plus de vaillance s'il endure les fatigues et les escarmouches d'une longue campagne qui se poursuit sans trêve ni repos.

Tout petit enfant, le Père Jean-Baptiste voulut devenir un saint, et à partir de ce moment, il marcha vers ce but sans relâche, embrassant généreusement sur sa route tous les moyens de sainteté qui lui étaient offerts et ne se laissant ébranler par aucun obstacle. Il était également saint partout, au couvent et au dehors, en maladie et en santé. N'est-ce pas là le spectacle que donne l'homme juste? Il se tient ferme, inébranlable, comme immobile, dans une persévérance constante [2].

Sa tempérance.

Il n'est pas une seule vertu qui n'emprunte quelque chose à la tempérance. Dans ce sens large, elle entre comme un élément essentiel dans la plupart des vertus morales, en les maintenant toutes dans un juste milieu [3].

Mais, en tant que vertu spéciale, la tempérance a pour but de réglementer le plaisir sous l'empire de la raison. En effet, dans l'ordre providentiel, le plaisir créé est l'aide de la vie. Dieu nous a assigné à tous une tâche à accomplir, qui est le but de notre existence : nous devons le glo-

1 *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* (Ps. xxii, 5.)
2 *Stabunt justi in magna constantia.* (Sap. v, 1.)
3 In medio stat virtus.

rifier et, par là même, travailler à notre bonheur. Et, comme à des ouvriers, il nous a donné des instruments, les créatures. Mais il est difficile de faire un bon ouvrage avec des instruments que l'on a peine à manier. Voilà pourquoi Dieu a mis du plaisir dans les créatures ; il en a semé partout, voulant ainsi faciliter notre travail, entraîner, dilater, fortifier nos facultés dans l'exercice de notre devoir.

Mais ce plaisir de l'esprit, du cœur, des sens, légitime en lui-même et voulu de Dieu, peut, surtout depuis la chute originelle, nous faire oublier l'ordre essentiel qui veut que ces créatures soient employées comme des instruments pour notre fin dernière. Au lieu de connaître, d'aimer, de servir Dieu, l'homme s'occupe alors à connaître, aimer et servir son propre plaisir. C'est un renversement : les moyens deviennent le but[1].

La vertu de tempérance vient nous aider à surveiller l'usage du plaisir : elle remplit le rôle de régulateur.

Avant le péché originel, les deux plateaux de la balance s'équilibraient facilement ; mais depuis, les passions outrepassent aisément les bornes posées par la raison : un plateau est porté à pencher plus que l'autre. Pour ramener ou maintenir l'équilibre, il faut appuyer du côté de l'abstention, du renoncement au plaisir, de la souffrance, du combat violent contre les instincts de la nature.

En arborant l'étendard de la croix, en faisant de la mortification une des lois fondamentales de la vie chrétienne, le Sauveur a trouvé le moyen de changer les obstacles en instruments, les souffrances en joies, même après le péché.

Déjà nous avons vu, dans le Père Jean-Baptiste, les délicatesses de cette belle vertu qui fait de l'homme un ange, la chasteté. Nous n'avons pas à y revenir, pas plus qu'à sa

[1] D'après Mgr Saint-Clair : *Vive Dieu !* et le P. Bouchage : *Vertus morales*.

gardienne et sa compagne, la modestie, qui gouvernait tout en lui et reflétait sur tout son extérieur cette maîtrise qu'il avait de lui-même.

Mais nous voulons parler de cette forme de la tempérance qu'on appelle la *mortification*, et que ce bon Père a pratiquée d'une manière extraordinaire.

Avant d'entrer dans les détails de cette mortification du serviteur de Dieu, donnons-en le caractère et la physionomie d'ensemble.

Le Père Jean-Baptiste vécut en pénitent : se regardant comme un grand pécheur, il voulait se punir d'avoir offensé Dieu. Jusqu'à quel point c'était nécessaire, Dieu seul le sait ; certains ont cru qu'il avait gardé son innocence baptismale. Mais, à coup sûr, il pratiqua la mortification qui prévient l'offense de Dieu.

Il était sans pitié pour son pauvre corps, et sourd aux cris de la nature, dès qu'il apercevait quelque chose pouvant entraver l'action de la grâce ou l'élan de son âme vers la sainteté. C'était en lui comme une passion d'imposer silence à toutes les réclamations de la nature. Le corps gênait-il la marche de l'âme ? il le mâtait impitoyablement. L'imagination troublait-elle son esprit ? il la bridait par une oraison soutenue et continuelle ; il brisait sans merci tout ce qui aurait pu s'opposer à l'amitié divine.

Il serait difficile de dire à quelle date de son existence remontait son divorce avec la vie charnelle, car, selon tous les témoignages, même enfant, il eut toujours le corps soumis à l'esprit et l'esprit à Dieu. Ayant entrepris de bonne heure de se sanctifier, il soutint partout, toujours et à tout prix, cette lutte acharnée contre le vieil homme : combat qui suppose une grande générosité, une force d'âme surnaturelle, la haine de ses aises, en même temps qu'une habitude inébranlable de réprimer tout soulèvement intérieur et de s'exciter sans cesse à la vertu.

Il avait compris très tôt cette parole de Notre-Seigneur : *Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra ;* et il s'était dit que vouloir tout s'accorder en ce monde, est s'exposer à n'avoir que l'enfer en l'autre. Mais plus nobles encore étaient ses motifs. Une âme mortifiée n'est-elle pas une âme qui va sûrement au ciel ? Et puis, engagé à la suite du Fils de Dieu, il voulait marcher sur les traces de son divin modèle, réjouir le cœur de son Maître et avancer à grands pas dans la voie royale de la croix. Que fallait-il de plus pour l'encourager à embrasser la mortification jusqu'à l'héroïsme ?

Qu'il serait beau et consolant si nous pouvions ouvrir le livre de cette âme généreuse et y lire sa mortification intérieure ; s'il nous était donné de voir comment il sut régler son imagination, ses passions, ses facultés, ses impressions et établir son cœur dans la paix de Dieu par de continuelles victoires !

Mais tout cela est l'intime d'une âme que Dieu seul a pu pénétrer et connaître à fond.

Nous devons nous borner à cette mortification extérieure qui se voit et dont beaucoup furent les témoins et ont été les fidèles narrateurs.

Pour le Père Jean-Baptiste, la pénitence était la répression physique de la chair de péché, dont il voulait amoindrir l'empire. Son langage, dans ses *Souvenirs* et ses *Résolutions,* rappelle, quelquefois même mot à mot, celui de saint Pierre d'Alcantara, de saint Léonard de Port-Maurice et de saint Jean de la Croix. Il a reproduit leurs travaux, leur caractère, et cette austérité effrayante qui était capable d'étonner une Thérèse de Jésus [1].

D. Gabriel Chatard raconte qu'il eut « la pieuse indiscrétion de prendre, pour quelques jours, le cahier de résolutions du bon Père. Le Maître des novices, mon com-

1 *Vie du P. Aréso* par Surrel de Saint-Julien.

plice, fit copier le petit carnet. C'était absolument ce que faisait saint Léonard : mêmes pénitences, mêmes oraisons et prières vocales. Pendant la retraite où je dérobai le précieux cahier, le bon Père ne quittait le chœur que pour se rendre aux différents exercices de Communauté, ou pour aller prendre dans sa cellule la discipline la plus rude que l'on puisse imaginer. Pendant cette retraite, il avait maltraité son pauvre corps plus que de coutume, parce qu'il se préparait à donner une mission dans une paroisse où les haines les plus invétérées brouillaient tout le monde. Dieu bénit ses efforts : la mission réussit au delà de tout ce qu'on pouvait espérer [1]. »

En 1860, à la retraite annuelle, le Père Jean-Baptiste adoptait certaines pratiques « que j'ai trouvées, disait-il, dans notre bienheureux saint Léonard, dont j'adopte toutes les résolutions, sauf quelques-unes touchant les austérités corporelles, que l'on m'a interdites ; c'est pourquoi, ces chères et précieuses résolutions, je m'engage à les lire deux fois par an, une fois dans les mois de janvier et février, et une autre fois après la rentrée des missions, au mois de juin ou de juillet, lorsque je ferai mes trois jours de deuxième retraite ».

Il fit aux sens une guerre inlassable : jeûnes, macérations, veilles, disciplines, cilices, austérités de toute sorte ; le Père Jean-Baptiste changeait tout en pénitence.

Le sommeil ! Une des premières formes de ses mortifications d'enfant avait porté sur le sommeil : il ne trouvait pas assez dure la couche de la maison paternelle, ni celle du collège, et sa mère et ses condisciples, plus d'une fois, surprirent dans son lit une planche ou des morceaux de bois. Ainsi dut-il faire au grand séminaire.

Dès qu'il fut curé, « il se levait tous les jours, même en hiver, à quatre heures du matin. Pendant les derniers

1 Témoignage manuscrit de D. Gabriel Chatard.

mois qui précédèrent son entrée au noviciat d'Amiens, déjà Franciscain par le cœur, il se levait à trois heures et allait nu-pieds à l'église faire deux heures de méditation en présence du très saint Sacrement. Son lit n'avait rien de moelleux : l'unique matelas qu'il contenait n'était ni assez épais ni assez souvent renouvelé pour devenir une couche agréable aux membres fatigués du saint prêtre [1]. »

Ce fut bien pire lorsqu'il fut au couvent. La simple paillasse qui lui servait de couchette, était encore plus dure, et son sommeil bien plus court.

Hors du couvent, lorsqu'il logeait dans les presbytères pour ses travaux apostoliques, on s'est demandé bien souvent s'il avait couché dans le lit. « Dans un pays où il passa, écrit Mlle Claire Hareux, d'Amiens, il fut reçu au château. On remarqua que le lit qu'on lui avait préparé n'était pas défait ; le plancher avait eu sans doute plus d'attrait pour lui. »

La nourriture ! Petit collégien, il savait se priver de ces petites douceurs dont les enfants sont très friands ; séminariste, il s'habituait à ces abstinences qui devaient le préparer à la vie franciscaine et à ses austérités, après la vie si pénitente de curé de paroisse.

M. Praquin nous dit que l'abbé Caron « s'était fait une loi de ne manger qu'à onze heures du matin : c'était son premier repas, et qui pourrait dire combien il était frugal !

« C'était pendant le Carême de 1852, continue M. Praquin, alors curé de Briot. En vue d'attirer du monde aux instructions du soir, nous nous étions concertés, Monsieur le curé d'Halloy et moi, pour donner, pendant quinze jours, alternativement dans chaque paroisse, des discours ou conférences de controverse. Les deux églises furent lit-

[1] Notice de M. Praquin.

téralement combles, et nous profitâmes de la présence de tant de fidèles pour les instruire sur les sujets fondamentaux de la religion.

« Le jeudi, après ces exercices du soir, j'avais invité M. l'abbé Caron à dîner au presbytère de Briot. Le repas était en gras. J'eus une grande peine à le lui faire accepter. Il voulait se contenter de pain et de cidre. Je ne le voulus point permettre. Cédant à mes instances, il consentit à manger comme nous, du moins en partie, car il ne prit que les légumes. Le lendemain vendredi, à sept heures du soir, je me rendis chez lui à mon tour, et fus tout étonné de le trouver à table, avant la bénédiction, contre son habitude. Je voulus en savoir la raison ; ainsi que je l'avais deviné, le bon et austère curé s'était reproché, comme une grande faiblesse, d'avoir mangé, la veille au soir, des légumes préparés au gras, et pour s'imposer une pénitence, il s'était condamné à passer toute la journée sans manger. Son unique repas n'eut lieu, ce jour-là, qu'à sept heures du soir. Je lui fis des observations sur ce que je regardais comme une imprudence et une ferveur indiscrète, lui disant que ces austérités allaient compromettre sa santé et qu'alors il serait hors d'état de rendre service à l'Eglise et aux âmes, qu'il ne pouvait pas, en conscience, disposer ainsi de sa santé. Il me répondit que sa santé n'en avait pas été ébranlée et qu'à part un léger mal de tête qui lui était survenu vers deux heures, et qu'une promenade au jardin avait dissipé, il n'avait éprouvé aucune incommodité de ce jeûne prolongé.

« Dans une autre circonstance, je l'avais accompagné pour un salut du soir à Sarnois, église qu'il était provisoirement chargé de desservir. Il m'obligea à revenir par Halloy pour partager sa collation. Sa bonne mère, vu l'heure un peu tardive à laquelle nous devions rentrer, s'était mise au lit, après avoir disposé sur la table du fromage, du beurre, une bouteille de cidre et du pain. A mon

intention, il y avait aussi une salade et la burette du vinaigre. L'huile ayant fait défaut, la mère de l'abbé Caron en avait emprunté un verre qu'elle déposa aussi sur la table. Le bon curé se trompa de verre par mégarde, et avala l'huile au lieu du cidre. Lorsqu'il s'aperçut de sa méprise, il se frotta les mains de joie, s'estimant heureux, disait-il, que Dieu eut donné à ce liquide la vertu d'être nourrissant. Il fallut recourir à un nouvel emprunt chez un voisin, et la salade, une fois assaisonnée, me fut présentée.

« La frugalité et la mortification du goût étaient grandes, en tout temps, chez l'abbé Caron ; mais elles prenaient un caractère de nouvelle rigueur pendant les trois derniers jours du Carême. Sa mère a bien des fois assuré qu'il passait le jeudi, le vendredi et le samedi saints sans prendre *aucune nourriture*. Il est certain que, ces jours-là, on ne lui préparait rien pour ses repas, et que sa nourriture, s'il en prenait, consistait uniquement en un peu de pain et quelques fruits secs, avec un verre d'eau. Et il prenait cela seulement le soir, fort tard, alors que sa mère était déjà couchée. C'est ainsi sans doute que cette excellente femme avait conclu que son fils ne mangeait pas du tout, ces trois jours. »

Devenu religieux, le Père Jean-Baptiste fit, avec exactitude et une grande rigueur, tous les jeûnes de règle, et même ceux qui étaient de pure dévotion. Il en était arrivé jusqu'à être indifférent à toute espèce de nourriture. Il mangeait si peu, et tout était toujours à son goût ; jamais il ne manifestait aucune répugnance, pas plus qu'il ne montrait de préférence volontaire pour un aliment. On aurait pu dire qu'il prenait la nourriture comme un remède.

Un point sur lequel nous devons nous étendre, parce qu'il fut en grande partie la caractéristique de ce rude ascète, c'est la pratique de pénitences extraordinaires ef-

frayantes. Ce pauvre « frère âne », son corps, comme il le maltraitait !

« J'ai eu le bonheur, écrit D. Gabriel Chatard, de vivre sous le même toit que ce digne enfant de Saint-François. Ce qui nous frappait tout d'abord en lui, c'était cette mortification habituelle et universelle. J'habitais une cellule au-dessus de celle du bon Père ; tout tremblait dans ma petite chambre lorsqu'il prenait la discipline. Or il se flagellait tous les jours, et lorsque la Communauté pratiquait cette pénitence, le Père Jean-Baptiste, ces jours-là, se frappait deux fois jusqu'au sang. Sa cellule était toute tachée des gouttes qui avaient rejailli sur les murs.

« Il avait presque toujours entre les épaules une petite croix de bois, de laquelle sortaient sept pointes de fer en l'honneur, je crois, des sept douleurs de Marie. »

Déjà, alors qu'il était curé, il avait adopté la pratique d'une ceinture à pointes de fer, qu'il portait autour des reins. « Lors de son départ pour Amiens, dit M. Praquin, il oublia cette chaînette de fer au presbytère d'Halloy. Je m'en aperçus le lendemain en prenant possession de la cure, et je la conservai précieusement comme une relique. Je fis part à Monseigneur de ma trouvaille, trois ans plus tard, lors des confirmations de 1856. Mais, hélas ! dans mon déménagement de Briot, cette précieuse chaîne a été égarée ou m'a été soustraite à mon insu. J'en eus beaucoup de peine, et aujourd'hui j'en sens encore davantage. Elle était composée de petits fils de fer formant trois rangées dans le sens de la longueur, et chaque anneau de cette chaîne était formé d'un bout de fil de fer coupé et séparé, de manière que les deux bouts, reliés à l'anneau précédent, fussent non recourbés sur la chaîne, mais présentant deux pointes de trente à quarante millimètres. »

D. Gabriel Chatard nous dit que le Père Jean-Baptiste célébrait tous les jours la sainte Messe, les reins ceints de cette ceinture à piquants.

Lui-même, dans ses résolutions de profession, dit qu'il prendra « la petite ceinture, de huit heures à onze heures, trois fois la semaine, en attendant qu'on me la permette plus souvent ».

Mais il ne s'en tint pas là, car, à la fin de sa retraite annuelle, le 1er février 1860, le cher Père se proposait « la petite chaîne tous les jours, une ou deux fois, quand il ne me sera pas loisible de me donner la discipline, » dit-il.

Fréquemment, dans cette vie, nous avons parlé des pauvres pieds blessés du bon Père. Ce fut en effet une source continuelle de mortifications pour lui. Dans une de ses courses apostoliques, on s'aperçut d'une blessure qu'il avait au talon : il fallut le forcer à se laisser soigner. Mais il était si peu soucieux de son corps, qu'il ne savait pas quel pied était malade, et il présenta celui qui n'avait rien [1].

« Une autre fois, au retour d'une mission, raconte D. Marie-Gabriel, il s'était couché sur sa pauvre paillasse harassé de fatigue; j'entrai dans sa cellule pour lui rendre quelques petits services. « Tenez, me dit-il, voudriez-vous « mettre ceci sur mes pieds? » Et il me donna en même temps une feuille de chou, absolument sèche, qu'il tira de son capuce. « C'est très bon, ajouta-t-il, pour soigner les « plaies ; je souffre un peu des pieds. » Il fit alors tout son possible pour panser ses blessures de cette singulière manière ; mais il était tellement brisé qu'il ne put y parvenir. Je le fis moi-même, en appliquant ladite feuille, vrai petit cilice par ses aspérités desséchées. Ses pieds étaient complètement tuméfiés. Je n'avais ni compresses, ni bandelettes. Je pris un mouchoir et liai ensemble les deux pauvres pieds malades. On peut juger du soulagement ou plutôt de la torture du patient, qui me combla cepen-

[1] Témoignage de Mlle Claire Hareux, d'Amiens.

dant de remerciements et me demanda pardon pour la peine. Il dut rester ainsi lié plusieurs heures. »

Dans le même témoignage du R. P. Gabriel, nous lisons une autre méthode du Père Jean-Baptiste, cette fois pour soigner ses genoux.

« Depuis deux heures et demie du matin qu'il se levait, jusqu'à onze heures et demie, il était à genoux ou debout au chœur. Ses pauvres genoux avaient des grosseurs énormes qui le faisaient beaucoup souffrir pendant ses longues oraisons. Un jour qu'il m'était survenu à moi-même une forte loupe au genou droit, je lui demandai un conseil pour cette indisposition :

« Mon petit Frère, me dit-il, voici comment je m'y « prends : je mets doucement un genou en terre, et je « lui dis : Mon ami, tiens-toi tranquille. J'en fais autant « pour l'autre ; puis, je ne bouge plus. »

Le Père Jean-Baptiste avait bon nombre de recettes pareilles, ignorées de la Faculté.

« Un autre jour, dit encore le même témoin, il vint voir les novices en récréation : il était arrivé de mission avec le P. Bernard, trempé jusqu'aux os par une pluie torrentielle. A son avis pourtant, il n'avait été mouillé qu'à moitié. « Etant deux, nous dit-il, comme les disciples « que Notre-Seigneur envoyait deux à deux, en nous ser- « rant un peu l'un contre l'autre, nous n'étions mouillés « que d'un côté. » Et le bon Père, souriant, nous montrait l'avantage de suivre les conseils évangéliques [1]. »

Le Père Jean-Baptiste parlait bien peu. Il en avait pris l'habitude par esprit de mortification. « Jamais il ne parlait en dehors de l'unique récréation qu'on avait alors dans la journée, après le repas de midi. Quand il était au couvent, il aimait à aller parfois la passer avec les novices. Il les charmait et les édifiait à la fois. Aussi l'aimaient-ils

1 *Luc*, x, 1.

comme un père, tout en le vénérant comme un saint. On se partageait, comme des reliques, des morceaux de ses vieux habits ou autres objets à son usage [1]. »

Vraiment, le Père Jean-Baptiste avait compris que la sainteté est un trésor qu'il faut déterrer au prix de mille fatigues. Oh ! la belle vie que de se mortifier ainsi toujours, courageusement, sous le contrôle des supérieurs ! Rien d'étonnant que ce bon serviteur de Dieu soit arrivé à un si haut degré de perfection et d'union à Dieu. Le secret en est dans son application à couper jusqu'à la racine de tous les désirs terrestres.

[1] Témoignages des PP. Louis-Joseph et Marie-Léon Patrem.

CHAPITRE XIV

Son humilité.

HUMILITÉ DU PÈRE JEAN-BAPTISTE. — SA RECHERCHE DU MÉPRIS. — RÉCOMPENSE DE L'HUMILITÉ. — UNE CONVERSION.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde. — Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. (*Matthieu*, XI, 29.)

Le Père Jean-Baptiste avait pris le chemin de la sainteté. Nous l'avons vu s'engager à suivre Jésus, à l'imiter, à se sanctifier comme tous les saints.

Il ne pouvait donc négliger la pratique de l'humilité, et il travailla ardemment à poser ce fondement de son édifice spirituel.

Ses confrères dans le ministère sacerdotal lui rendaient tous cette justice. « L'humilité, dit M. Praquin, paraissait en lui en toutes circonstances ; il se mettait toujours au dernier rang parmi ses confrères. Dans les conférences cantonales de Grandvillers, l'usage était de charger un des membres de copier sur un registre tous les travaux des conférenciers, avec les observations du procès-verbal ; c'était une besogne ingrate, difficile à faire accepter. L'abbé Caron revendiqua pour lui ce titre de vice-secrétaire perpétuel, et pendant quatorze ans, il copia exactement tous ces travaux, qui ont été, de la sorte, conservés en double exemplaire.

« Dans les prédications quadragésimales que nous avions concertées ensemble en 1852, il me laissa le rôle le plus honorable dans la controverse, et choisit le plus humble, me faisant les objections dont nous étions convenus, et y mettant un grand esprit de foi, un grand désir de porter la lumière au fond des intelligences. En toute circonstance,

on le voyait ainsi choisir ce qu'il y a de moins brillant, de plus humble.

« Toutefois, il y a une exception à mentionner. Sa bonne vieille mère, par suite de ce qu'elle entendait dire à ses confrères, lui recommandait de modérer ses austérités et ses jeûnes et de diminuer ses libéralités, disant que le bon Dieu n'en exigeait pas autant pour nous donner une place avec lui dans le ciel. Le saint curé répondait : « Mais, « maman Caron, qu'est-ce que vous dites là ? Vous voulez « donc que je sois des derniers dans le ciel ? »

Dans tout son ministère, comme curé ou comme missionnaire, le Père Jean-Baptiste réalisa complètement la parole de son saint patron : « A lui de croître, à moi de diminuer[1] ». Partout et toujours, il se cachait pour laisser paraître Dieu.

Il était convaincu que l'humilité d'esprit ne suffit pas, mais que l'humilité *du cœur* est la seule vraie : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[2]. Non seulement il reconnaissait qu'il n'était rien, mais encore il avait l'amour positif des humiliations ; non seulement il détournait de lui les marques d'estime qu'on lui donnait, mais il recherchait le mépris, comme par un sentiment de justice.

Le P. Louis-Joseph et d'autres ont parlé d'une infirmité gastrique qu'avait le Père Jean-Baptiste et dont les religieux s'apercevaient. Quand on lui en faisait la remarque, il répondait naïvement : « Le Révérend Père Provincial m'a donné la permission ». Or, le R. P. Raphaël d'Aurillac nous a affirmé que le cher Père avait demandé cette infirmité au bon Dieu, afin de s'humilier devant ses Frères.

Cette recherche du mépris était passée chez lui à l'état de conviction profonde, depuis surtout qu'à la fin de son

[1] *Jean*, III, 30.
[2] *Matthieu*, XI, 29.

noviciat, il s'était proposé de « *préférer* la pauvreté, le mépris et l'opprobre aux richesses, aux honneurs et à la bonne réputation, uniquement afin de mieux imiter Jésus-Christ pauvre, méprisé, moqué, et quand même, disait-il, la gloire de Dieu se trouverait également dans ces états opposés, quand même je pourrais aussi facilement me sauver et arriver à ma fin par les richesses et les honneurs que par la pauvreté et le mépris[1] ».

Et ce ne fut pas une simple résolution d'un moment de ferveur extraordinaire ; sans cesse, il prenait des moyens pour avancer dans l'humilité ; il se tenait, par l'examen de conscience, en face de ses défauts et de ses misères, il comparait continuellement sa conduite à celle des Saints dont il savourait la vie, de sorte qu'il stimulait ainsi son cœur, sans lui laisser aucun relâche.

Le Père Jean-Baptiste parlait rarement de lui-même ; on ne lui entendait jamais dire un mot à son avantage ; il ne se donnait pas en exemple, ou, s'il le faisait parfois, c'était par quelque naïveté, destinée, dans son intention, à donner petite opinion de lui.

En un mot, il avait pour lui-même un dédain pratique, se regardait comme un être inutile et indigne de la moindre attention.

Si Dieu a coutume de donner sa grâce aux humbles, que de grâces de perfection, d'apostolat efficace, de puissance sur le ciel n'a donc pas dû obtenir le Père Jean-Baptiste !

Une preuve nous en a été laissée. Passant à Beauvais pour une mission, il apprit qu'un homme haut placé de la ville était gravement malade, mais ne voulait pas accepter les secours de la religion. Le Père Jean-Baptiste promit de demander au bon Dieu la conversion du mourant. Deux jours après, Monseigneur avait la consolation d'être appelé par le malade et de le confesser. L'évêque attri-

1 Souvenirs de profession du Père Jean-Baptiste.

bua, sans hésiter, cette conversion à l'humble prière du Père.

A l'exemple de son séraphique Père, notre bon Père Jean-Baptiste pratiqua donc cette vertu, fondement de toute sainteté. Comme le P. Aréso le dira plus tard de lui, « il s'était rendu familière l'humilité ».

CHAPITRE XV

Victime de la charité.

(1866.)

LE COMPTE A RENDRE. — APPEL AUX NOCES ÉTERNELLES. — LE CHOLÉRA A AMIENS. — AU POSTE DE PÉRIL. — MALADIE ET SAINTE MORT. — FUNÉRAILLES. — TOUCHANTE CONDUITE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'AMIENS. — POÉSIE. — RÉPUTATION DE SAINTETÉ. — TÉMOIGNAGES DIVERS. — FAITS EXTRAORDINAIRES.

> *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* — Nul ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. (*Jean*, xv, 13.)

C'est Dieu qui envoie, c'est à lui qu'il faut revenir. Il confie une mission ; après qu'on l'a remplie, on doit lui en rendre compte.

Dans une de ses retraites, le Père Jean-Baptiste avait écrit ces mots : « Je veux penser souvent à la mort, me familiariser avec ce grand sujet, m'y préparer une fois tous les mois, et en parler fréquemment au monde [1] ». Il disait souvent : « Qu'est-ce que la mort, si nous sommes déjà morts ? » Pour le vrai religieux, en effet, la vie n'est pas autre chose qu'une mort continuelle ; et lorsque la mort définitive arrive, il la salue comme le soldat salue le drapeau au moment de la victoire. Le Père Jean-Baptiste ne craignait pas, il était prêt, il veillait comme le fidèle serviteur ; le Maître pouvait venir [2].

A son retour de Barentin, notre missionnaire devait se

1 Résolutions.
2 *Ecce sponsus venit.* (Matthieu, xxv, 6.)

rendre à Beauvais [1] ; mais le choléra sévissait déjà à Amiens; comme toujours le fléau provoqua de nobles dévouements. Tantôt foudroyant et terrible, tantôt lent et perfide, mais toujours déconcertant les prévisions et les efforts de la science, il fit, en moins de deux mois, plus de deux mille victimes. Il s'étendit à tous les quartiers de la cité, comme à toutes les classes sociales. Certains jours on comptait jusqu'à plus de quatre-vingts décès. Le clergé et les Communautés religieuses payèrent largement leur tribut à la mort. Ce fut le sort d'un curé de la ville, d'un Lazariste, d'un élève du grand séminaire. Huit filles de la Charité dans le seul Hôtel-Dieu, une Sœur de l'Espérance, cinq religieuses du Sacré-Cœur, quatre de Sainte-Claire, trois de la Visitation, deux de Louvencourt, enfin deux Frères des Ecoles chrétiennes, telles furent les pertes sensibles que pleurèrent, à Amiens, l'Eglise et les pauvres [2].

Lorsque l'on sut que le Père Jean-Baptiste était revenu de mission, sa réputation de sainteté était telle qu'une mère de famille et tous les siens voulurent aller recevoir sa bénédiction et se recommander à ses prières, espérant ainsi être préservés du fléau. Aucun d'eux en effet ne fut atteint [3].

Mais Dieu voulait une sainte victime !

Le bon et dévoué Père Jean-Baptiste alla s'installer au cimetière de la Madeleine, pour aider l'aumônier dans le douloureux ministère d'enterrer les morts. Bientôt il y contracta la terrible maladie. Se sentant gravement atteint, il ne put rester à son poste. Il alla visiter toutes les églises et chapelles de la ville, surtout celle du cimetière, où il fit une suprême préparation à la mort ; puis il rentra au couvent et se mit au lit, en disant qu'il allait mourir. Personne ne le croyait.

1 Notes manuscrites de sa sœur Clémentine.
2 Correspondance du *Monde ; Année Franciscaine.*
3 Notes de M^lle^ Detranchant.

Sa maladie ne dura que cinq jours. Le P. Jules de Saint-Louis, qui en fut le témoin, a affirmé qu'elle fut terriblement douloureuse ; il était tout entier agité par des convulsions, on le voyait se tordre les bras en les élevant ; mais il se bornait à répéter : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Il attendait sa délivrance, comme ceux qui attendent une heureuse nouvelle. Durant cette maladie et son agonie, dit le Fr. Gustave, il n'ouvrit presque pas la bouche, si ce n'est pour prier.

Le Père Jean-Baptiste de Beauvais mourut, le 8 juillet 1866, à cinq heures du soir. Le lendemain, à la même heure, il fut conduit mort à ce cimetière où, vivant, son héroïque obéissance lui avait fait élire domicile.

Un jeune novice d'alors, le P. Jean de Sainte-Eulalie, nous écrit : « Je n'ai connu le bon Père Jean-Baptiste que pendant un mois, à mon noviciat, à Amiens. J'ai assisté en témoin aux manifestations des fidèles autour de sa dépouille mortelle : on le vénérait comme un saint ; on se disputait les lambeaux de son pauvre vêtement de bure ; on taillait jusque dans la peau de ses pieds, ces pauvres pieds qui s'étaient fatigués, par tous les temps, sur les théâtres de son merveilleux apostolat. C'étaient, pour cette foule, les pieds d'un Saint ! Quatre religieux le portèrent sur leurs épaules à sa dernière demeure [1]. »

« Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, voulut faire lui-même l'absoute aux funérailles de ce saint religieux, afin, dit-il, de remplacer tous les prêtres dont il avait évangélisé les paroisses.

« Lorsque Sa Grandeur arriva au couvent, le clergé récitait les paroles de la liturgie : *Occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi :* Vous m'avez, Seigneur, révélé les secrets de votre sagesse [2]. Monseigneur, profitant de ces mots, fit

1 Renseignements manuscrits fournis par le R. P. Jean Mélis, de Sainte-Eulalie, ancien Custode de la Province de Saint-Louis.

2 *Ps.* L, 8.

remarquer que la sagesse de Dieu, la vraie sagesse, n'est pas celle du monde, que le Père Jean-Baptiste l'avait bien compris, en quittant tout pour embrasser la pauvreté, l'abnégation et les austérités, ce que l'Apôtre avait appelé la folie de la croix. Et vivement ému et pénétré, il dit que le Révérend Père était heureux aujourd'hui, au ciel, de tous les sacrifices qu'il s'était imposés pour servir Dieu et sauver son âme.

« Les obsèques de l'humble religieux furent dignes d'un fils de Saint-François d'Assise, les plus simples et les plus pauvres. Une pieuse famille s'empressa d'offrir son caveau pour recevoir sa dépouille mortelle [1]. »

Il repose maintenant auprès de ses Frères en religion, le P. Eustache Romero, ancien Gardien du couvent d'Amiens, mort aussi victime du choléra seize jours après lui, et le Fr. Stanislas Baygori, Convers Profès du même couvent [2].

Quelques jours après, Monseigneur l'Evêque d'Amiens écrivait au Révérend Père Provincial la touchante lettre suivante :

« Mon Révérend Père,

« J'aurais dû vous écrire plus tôt la grande part que j'ai prise aux pertes si regrettables que vous avez faites ; car, ici, je perdais moi-même tout ce que vous perdiez [3]. Mais ce qui doit nous aider à nous résigner, c'est que ces deux excellents religieux sont morts en vrais saints. J'ai eu la grande consolation de pouvoir rendre au Père Jean-Baptiste les plus honorables devoirs ; j'ai fait l'absoute et j'ai rendu à sa sainte vie, dans quelques paroles sor-

[1] Récit des funérailles du Père Jean-Baptiste, d'après le journal *La Foi picarde*.

[2] Nous avons parlé de ces saints religieux au chap. VII de cette histoire.

[3] Le R. P. Eustache était le confesseur et le conseiller intime de Mgr Boudinet.

ties de mon cœur, un témoignage sincère et complet.

« Malade moi-même quand mon cher et bien-aimé P. Eustache est mort, j'ai délégué mon vicaire général pour me suppléer [1].

« Et maintenant, mon Révérend Père, ayons la douce confiance que ces saints religieux intercéderont au ciel pour notre cher couvent d'Amiens, et qu'ils nous enverront de dignes successeurs.

« Agréez, mon Révérend Père, l'assurance de mon respectueux dévouement.

« † Jacques-Antoine, évêque d'Amiens. »

La poésie voulut aussi célébrer cet héroïque trépas et garder le souvenir des circonstances d'une mort si précieuse devant Dieu et si édifiante devant les hommes.

Nous avons le plaisir d'insérer ici cette belle pièce de vers :

A NOTRE BIEN-AIMÉ PÈRE JEAN-BAPTISTE DE BEAUVAIS,
MORT A AMIENS VICTIME
DE SON DÉVOUEMENT A ASSISTER LES CHOLÉRIQUES [2].

Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.

Même dans la folie, il est une sagesse
Que n'ont pu soupçonner le sage et le puissant.
Il est une grandeur, même dans la faiblesse,
La seule qu'on ne peut convaincre de néant.

Il est des voluptés, même dans la souffrance ;
Dans l'opprobre et l'oubli se trouvent des douceurs,
Et dans la nudité, la plus douce abondance,
Et le plus grand honneur, dans l'oubli des honneurs.

1 C'était M. l'abbé Fallières, qui devint plus tard évêque de Saint-Brieuc et conserva toujours un pieux souvenir des deux Pères Jean-Baptiste et Eustache.

2 *Année Franciscaine,* septembre 1867.

Celui que nous pleurons comprit cette sagesse :
Sourd à la vanité que poursuit le mortel,
Il embrassa la croix, encor dès sa jeunesse,
Pour marcher sur les pas du Fils de l'Eternel.

Comme le sien, son front fut couronné d'épines,
Et de sa royauté sa main prit le roseau :
Il but au même fiel que ses lèvres divines ;
Sur lui, de la folie il porta le manteau.

O sublime insensé ! bien souvent, dans la foule,
Tu passas, inconnu : tu n'avais rien de grand ;
Tu fus le flot commun qui près d'un flot s'écoule,
Pour se rendre avec lui dans l'immense Océan.

Mais Dieu connaît les siens, et lui seul il les sonde.....
Dites-nous, dites-nous du fond de ce cercueil :
Que pensez-vous encor des mépris de ce monde,
Qui vous jetait en face et l'insulte et l'orgueil ?

Dites : que pensez-vous de ces rudes vengeances
Qu'exerçait votre bras sur un corps innocent,
Tandis que, sous le fouet d'austères pénitences,
A vos pleurs se joignait la voix de votre sang ?....

Que pense-t-il des pas que, pour l'âme infidèle,
S'imposait, nuit et jour, sa grande charité ?
De ces soins pour les morts, quand, dans l'obscurité,
Lui-même il succomba, victime de son zèle ?.....

Son zèle..... De ses pieds, à travers les montagnes,
Aux yeux du voyageur, le vestige est bien beau !
Pour reposer son front, l'apôtre des campagnes
D'une pierre, la nuit, est le rude berceau.

Son zèle..... Ah ! répondez, vous tous dont l'infortune
Dans un sombre chagrin avait plongé le cœur.
Dites : de vos douleurs en fut-il jamais une
Que n'ait pas visité cet ange protecteur ?

Son zèle..... il fut brûlant pour l'âme du coupable ;
Il fut consolateur pour la veuve et l'enfant ;

Près de lui le vieillard, au moment redoutable,
De la mort, sans trembler, vit le spectre alarmant.

Son zèle..... Elevez-vous au-dessus de la terre
Et du ciel écoutez les cantiques divers.
Quel est ce nom, quel est ce sauveur et ce père
Qu'un peuple bienheureux chante dans ses concerts ?

Son zèle du soleil emprunte la lumière ;
Sa chaleur, il la puise à son foyer ardent,
Et sa rapidité, pour fournir sa carrière,
De cet astre du jour eut les pas de géant.

O Père ! parlez-nous ; dites-nous donc quel gage
De ce zèle héroïque avez-vous en retour ?.....
..... Ces labeurs ont cessé sur le soir d'un beau jour,
Et pour l'éternité, Dieu sera son partage.

. . . . . .

Un prélat vénéré louait ainsi le juste,
Tandis que son regard, une dernière fois,
S'arrêtait à ses pieds sur la dépouille auguste
D'un pauvre volontaire, enfant de Saint-François.

Et maintenant, sans doute, une foule nombreuse
Va de l'humble héros escorter le convoi ;
Un char va transporter sa dépouille pieuse,
Sa pompe va frapper les peuples en émoi.

Non ! il sera porté sur les bras de ses frères ;
En retour, il aura ce que n'ont pas les grands :
Pour cortège, l'accent des hymnes, des prières,
Et les anges du ciel et les petits enfants.

Touchant tableau ! parfois un pompeux sarcophage,
Portant sur ses draps d'or les symboles du deuil,
Par un muet respect saluait son passage,
Inclinant sa grandeur devant l'humble cercueil.

Mais, dans le champ des morts, un riche mausolée
Au voyageur dira le lieu de son repos.....

Non ! dans l'obscurité d'une place ignorée
Au mendiant on fera l'aumône d'un tombeau.....

Il n'est pour le soldat de plus brillante gloire,
De cercueil plus pompeux, de triomphe plus beau,
Que celui de dormir à l'ombre du drapeau
Près duquel il tomba, dans un jour de victoire.

Tel il fut : sur son front un crucifix s'incline.....
Le regard entr'ouvert, comme dans un sommeil,
Le juste attend ainsi le jour du grand réveil,
Les bras pieusement croisés sur sa poitrine.

On l'eût dit enchanté par de lointains cantiques,
Au murmure desquels l'homme rêve et s'endort.
Tel David nous dépeint, sous le doigt de la mort,
Le sage qui du ciel rêve les jours antiques.

O Père bien-aimé ! du haut des saints Portiques,
Sur tes fils orphelins, sur nous jette les yeux !
Fais qu'un jour avec toi nous chantions ces cantiques
Qui résonnent sans fin dans l'extase des cieux !

X***.

Toute la ville d'Amiens fut vivement affligée de la mort de son apôtre. Pas un prêtre de la cité ou même du diocèse, pas un religieux ou une religieuse de quelque Ordre que ce fût, pas un fidèle qui ne ressentit la douleur d'avoir perdu, celui-ci, un bon père ou un frère affectueux, celui-là, un ami sincère, un bienfaiteur caché, un conseiller loyal, et tous un protecteur auprès de Dieu.

Mais au milieu de ce deuil une vive espérance consolait. Ce père, ce frère, cet ami jouissait maintenant de la félicité promise au fidèle serviteur ; il n'aurait que plus de puissance désormais pour obtenir à la terre les bénédictions et les miséricordes de Dieu, car on était unanimement convaincu de sa sainteté et on l'invoquait. Tous ceux qui l'avaient connu bénissaient sa mémoire et l'appe-

laient : *le Saint, le parfait religieux, le digne disciple de saint François, l'homme de Dieu.* Ses Frères en religion, qui, dans l'intimité du cloître, purent plus sûrement encore juger de sa vertu, avaient pour lui la même vénération que la foule, et notèrent sur leur nécrologe qu'il était mort « cum sanctitatis opinione [1] ».

Cette réputation de sainteté qui entourait le Père Jean-Baptiste, nous est d'ailleurs attestée par des témoignages très formels. Nous en avons déjà rapporté plusieurs. Il est opportun d'en citer d'autres ici.

M. l'abbé Praquin écrit dans la notice manuscrite que nous avons souvent mentionnée :

« Le bon Dieu, en m'appelant, malgré mon indignité, au ministère des autels, m'a fait la grâce insigne de me désigner, par la voix de mes supérieurs ecclésiastiques, à un poste où j'ai eu l'avantage d'avoir pour confrère voisin et pour directeur pendant trois ans *le bon et vertueux curé d'Halloy*. J'ai toujours regardé comme un bienfait spécial de Notre-Seigneur ma nomination à une cure dans laquelle il me fut donné de jouir de l'amitié, de l'intimité et *des exemples de vertu de cet excellent abbé Caron,* que toute la ville d'Amiens pleure en ce moment, ou plutôt *qu'elle vénère comme un saint, qu'elle prie comme un protecteur* [2].

« Retracer quelques traits de sa vie, redire, pour sa gloire et pour l'honneur de la religion, quelques-uns des exemples dont j'ai été le *témoin oculaire,* voilà ce que l'amitié dont il m'a honoré semble réclamer de moi. Je le

1 *Necrologium Provinciæ Sancti Ludovici (legendum in publica mensa)* : VIII julii, Ambiani, in conventu Purissimi Cordis B. M. V., R. P. Joannes Baptista, a Bellovaco (in sæculo, Joannes Baptista Caron), ex-Guardianus et Custos Provinciæ, apostolico zelo, mira vitæ austeritate et seraphica simplicitate insignis, cum sanctitatis opinione, anno millesimo octingentesimo sexagesimo sexto, ætatis suæ quinquagesimo et religionis decimo quarto.

2 Ceci fut écrit le 12 novembre 1866, et le Père Jean-Baptiste était mort le 8 juillet précédent.

fais avec toute la reconnaissance et tout le respect que j'ai conservés pour un confrère aussi haut placé dans mon estime, sans me dissimuler toutefois mon insuffisance pour une aussi noble tâche. Pour raconter la vie des saints, il faudrait être saint soi-même. Puisse du moins ma bonne volonté m'attirer la bénédiction de celui dont j'essaie de reproduire quelques traits de vertu ! »

Lorsque l'abbé Caron quitta le monde pour entrer au noviciat d'Amiens, son évêque, Mgr Gignoux, dans les lettres testimoniales requises par le droit canon pour son admission, l'appelait déjà : « un prêtre pieux et sincère très recommandable par la conduite et les vertus ecclésiastiques [1] ».

M. l'abbé Surrel de Saint-Julien, à qui avaient été confiés les notes et documents en vue d'écrire la vie du Père Jean-Baptiste que malheureusement il n'a pu qu'ébaucher, écrivait en 1893 au R. P. Jules du Sacré-Cœur : « Que la vie du Père Jean-Baptiste est édifiante ! Elle me fait du bien, et je remercie Dieu de la grâce qu'il m'a accordée de l'écrire. »

Voici encore d'autres témoignages bien explicites écrits par des religieux qui ont connu le serviteur de Dieu.

Le R. P. Michel Mazellier, de Clermont, ancien Gardien, a écrit :

« ..... Le Père Jean-Baptiste n'a pas fait, je crois, de grandes choses en apparence ; mais il faut convenir qu'il a fait quand même beaucoup en priant, en se mortifiant et en travaillant au salut des autres. Je ne doute pas qu'il soit au ciel.....

« Le saint religieux ne cherchait pas sa gloire et ne faisait rien par vanité : ce sentiment lui était parfaitement inconnu.

[1] « Notum facimus et testamur... magistrum Joannem Baptistam Caron, presbyterum diœcesis nostræ... pium esse et probum, moribus et virtutibus ecclesiasticis valde commendabilem. » (Archives provinciales.)

« Le Père Jean-Baptiste était comme les abeilles qui font le miel sans s'occuper si elles en auront leur part. Il a passé, faisant toujours le bien partout où les supérieurs l'envoyaient, et laissant toujours après lui la bonne odeur de Jésus-Christ. »

Signé : « Fr. Michel, O. F. M. »

D. François-Lambert Loizemant, Chartreux, qui portait le nom de Père Léonard lorsqu'il était Franciscain, dans la Province de Saint-Louis, écrit au R. P. Louis-Joseph :

« Chartreuse de Portes, le 22 septembre 1893.

« Mon bien cher Père,

« Je serais aussi heureux que vous d'avoir une vie de notre cher Père Jean-Baptiste de Beauvais. La matière assurément ne manquerait pas, si on a eu soin de conserver tous les papiers et documents qu'on a recueillis au couvent de Bourges, l'année même de sa mort.

« Pour moi, je ne saurais vous en dire que quelques mots. Autant que j'ai pu voir notre cher Père Jean-Baptiste et vivre avec lui, sa conduite m'a toujours édifié sous tous les rapports [1]. Très souvent même, les vertus religieuses étaient pratiquées à un degré héroïque par ce saint homme. Ainsi, il ne se reposait presque jamais, d'une mission ou d'une retraite à l'autre [2]. Il faisait à peu près tous ses voyages à pied, malgré de profondes crevasses aux talons. Il passait presque toute la journée à l'église, devant le Saint-Sacrement, même pendant les plus fortes

[1] Le R. P. Léonard était, en 1864, Gardien du couvent d'Amiens, résidence du Père Jean-Baptiste. Il a été plusieurs fois son compagnon de mission.

[2] Les retraites étaient, en somme, fort souvent de véritables missions, dont elles ne différaient que par le nom. (Note du R. P. Marie-Léon Patrem.)

gelées. Chaque matin, il se donnait la discipline, et chaque soir, avant de se coucher, il récitait les quinze dizaines du Rosaire.

« Sa vie tout entière était une oraison presque continuelle.

« Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu montrer le moindre mépris de qui que ce soit, ni de l'avoir entendu critiquer personne, ni murmurer à propos de quelque événement fâcheux et contrariant.

« Le bon Dieu a souvent béni son saint ministère par de nombreuses conversions et par des grâces toutes particulières, comme, par exemple, la guérison subite de la mère d'un curé qui souffrait, depuis un certain temps, d'une mauvaise plaie à la jambe. Ayant prié le Père Jean-Baptiste de bénir son mal, avant son départ de la paroisse, celui-ci fit le signe de la croix, et on ne trouva plus trace de mal quand on voulut ensuite faire le pansement ordinaire. »

Signé : « Fr. François-Lambert Loizemant,
Chartreux, Vicaire. »

Le R. P. Louis-Joseph Dumontier, qui avait passé quelques années au grand séminaire de Beauvais, a écrit que le Père Jean-Baptiste y était estimé et vénéré comme un saint religieux.

Citons enfin les témoignages du T. R. P. Joseph Aréso. Ils sont d'autant plus importants et sérieux qu'ils émanent d'un religieux qui fut le type du vrai Frère Mineur et un modèle d'esprit séraphique, choisi par la divine Providence pour restaurer en France l'Ordre de Saint-François, et mort en laissant lui aussi une réputation de sainteté [1].

[1] Voir la Vie du R. P. Joseph Aréso, restaurateur des Franciscains, par M. H. Surrel de Saint-Julien ; 1892.

« Si je dis que, dans treize ans que j'ai suivi, presque sans le perdre de vue, toutes ses actions, ainsi que dans cinq missions que j'ai eu le bonheur de donner avec lui, sa vie fut en tout conforme à ce conseil de l'Apôtre : *omnibus omnia factus* [1], qu'il se faisait enfant avec les enfants, judicieux auprès des plus judicieux, qu'il s'attristait avec ceux qui se trouvaient dans un triste état, qu'il se réjouissait aussi avec ceux qui se réjouissaient, mais toujours en Dieu et pour Dieu ; si je dis que je n'ai jamais trouvé en lui une seule action, ni une seule parole, *même légèrement blâmable,* que j'ai toujours cru qu'il avait continuellement Dieu devant ses yeux et qu'il rapportait tout à lui, qu'il était l'âme la plus zélée pour la gloire de Dieu parmi les âmes les plus zélées, qu'il s'était rendu familière l'humilité, que sa pauvreté était au delà de la pauvreté prescrite par notre Règle, son obéissance tout à fait semblable à celle que notre Père saint François nous conseille : « *Volo obedire Ministro Generali hujus Fraternitatis et* « *illi Guardiano quem sibi placuerit mihi dare* [2] : Je suis « tout prêt à obéir, je ne refuserai en rien, même dans les « choses les plus minimes, d'obéir au supérieur qui me « sera donné, fût-il un Frère Convers, fût-il un novice » ; si je dis qu'il a toujours gardé les vœux qu'il fit le jour de sa profession jusqu'à celui de sa mort, qu'il les a tous gardés tels qu'il les avait faits, *in omnimoda obedientia, paupertate et castitate,* et qu'il y ajouta une continuelle pénitence, sans manquer à la prière, qu'il n'épargnait en rien son propre corps, qu'il appelait « son petit âne » ; si je dis enfin qu'il allait se reposer de ses fatigues apostoliques aux pieds de Jésus et de Marie, devant le Saint-Sacrement de nos autels, qui étaient sa bibliothèque : c'est là qu'il puisait tous ses sermons, lesquels, n'ayant pas l'éloquence qui enfle le cœur, avaient tout ce qu'il fallait

1 I *Cor.*, IX, 22.
2 Testamentum S. Francisci.

pour convertir des âmes en grand nombre (car j'atteste sa bonne réussite dans les nombreuses missions qu'il a prêchées en Picardie, en Normandie et presque dans toutes les parties de la France); si je dis tout cela, je ne dirai que ce que mon cœur sent et, pour une grande part, ce que mes yeux ont vu. Donc tout le monde doit le croire et dire que le Père Jean-Baptiste est un saint. »

Après avoir rapporté ce que Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, avait voulu faire pour les funérailles de cet apôtre de son diocèse, le R. P. Aréso écrit de plus :

« Sa Grandeur dit que c'est à l'Eglise et à l'Eglise seule qu'il appartient de se prononcer sur la sainteté de ses enfants; puis il ajouta : « Cela n'empêche pas que je ne révère « personnellement la sainteté du Père Jean-Baptiste. Oui, « ce saint religieux a bien compris cette science que Dieu « cache aux grands du monde, mais qu'il révèle aux « humbles et aux petits, la science des saints. Il l'a ai- « mée : il le prouve par ses œuvres qui ont sanctifié « mon diocèse. O Père! je vous en remercie au nom de « mes curés, témoins de vos saintes actions! Et mainte- « nant, au ciel, priez Dieu d'apaiser sa colère qui nous « frappe. »

« Les éloges que Sa Grandeur fit des vertus du Père Jean-Baptiste, excitèrent la piété des auditeurs; de nombreuses larmes coulaient de tous les yeux. On priait Dieu de daigner ouvrir au plus tôt les portes du ciel à ce saint Père, s'il ne l'avait déjà fait au moment où l'âme avait quitté son corps, comme on peut le croire à cause de ces mêmes vertus qui ne se démentirent pas un instant dans tout le cours de la vie du cher Père Jean-Baptiste.

« Mais qu'aurait dit Monseigneur, continue le P. Aréso, s'il eut été témoin de toutes les actions de notre Père, s'il avait connu ces trois miracles que quelques-uns des religieux de l'Ordre lui ont vu faire : un dans le diocèse de Carcassonne, un autre dans celui de Limoges, et le dernier

en Normandie, dont son compagnon de mission, le R. P. Jules de Saint-Louis, rend témoignage [1] ?

« Il est vrai que l'émotion que Monseigneur éprouvait ne lui permit pas d'en dire davantage. Mais Sa Grandeur en a dit assez pour que nous ne perdions pas de vue le corps de notre Père Jean-Baptiste, par lequel nous espérons que Dieu nous fera voir la gloire dont son âme jouit à jamais [2]. »

Le pieux restaurateur a fait suivre ce témoignage de l'attestation suivante :

« Moi soussigné, j'affirme et j'atteste que le R. P. Jean-Baptiste de Beauvais, prêtre profès et Custode de l'Ordre de notre Père saint François, dans la Province de France (laquelle est sous la protection de saint Louis, évêque), que ledit Père est mort l'an mil huit cent soixante-six, le 8 juillet, à cinq heures du soir, et que, le lendemain, à la même heure, son corps a été enseveli ou déposé, toute la Communauté lui faisant cortège, dans le caveau appartenant, par concession à perpétuité, à M. Joseph Marchal et à Mlle Marie Marchal, sa sœur, qui habitent la ville d'Amiens, au boulevard Saint-Jacques, n° 45. Ce caveau se trouve dans le cimetière de La Madeleine, au couchant.

« Fr. Joseph Aréso [3]. »

1 Le R. P. Jules Vattier, de Saint-Louis, était originaire du diocèse de Beauvais, où il fut aussi curé avant d'entrer dans l'Ordre. Il fut Gardien, Définiteur et Lecteur de théologie dogmatique au couvent de Bourges.

2 Précieuse note écrite par le P. Aréso.

3 « Ego infrascriptus, assero et attestor Reverendum Patrem Joannem Baptistam, a Bellovaco, sacerdotem professum et Custodem Ordinis sancti Patris nostri Francisci, in Provincia Galliæ, sub protectione sancti Ludovici, episcopi, in Patronum dictæ Observantis Familiæ adoptati, obiisse anno MDCCCLXVI, die octava Julii, hora quinta vespertina, et, eadem hora sequentis diei, suum corpus fuisse sepultum aut depositum, omni comitante Communitate, in cavo pertinente, titulo *à perpétuité*, Dominis Josepho et ejus sorori Mariæ Marchal, commorantibus in civitate Ambianensi, in vico dicto *Boulevard Saint-Jacques*, n° 45, in cœmeterio dicto *La Madeleine*, ad occidentem.

« Fr. Joseph Areso. »

Il nous reste encore à donner le récit authentique, tel qu'il nous a été transmis, de plusieurs faits extraordinaires attribués aux mérites du Père Jean-Baptiste.

Rappelons ici, seulement pour mémoire, la guérison d'une Tertiaire à Montréal de l'Aude, déjà racontée au chapitre x de cette vie. Outre le témoignage de M. Denat, propriétaire à Montréal. nous avons, sur ce fait, celui de D. Gabriel Chatard, Chartreux, qui le rapporte aussi.

Une seconde guérison est relatée par Mlle Claire Hareux, d'Amiens, en ces termes :

« Une personne de Berteaucourt-les-Dames se rappelle que le Père Jean-Baptiste fit une mission dans ce pays, et qu'elle entendit rapporter alors que le Père fut appelé auprès d'un enfant de dix ou douze ans, qui était à toute extrémité. Le saint missionnaire alla le visiter et le bénit. L'enfant guérit, et tout le monde, dans la paroisse, l'attribua à la bénédiction et aux mérites du Père. »

La guérison dont le caractère extraordinaire paraît le plus accusé, est la suivante. Ici, nous avons l'attestation du fils même de la personne guérie.

M. l'abbé E. Vaudran, curé de Pierreville, écrivait à un de ses confrères, M. Quertier, le 28 juillet 1866, vingt jours après le décès du Père Jean-Baptiste :

« Monsieur le curé, je prends immédiatement la plume pour satisfaire votre légitime empressement, comme aussi pour répondre au désir des bons Pères Franciscains d'Amiens, que j'aime de toute mon âme. Je remercie Dieu de m'offrir cette occasion d'exalter sa puissance dans la personne de ses fidèles serviteurs et de rendre un témoignage public à la haute vertu du Père Jean-Baptiste, que la mort a ravi trop tôt à notre affection et au bonheur de nos populations.

« Ce que Mlle Aubin vous a rapporté touchant la guérison de ma bonne mère, est un fait incontestable. Je me plais à fournir à Amiens, par votre entremise, tous les

détails qui donnent à cette guérison un caractère vraiment miraculeux.

« Ma mère, alors âgée de soixante-huit ans, souffrait beaucoup d'une large plaie à la jambe. Ses souffrances ne lui permirent pas de suivre les derniers exercices de cette brillante et incomparable mission des *Ventes-Saint-Remy* [1], laquelle a encore de l'écho dans le cœur et la vie d'un grand nombre.

« Le soir de la clôture de cette mission, 26 décembre 1861, ma mère exprime au bon Père le désir d'assister le lendemain à sa Messe.

« Non, je ne veux pas que vous vous leviez, bonne « maman, lui dit-il ; restez couchée. Demain, après ma « Messe, je viendrai vous donner ma bénédiction. Allons ! « bonsoir, bonne maman. »

« Le lendemain, cet homme de Dieu s'approche avec moi du lit de ma mère.

« Vous avez bien souffert cette nuit, bonne maman, je « vous ai entendue. — Oh ! oui, mon Révérend Père », lui répond ma mère.

« Je vais partir, bonne maman. Allons ! recevez ma bé- « nédiction. — Mon bon Père, s'il vous plaît, une petite « prière pour ma jambe. » Et elle fait un mouvement pour la lever un peu.

Aussitôt le Père fait sur cette jambe le signe de la croix ; puis il dit : « Adieu, bonne maman ; priez pour « moi ».

« Il part, et ma mère ne souffre plus. Une demi-heure après, elle se lève ; on s'approche pour lui panser la jambe, mais la plaie avait disparu avec la douleur, et une peau bien formée l'avait recouverte. Le bon Dieu soit béni !

1 Le R. P. Aréso place cette guérison à Barentin. Les deux localités se trouvent dans la Seine-Inférieure, à peu de distance l'une de l'autre. C'est ce qui a pu causer cette divergence, le Père Jean-Baptiste ayant prêché dans les deux paroisses.

« Voilà ce qu'a vu le bon P. Vincent, qui avait aidé le Père Jean-Baptiste dans sa mission ; voilà ce qu'ont vu un grand nombre de mes anciens paroissiens qui vinrent assister à la Messe du P. Vincent et qui s'empressèrent de se rendre ensuite au presbytère, attirés par une sainte et avide admiration.

« Ce fait, Monsieur le curé, vous paraît-il suffisamment circonstancié ? Je vous le transmets avec la plus grande simplicité et sincérité ; vous pouvez le communiquer ainsi à Amiens. Ma bonne mère existe encore : *ipsam interrogate*.

« Agréez, Monsieur le curé, avec cette communication consciencieuse, l'humble expression, etc.

« E. Vaudran, curé de Pierreville. »

Enfin, un dernier fait extraordinaire est celui, que nous avons déjà relaté, du Père Jean-Baptiste élevé notablement de terre, pendant son action de grâces, dans l'attitude d'un séraphin. Ce fait est aussi attesté par D. Gabriel Chatard.

***

A l'Eglise seule il appartient, il est vrai, de donner l'interprétation authentique de tout ce que nous venons de raconter, comme aussi de déclarer d'une manière infaillible si la vénération du peuple a fidèlement compris la réalité. Certes, nous ne voulons pas prévenir son jugement, si toutefois elle croit bon de se prononcer. Mais nous pouvons dire que cette vie que nous terminons se manifeste à nous comme marquée des caractères d'une éminente vertu. Et, faisant écho à la voix des contemporains du Père Jean-Baptiste, nous répétons de lui avec conviction : « Ce fut un Saint ! »

Ce fut un Saint ! Ce mot épuise les louanges, et nous

pouvons clore ici le récit d'une vie qu'il nous a été si doux d'écrire. Puisse-t-elle, faisant revivre sa mémoire, perpétuer le bien que notre héros a semé sur sa route ! Il est dit de ceux qui meurent dans le Seigneur « que leurs œuvres les suivront ». C'est auprès de Dieu qu'elles les suivent, plaidant leur cause devant le juste Juge et dressant les degrés du trône de gloire où ils montent ; mais elles restent encore ici-bas et continuent à remplir nos années qui passent de leur vertu qui ne passe pas.

Qu'il en soit ainsi de vous, ô Père ! Que vos exemples et vos prières nous aident, nous vos frères, à servir la cause de Dieu avec une ardeur aussi généreuse, aussi désintéressée que fut la vôtre.

Donnez-nous votre sainteté afin que nous ayons votre éloquence, cette éloquence que les maîtres humains n'enseignent pas, mais qui soulève les foules et les porte à Dieu, parce que c'est l'esprit même de Dieu qui la met au cœur et sur les lèvres.

Le salut n'est que dans la pure doctrine de Jésus-Christ. Le peuple chrétien en conserve l'intuition malgré les amoindrissements de sa croyance ; c'est pourquoi lorsque de pauvres missionnaires, dénués de tout, mais vraiment apôtres, lui font entendre cette parole simple et brûlante recueillie des lèvres du Maître, il s'émeut, il s'attendrit, il se repent. L'impiété le sait bien quand elle choisit pour ses premières victimes ces obscurs messagers de la foi. Elle a vu cachés dans les replis de leurs vêtements grossiers tous les trésors dont le Sauveur est venu enrichir le monde et qu'elle voudrait détourner, le saint Evangile.

Mais vous, ô Père, gardez-nous ces trésors ; aidez-nous à les défendre et à les faire prospérer ; obtenez que, toujours plus fervents et plus nombreux, il nous soit permis d'aller de nouveau librement les répandre à profusion de paroisse en paroisse pour la rançon des âmes. Et qu'ainsi, au jour des comptes, nous puissions offrir au Maître le

centuple des talents qu'il nous avait confiés, et laisser ici-bas encore agrandi pour nos frères le glorieux patrimoine moral que nous tenons de nos ancêtres.

AVIS.

L'humble et entière soumission que nous devons à la sainte Eglise et à ses décisions concernant la glorification du serviteur de Dieu dont nous venons d'écrire la vie, ne nous empêche pas de dire qu'on peut le prier d'une manière privée [1].

Les personnes qui obtiendraient quelque grâce ou faveur signalée par son intercession, sont priées de vouloir bien les faire connaître au très Révérend Père Provincial des Frères Mineurs, Convict Marianum, Fribourg (Suisse), ou au très Révérend Père Provincial des Frères Mineurs, rue Dorchester, 964 ouest, Montréal, Canada, P. Q.

1 Tout acte de culte public est prohibé par le Saint-Siège avant la béatification d'un serviteur de Dieu.

APPENDICES

A

LES FRANCISCAINS ET LES INTÉRÊTS FRANÇAIS EN ORIENT.

L'œuvre si catholique et si française de la restauration des Franciscains en France (voir chap. v) attira de suite l'attention des hommes les plus éminents de notre pays.

M. Poujoulat, auteur d'un *Voyage en Orient,* mit sa plume au service de cette cause au nom de nos gloires et de nos intérêts nationaux aux Lieux saints.

« Nous avons répété aux Français de notre temps, écrit-il [1], que nous avions à Jérusalem un illustre héritage à défendre, des droits et des devoirs trop beaux pour les laisser tomber en d'autres mains,... que derrière cette question religieuse se dressait toute la question de notre grandeur nationale en Orient. »

Puis, dans une très belle page historique, il montre saint François visitant la Syrie en missionnaire, étonnant le Soudan par l'audace de sa foi, et ses enfants, les Frères Mineurs, chargés par les souverains Pontifes, dès l'année 1313, de la mission de recevoir les pèlerins chrétiens et de garder le saint Sépulcre. « Plus de cinq siècles se sont écoulés depuis que les disciples de saint François d'Assise ont pris possession des sanctuaires de la Palestine, et, malgré les persécutions de toute nature, inséparables d'une vie passée au milieu de la barbarie musulmane, ils sont restés au poste d'honneur ! Le royaume français de Jérusalem, fondé par des prodiges de bravoure, ne put durer que quatre-vingt-huit ans, et quelques hommes qui vont nu-pieds, avec la robe de laine et le cordon blanc, sans autres armes que la prière, sans autre bouclier que la persévérante énergie de la foi, se succèdent à travers les temps autour du calvaire et de la crèche de Bethléem, sorte de dynastie religieuse, toujours sou-

1 Poujoulat, *Fondation d'un noviciat de Franciscains en France;* Ch. Douniol, 1852.

mise à la même Règle et se soutenant par la pauvreté et l'oraison. Une histoire qui, remontant à la première époque de l'établissement des Franciscains en Palestine, nous offrirait le tableau de leurs souffrances, de leurs luttes, de leur patience courageuse, serait d'un intérêt grave et touchant ; le récit se changerait plus d'une fois en martyrologe, et après avoir vu que les premiers gardiens du saint tombeau furent des Franciscains de notre nation, nous verrions aussi que le premier Franciscain martyr fut un Français : il se nommait Frère Limin ; il était né en Touraine [1]. »

« A la suite des croisades, c'étaient nos compatriotes qui veillaient en plus grand nombre sur les monuments de la rédemption. C'est ainsi que la langue française était parlée dans cette Palestine, où chaque coin de terre a vu une page héroïque de notre vieille épopée d'outremer.

« Depuis la Révolution, notre patrie n'a plus été représentée dans la milice de saint François en Orient.

« A défaut de sentiments religieux, il suffit d'un peu de patriotisme pour souhaiter que la France reparaisse, sous les pieux étendards de François d'Assise, dans ces phalanges obscurément immortelles qui se dévouent à la plus glorieuse des missions. Que faut-il pour atteindre ce but ? La fondation d'un noviciat de Franciscains dans notre pays.

« Rien de plus simple que l'accomplissement d'une telle œuvre, si la bonne volonté l'accueille. S'armerait-on contre elle des préjugés qui ont poursuivi les Ordres religieux ? Soufflerait-on sur la cendre des passions mortes pour y chercher des étincelles de haine ? Depuis soixante ans, le mal s'est produit en France sous tous les costumes et sous toutes les formes ; ne serait-il pas possible d'accorder au bien le même privilège ? Un vêtement qui ne ressemblera ni au vôtre ni au mien, des mœurs austères, une vie dont chaque heure est réglée, le goût des souffrances, la soif des sacrifices, sont-ce là des empêchements pour servir une cause nationale et pour servir l'humanité ? La France, depuis quelques années, nous a donné le droit de croire à son retour vers des idées de justice religieuse ; elle voit passer des robes de moine sans avoir peur que le soleil de la civili-

[1] Ce vœu de M. Poujoulat a été réalisé. Deux ouvrages d'un intérêt palpitant ont été publiés depuis : *Les Splendeurs de la Terre sainte, ses sanctuaires et leurs gardiens*, par M. Sodar de Vaulx; puis : *Les Gloires de la Terre sainte*, histoire de ses héros et de ses martyrs (Bloud et Barral, 1899).

sation ne s'éteigne; elle ne regarde plus la perfection chrétienne comme un danger pour l'avenir du monde [1].

« Un religieux d'un doux caractère et d'un esprit éclairé, le P. Joseph Aréso, Commissaire provincial des Franciscains et Commissaire de Terre sainte, en France, avait reconnu de loin les tendances réparatrices de notre temps, lorsque, envoyé par ses chefs et autorisé par le Saint-Siège, il est venu au milieu de nous travailler au rétablissement de l'Ordre de Saint-François. Il s'est présenté au nom de notre propre gloire et aussi au nom des intérêts nouveaux et religieux de notre patrie, qui a tant besoin d'ouvriers évangéliques. »

M. Poujoulat ne se contenta pas d'écrire; il agit pour l'œuvre qu'il avait tant à cœur. Un comité fut formé, et il en fut un des membres les plus actifs.

B

COMITÉ POUR LA FONDATION D'UN NOVICIAT DE FRANCISCAINS EN FRANCE.

Monseigneur l'Evêque d'Amiens, *président.*
MM. le comte de Montalembert, député au corps législatif, } *vice-présidents.*
Poujoulat, ancien représentant, }
de Corcelles, ancien représentant.
Lenormant, membre de l'Institut.
le baron Cauchy, id.
Laurentie, publiciste.
le baron de Havelt.
Henri de Riancey, ancien représentant.
d'Olivier, id.
le chevalier d'Alvimare.
Hélouis-Jorelle, ancien consul de Jérusalem.
Baptistin Poujoulat.
l'abbé Sisson, professeur de théologie, correspondant de l'œuvre.

[1] On ne pourrait, hélas! parler ainsi à l'époque où nous écrivons cette vie, en 1911.

C

OUVRAGES ET PUBLICATIONS CONCERNANT LE TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Manuel du Tiers-Ordre de Saint-François (10e édition, 1910), chez Mme Thomas, 36, rue de la Teste, Bordeaux : broché, 1 fr. 50 ; relié toile, 2 fr. 25 ; relié peau, 3 fr.

Le Manuel du Tertiaire (nouveau manuel du Tiers-Ordre) : Turgis, 55, rue Saint-Placide, Paris.

Manuel du Prêtre Tertiaire par le R. P. Edouard de Nécy, chez Mersch, 4 bis, Avenue de Châtillon, Paris : broché, 2 fr. ; relié, 2 fr. 50.

Direction et Visite des Fraternités par le R. P. Jules du Sacré-Cœur (2e édition), chez Mlle Terrasson, 18, Avenue de la République, Béziers (Hérault) : 0 fr. 10.

Action sociale du Tiers-Ordre, même auteur et même adresse : 0 fr. 15.

Actes des Congrès Franciscains (de Limoges, Reims, Nîmes, Toulouse, Paray-le-Monial).

L'Esprit du Tiers-Ordre par le T. R. P. Pierre-Baptiste Gimet, ex-Provincial ; Imprimerie Franciscaine Missionnaire, 16, route de Clamart, Vanves, Paris ; et Vic et Amat, 11, rue Cassette, Paris : 2 fr. 25.

Le Tiers-Ordre et le Prêtre dans le saint ministère, même auteur, mêmes adresses : 0 fr. 25.

Le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise : Pourquoi y entrer ? Pourquoi n'y entre-t-on pas ? par le R. P. Raphaël Leguil, O. F. M., 17, rue Marchant, Metz : 0 fr. 35.

Revue Franciscaine, bulletin mensuel du Tiers-Ordre de Saint-François ; 204, rue de Pessac, Bordeaux (Gironde). — Abonnement : 3 fr. par an pour la France ; 4 fr. pour l'étranger.

Revue du Tiers-Ordre ; 964 ouest, rue Dorchester, Montréal (Canada) : 5 fr. par an.

Le Memento ; 4 bis, Avenue de Châtillon, Paris : 1 fr. pour la France ; 1 fr. 80 pour l'étranger.

L'Union Séraphique ; 11, Avenue Roqueville, Montecarlo (Alpes-Maritimes) : 2 fr. pour la France ; 3 fr. pour l'étranger.

La Fraternité ; 5, rue Nollet, Paris : 3 fr. pour la France ; 4 fr. pour l'étranger.

Aux adresses de ces Revues, les Prêtres peuvent demander le diplôme de directeur pour recevoir à la vêture et à la profession et pour fonder et diriger des Fraternités.

D

BÉNÉDICTION DE SAINT FRANÇOIS.

Quiconque observera ces choses soit rempli, au ciel, de la bénédiction du Père céleste, le Très-Haut, et, sur la terre, de la bénédiction de son Fils bien-aimé et du très saint Esprit consolateur et de toutes les vertus des cieux et de tous les Saints. Et moi, Frère François, votre petit serviteur, je vous confirme, autant que je puis, cette très sainte bénédiction, au dedans et au dehors. Ainsi soit-il.

EXHORTATION DE SAINT FRANÇOIS.

O mes très chers Frères et mes enfants bénis pour l'éternité, écoutez-moi, écoutez la voix de votre Père ; nous avons promis de grandes choses ; de plus grandes nous sont promises ; gardons les unes, soupirons après les autres : le plaisir est court, la peine est éternelle ; la souffrance est légère, la gloire infinie ; beaucoup sont appelés, peu sont élus ; tous recevront ce qu'ils auront mérité. Ainsi soit-il.

MALÉDICTION DE SAINT FRANÇOIS.

Qu'ils soient maudits de vous, Père très saint, de toute la cour céleste et de moi, petit pauvre, ceux qui, par leur mauvais exemple, renversent et détruisent ce que vous avez édifié, et ne cessez d'édifier par les saints religieux de cet Ordre !

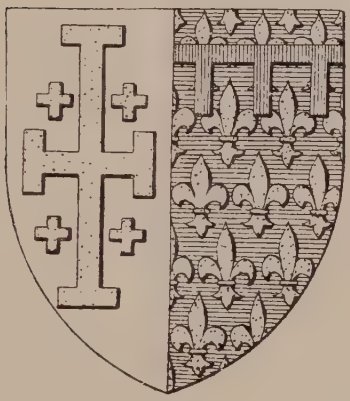
E

LA JOIE PARFAITE, D'APRÈS SAINT FRANÇOIS.

« Par une froide journée d'hiver, François et le Frère Léon se rendaient de Pérouse à Notre-Dame-des-Anges ; le Frère Léon

marchait un peu en avant, absorbé dans la méditation. Saint François l'appela : « Frère Léon, lui dit-il, plaise au ciel que « les Frères Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple « de sainteté ! Néanmoins, chère brebis du bon Dieu, sache que « ce n'est point là la joie parfaite. » Un peu plus loin, il reprit : « O Frère Léon, quand les Frères Mineurs rendraient la vue « aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les « muets ou ressusciteraient les morts de quatre jours, sache que « ce n'est point là la joie parfaite ». Plus loin encore : « O « Frère Léon, si les Frères Mineurs savaient toutes les langues « et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui « de discernement des cœurs, sache que ce n'est point là la joie « parfaite ». Et un peu plus loin : « Chère brebis du bon Dieu, « si les Frères Mineurs parlaient la langue des anges, s'ils con- « naissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets « de la terre, et la nature des oiseaux, des poissons, des « hommes, des animaux, des arbres, des pierres et de l'eau, sache « que ce n'est point là la joie parfaite ». Puis, à quelques pas plus loin encore : « O Frère Léon, quand même les Frères « Mineurs réussiraient, par leurs prédications, à convertir à la « foi chrétienne tous les peuples infidèles, sache que ce n'est « point encore là la joie parfaite ». Il continua à parler ainsi l'espace de deux milles. Enfin, son compagnon, étonné, lui demanda : « Père, je vous en prie au nom de Dieu, dites-moi « donc en quoi consiste la joie parfaite ». Le Saint répondit : « Quand nous arriverons à Notre-Dame-des-Anges, mouillés, « transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la « porte, supposons que le portier nous dise : « Vous êtes deux « fainéants, qui courez le monde ! Vous êtes des voleurs d'au- « mônes, partez d'ici ! » S'il nous laisse à la porte, pendant la « nuit, à la neige et au froid, et que nous endurions tout avec « patience, sans trouble ni murmure, dans la pensée que le « portier nous traite selon nos mérites et que tout cela nous « arrive par la permission de Dieu, crois-moi, ô Frère Léon, « c'est là une joie parfaite ! Et si, pressés par la nuit, le froid « et la faim, nous supplions le Frère, les mains jointes et pour « l'amour de Dieu, de nous laisser entrer dans le couvent, et « que, sortant tout en colère, un grand bâton noueux à la « main, il nous jette dans la neige et nous renvoie couverts « de plaies ; si nous supportons en paix tous ces mauvais « traitements, dans la pensée que nous devons participer « aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, crois-

« moi, ô Frère Léon, c'est bien là la joie parfaite ! Car de « tous les dons spirituels que l'Esprit-Saint répand dans les « âmes, le plus excellent c'est le don de se vaincre soi-même « et de souffrir volontiers pour l'amour de Dieu. » (*Fioretti*, chap. VIII.)



Armoiries de saint Louis d'Anjou.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. VII

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE.

(1811-1831.)

Naissance et famille. — Traditions patriarcales. — Premiers indices de piété : « il sera un Saint ! » — L'appel divin. — Le petit prédicateur. — Servant de messe. — A l'école cléricale. — Le collège. — L'écolier modèle. — Mortifications enfantines. — Les vacances d'un petit apôtre. — Vocation éprouvée. — Le petit séminaire. — Vertus croissantes . 1-7

CHAPITRE II

LE SÉMINARISTE.

(1831-1836.)

Le grand séminaire. — Plans d'avenir déroutés. — Les saints ordres. — Le sacerdoce. — Programme de sainteté. — Première Messe et cérémonie de vêture 9-16

CHAPITRE III

LE CURÉ.

(1836-1849.)

Le premier poste : Verderel. — Charité, mortification du jeune prêtre. — Zèle sans fruits apparents. — Rencontre d'un charretier. — La succursale de Brombos et son annexe. — Industries de zèle. — Vertus sacerdotales. — Le curé d'Halloy. 17-26

CHAPITRE IV

LE BON PRÊTRE.

(1849-1852.)

Le bon prêtre est un trésor. — Un précurseur de l'action sociale. — Zèle pour l'instruction des fidèles. — Ministère à do-

micile. — Une association ouvrière. — Instruction et sanctification de l'enfance. — Zèle au dehors. — Panégyrique de saint Jean-Baptiste 27-38

CHAPITRE V

LA VOIE DE LA PERFECTION.

(1852 et 1853.)

Premières impressions de vocation religieuse. — Restauration des Franciscains en France. — Le restaurateur. — Fondations de Saint-Palais. — Noviciat d'Amiens 39-52

CHAPITRE VI

LE POSTULANT.

(1852 et 1853.)

L'admission canonique. — Retraite « chez les bons Pères Franciscains ». — Impressions de retraite. — Réception au Tiers-Ordre. — Belles élévations. — « Je serai Frère Mineur ! » — Retour à Halloy. — Préparatifs de départ. — Correspondance avec ses futurs supérieurs. — Admission du postulant 53-71

CHAPITRE VII

LE NOVICE.

(1853 et 1854.)

Derniers adieux. — Sous la bure franciscaine. — L'année de probation. — Noviciat d'Amiens. — Atmosphère et parfum séraphiques : premières fleurs. — Formation religieuse. — *Souvenirs* du noviciat. — Préparation immédiate. — Profession solennelle 73-92

CHAPITRE VIII

L'OUVRIER DU SEIGNEUR.

(1854 et 1855.)

Nécessité d'ouvriers évangéliques. — L'apostolat des Frères Mineurs. — Un nouvel auxiliaire du P. Aréso. — Préparation

au ministère extérieur. — Première mission à Ménaucourt. — Retraites à Péronne. — Missions à Corbie, — à Pierregot, — à Boisleux-au-Mont, — à Bapaume, — à Rochechouart. — La joie parfaite. — Mission à Nexon. 93-109

CHAPITRE IX

ENCORE L'OUVRIER ÉVANGÉLIQUE.

(1856-1860.)

Nouvelles œuvres apostoliques. — Visites au Tiers-Ordre. — Une aumône spirituelle. — Au buffet d'Agen. — Définiteur de la Province. — Missions de Bolbec et de Lillebonne. — Repas délicieux. — Mission du Grand-Quévilly. — Généreuse hospitalité récompensée. — Pèlerinage à Notre-Dame du Refuge. — Deux pauvres ouvrières charitables. — Missions d'Allouville et de Valliquerville. — Tournée en Limousin : Domps, Sainte-Anne, Sussac. — Un autre Jean-Baptiste. — Mission de Moëze 111-131

CHAPITRE X

AUTRES COURSES APOSTOLIQUES.

(1860-1866.)

Développement de la Province. — Visites au Tiers-Ordre dans le Midi. — Moisson de vocations. — Mortifications. — Une guérison. — Un peu de joie parfaite. — Campagne apostolique dans le Nord. — Chapitre de Bourges. — Gardien d'Amiens. — Travaux divers. — Aventures de voyage. — Arrêté par des gendarmes. — Un mardi gras tragique. — Missions diverses. — Le chant du cygne : Barentin. — Coup d'œil d'ensemble 133-155

CHAPITRE XI

PORTRAIT MORAL DU PÈRE JEAN-BAPTISTE.

Beautés intérieures de son âme. — Sa foi. — Sources où il l'alimentait. — Foi vivante et agissante. — Son espérance. — « Au ciel je me reposerai. » — Confiance en la Providence. — Son amour de Dieu. — Orientation de toute sa vie. — Goût spirituel pour la sainte Eucharistie. — Dévotion à la Passion.

— Ravi en Dieu. — Son amour du prochain. — Zèle pour le salut des âmes. — Œuvres de miséricorde corporelle. 157-182

CHAPITRE XII

LES VERTUS RELIGIEUSES.

Sublime idéal. — Une vision de saint François. — Obéissance parfaite. — Amour héroïque de la pauvreté. — Chasteté de toute sa vie. — Modèle du clergé. — Sa modestie. . 183-198

CHAPITRE XIII

LES VERTUS MORALES.

Prudence du Père Jean-Baptiste. — Vigilance. — Patience. — Fidélité. — Prière. — Sa simplicité. — L'homme juste : envers Dieu ; envers les Saints ; envers le prochain ; envers lui-même. — Vertu virile du Père Jean-Baptiste. — Son esprit de persévérance. — Sa mortification. — Un autre saint Léonard de Port-Maurice. — Sommeil. — Nourriture. — Pénitences effrayantes 199-226

CHAPITRE XIV

SON HUMILITÉ.

Humilité du Père Jean-Baptiste. — Sa recherche du mépris. — Récompense de l'humilité. — Une conversion. . . 227-230

CHAPITRE XV

VICTIME DE LA CHARITÉ.

(1866.)

Le compte à rendre. — Appel aux noces éternelles. — Le choléra à Amiens. — Au poste de péril. — Maladie et sainte mort. — Funérailles. — Touchante conduite de Monseigneur l'Évêque d'Amiens. — Poésie. — Réputation de sainteté. — Témoignages divers. — Faits extraordinaires . . . 231-250
Avis 250
Appendices 251

Imp. N.-D. des Prés. A. Baudechon, directeur. Tournai (Belgique).

CATHOLIC THEOLOGICAL UNION
3 0311 00130 1444
WITHDRAWN
BX 4705 .J415 S26 1912
Sant, C´elestin-Marie, b.
1854.
Le r´ev´erend p`ere Jean-
Baptiste de Beauvais,
DEMCO